

Isaac Asimov

**Fondation et empire
(Foundation and empire)**

1952

" Je suis Riose...

- Je vous reconnais. " Le vieil homme demeurait figé sur place, sans avoir l'air surpris. " La raison de votre visite ? "

Riose recula d'un pas, en un geste plein de déférence.

" Une raison pacifique. Si vous êtes Ducem Barr, je sollicite la faveur d'un entretien. "

Ducem Barr s'écarta et, à l'intérieur de la maison, les murs s'éclairèrent. Le général entra dans une lumière de plein jour.

Il toucha les murs du cabinet, puis regarda le bout de ses doigts.

" Vous avez ça sur Siwenna ?

- Et nulle part ailleurs, je crois, fit Barr avec un petit sourire. Je maintiens ça en état du mieux que je peux. Je dois vous prier de m'excuser de vous avoir fait attendre à la porte. Le système automatique enregistre la présence d'un visiteur, mais n'ouvre plus la porte.

- Et ça, vous n'arrivez pas à le réparer ? fit le général d'un ton légèrement railleur.

- On ne trouve plus de pièces. Si vous voulez vous asseoir, monsieur. Vous buvez du thé ?

- Sur Siwenna ? Mon cher monsieur, l'étiquette interdit tout bonnement de ne pas en boire ici. "

Le vieux patricien s'éclipsa sans bruit, avec un léger salut, survivance du cérémonial légué par la ci-devant aristocratie des jours meilleurs du siècle dernier.

Riose regarda son hôte s'éloigner avec une certaine gêne. Son éducation à lui avait été purement militaire ; tout comme son expérience. Il avait, comme on dit, affronté la mort bien des fois ; mais toujours une mort très familière et très tangible. On comprendra donc que le héros idolâtré de la Vingtième Flotte se sentît parcouru d'un bref frisson dans l'atmosphère de cave de cette vieille pièce.

Le général reconnaissait les petites boîtes en ivroïde noire qui s'alignaient sur les rayons : c'étaient des livres. Leurs titres ne lui étaient pas familiers. Il supposa que le gros appareil au fond de la pièce était le récepteur qui transformait ces livres en spectacle audiovisuel sur demande. Il n'en avait jamais vu fonctionner ; mais il en avait entendu parler.

un étrange rapport entre tout cela et ces groupes, parmi vos compatriotes, qui rêvent du temps jadis et de ce qu'ils appellent la liberté et l'autonomie. Cette affaire pourrait finir par devenir un danger pour l'Etat.

- Pourquoi me questionner ? dit le vieil homme en secouant la tête. Flairez-vous une révolte dont je serais le chef ?

- Jamais de la vie ! fit Riose en haussant les épaules. Oh ! ce n'est pas une idée absolument ridicule. Votre père en son temps était un exilé ; vous-même, vous avez été un patriote et un chauvin. Il est indélicat de ma part, en tant qu'invité, d'y faire allusion, mais ma mission l'exige. Une conspiration maintenant, dites-vous ? J'en doute. En trois générations, on en a fait perdre le goût à Siwenna.

- Je vais être aussi indélicat comme hôte que vous comme invité ; je vais vous rappeler que jadis un vice-roi a eu la même opinion que vous des Siwenniens. C'est sur l'ordre de ce vice-roi que mon père est devenu un pauvre fugitif, mes frères des martyrs, et que ma sœur s'est suicidée. Mais ce vice-roi a connu une mort assez horrible des mains de ces mêmes serviles Siwenniens.

- Ah ! en effet, et vous abordez là un sujet qu'il pourrait me plaire d'évoquer. Depuis trois ans, la mort mystérieuse de ce vice-roi n'est plus un mystère pour moi. Il y avait dans sa garde personnelle un jeune soldat dont le comportement était fort intéressant. Ce soldat, c'était vous, mais il est inutile, je pense, d'entrer dans les détails.

- Inutile. Que proposez-vous ?

- Que vous répondiez à mes questions.

- Pas sous la menace. Je suis vieux, mais pas encore assez pour que la vie ait pour moi trop de prix.

- Mon cher monsieur, nous vivons une dure époque, dit Riose d'un ton entendu, et vous avez des enfants et des amis. Vous avez une patrie qui vous a fait jadis clamer des phrases d'amour et de folie. Allons, si je décidais de recourir à la force, je ne serais pas assez maladroit pour vous frapper, vous.

- Que voulez-vous ? dit froidement Barr.

- Patricien, écoutez-moi. Nous sommes à une époque où les plus brillants soldats sont ceux qui ont pour mission de

tous les bruits concernant les magiciens ; et de toute la somme d'informations ainsi amassée, seuls deux faits isolés sont unanimement acceptés, et sont donc certainement exacts. Le premier, c'est que les magiciens viennent du bord de la Galaxie en face de Siwenna ; le second, c'est que votre père, autrefois, a rencontré un magicien, un vrai, vivant, et qu'il lui a parlé. "

Le vieux Siwennien soutint le regard de Riose, qui poursuivit : " Vous feriez mieux de me dire ce que vous savez...

- Ce serait intéressant de vous dire certaines choses, fit Barr d'un ton songeur. Ce serait une expérience psychohistorique, à mon propre compte.

- Quel genre d'expérience ?

- Psychohistorique. " Le vieillard eut un sourire un peu crispant. Puis il reprit sèchement : " Vous feriez mieux de reprendre du thé. J'ai pas mal de choses à vous raconter. "

Il se renversa parmi les coussins de son fauteuil. Les murs lumineux n'émettaient plus qu'une douce lueur d'un rose ivoirin, qui adoucissait même le rude profil du soldat.

" Ce que je sais, commença Ducem Barr, est le résultat de deux accidents : l'accident d'être le fils de mon père, et celui d'être né dans ce pays. Cela remonte à plus de quarante ans, peu après le grand massacre, à l'époque où mon père vivait en fugitif dans les forêts du Sud, pendant que j'étais canonnier dans la flotte personnelle du vice-roi. Ce même vice-roi, à propos, qui avait ordonné le massacre et qui connut par la suite une fin si cruelle. "

Barr eut un sourire railleur et reprit :

" Mon père était un patricien de l'Empire et un sénateur de Siwenna. Il s'appelait Onum Barr. "

Riose l'interrompit avec impatience :

" Je connais fort bien les circonstances de son exil. Inutile de vous étendre là-dessus. "

Le Siwennien poursuivit, comme s'il n'avait rien entendu :

" Pendant son exil, il fit la connaissance d'un errant : un Marchand des confins de la Galaxie, un jeune homme qui parlait avec un étrange accent, qui ne savait rien de la récente histoire impériale, mais qui était protégé par un bouclier énergétique individuel.

minutieuses des spectres de diffraction n'ont pas permis de distinguer les éléments qui le constituaient avant la fusion.

- Alors, votre "preuve" demeure sur la douteuse frontière des mots que ne soutient aucun indice concret. "

Barr haussa les épaules.

" Vous avez voulu apprendre ce que je savais, et menacé de me l'arracher par la force. Si vous choisissez de l'accueillir avec scepticisme, que m'importe ? Voulez-vous que je me taise ?

- Continuez ! fit sèchement le général.

- Je poursuivis les recherches de mon père après sa mort, puis survint le second accident dont j'ai parlé et qui me facilita la tâche, car Siwenna était bien connue de Hari Seldon.

- Et qui est Hari Seldon ?

- Hari Seldon était un savant du règne de l'empereur Daluden IV. C'était un psychohistorien ; le dernier et le plus grand d'eux tous. Il a visité une fois Siwenna, quand Siwenna était un grand centre commercial, renommé sur le plan des arts et des sciences.

- Bah ! marmonna Riose, citez-moi donc une planète en pleine stagnation qui ne prétende pas avoir été jadis un pays florissant ?

- Le temps dont je parle remonte à deux siècles, quand l'empereur gouvernait encore jusqu'à l'étoile la plus lointaine ; quand Siwenna était un monde de l'intérieur et non pas une province-frontière à demi barbare. En ce temps-là, Hari Seldon prédit le déclin du pouvoir impérial et l'état de barbarie dans lequel allait sombrer toute la Galaxie.

- Il a prévu cela ? fit Riose en riant. Alors, il s'est trompé, mon cher savant. Car je suppose que c'est ce titre que vous vous donnez. Voyons, l'Empire est plus puissant aujourd'hui qu'il ne l'a été depuis un millénaire. Vos vieux yeux sont aveuglés par le froid de la frontière. Venez un jour dans les mondes intérieurs ; venez connaître la chaleur et la richesse du centre. "

Le vieil homme secoua la tête d'un air sombre.

" C'est sur les bords que cesse en premier la circulation. Il faudra quelque temps pour que la décadence atteigne le cour. Je veux dire la décadence évidente, qui saute aux yeux, et non pas

- Eh bien, nous allons visiter la plus proche. (Le général se leva et boucla sa ceinture.)

- Vous savez où aller ? demanda Barr.

- A peu près. Dans les archives de l'avant-dernier vice-roi, celui que vous avez si bien assassiné, il y a d'étranges contes où il est question de barbares qui vivent à l'extérieur. D'ailleurs, une de ses filles a été donnée en mariage à un prince barbare. Je trouverai bien. " Il tendit la main. " Je vous remercie de votre hospitalité. "

Ducem Barr effleura de ses doigts la main tendue et s'inclina cérémonieusement.

" Votre visite a été un grand honneur.

- Quant aux renseignements que vous m'avez donnés, reprit Bel Riose, je saurai comment vous remercier de cela quand je reviendrai. "

Ducem Barr suivit humblement son hôte jusqu'à la porte et murmura, tandis que s'éloignait le véhicule terrestre :

" Si vous revenez. "

II

FONDATION : ... Avec quarante ans d'expansion derrière elle, la Fondation affronta la menace de Riose. Les temps épiques de Hardin et de Mallow étaient passés, et avec eux, un certain esprit d'audace et de résolution...

ENCYCLOPEDIA GALACTICA.

Il y avait quatre hommes dans la pièce et celle-ci était hors d'atteinte de quiconque. Les quatre hommes échangèrent un bref regard, puis considérèrent la table qui les séparait. Il s'y trouvait quatre bouteilles et autant de verres, mais personne n'y avait touché.

Puis celui qui était le plus près de la porte étendit le bras et se mit à tambouriner des doigts sur la table.

" Est-ce que vous allez rester indéfiniment assis là, à vous interroger ? fit-il. Qu'importe qui parle le premier ?

vendue avec un bon bénéfice. " On sentait dans ses paroles la satisfaction du Marchand-né. " Ce jeune homme, reprit-il, est du vieil Empire.

- Nous le savions, dit le second homme, le grand, d'un ton maussade.

- Nous le soupçonnions, corrigea doucement Forell. Si un homme arrive avec des astronefs et des richesses, offrant son amitié et proposant de commercer, le simple bon sens demande qu'on s'abstienne de le heurter de front, tant qu'on n'est pas certain de ses intentions. Mais maintenant...

- Nous aurions pu quand même être plus prudents, fit le troisième homme d'un ton un peu geignard. Nous aurions pu nous en apercevoir tout de suite. Nous aurions pu comprendre, avant de le laisser partir. C'aurait été le plus sage.

- C'est une question dont nous avons déjà discuté et qui est réglée, dit Forell, écartant ce sujet d'un geste catégorique.

- Le gouvernement est mou, déplora le troisième homme. Le Maire est un idiot. "

Le quatrième homme regarda tour à tour les trois autres et ôta le mégot de cigare qu'il avait à la bouche. Il le laissa négligemment tomber dans la petite trappe à sa droite, où le mégot disparut, désintégré dans un bref éclair silencieux.

" Je pense, dit-il d'un ton sarcastique, que le dernier de mes honorables interlocuteurs ne parle que par habitude. Nous pouvons nous permettre, ici, de nous souvenir que c'est *nous* le gouvernement. "

Il y eut un murmure approuvateur.

Le quatrième homme avait ses petits yeux fixés sur la table.

" Alors, laissons tranquille la politique du gouvernement. Ce jeune homme... cet étranger aurait pu être un client éventuel. Cela s'est déjà vu. Vous avez essayé tous les trois de lui faire signer un contrat. Nous avons un accord contre cela, mais vous avez essayé.

- Vous aussi, grommela le second.

- Je le sais, dit tranquillement le quatrième.

- Alors, oublions ce que nous aurions dû faire plus tôt, déclara Forell avec impatience, et voyons un peu ce que nous devrions faire maintenant. Et d'ailleurs, même si nous l'avions

- Ce qui nous laisse...

- Tirer nous-mêmes nos conclusions, de toute évidence. " Les doigts de Forell pianotaient de nouveau sur la table. " Ce jeune homme est un chef militaire de l'Empire, et pourtant il a voulu se faire passer pour un prince régnant sur quelques étoiles d'un coin perdu de la Périphérie. Cela seul suffirait à nous assurer que ses véritables mobiles sont tels qu'il n'aurait pas intérêt à nous les révéler. Rapprochez la nature de sa profession avec le fait que l'Empire a déjà financé une attaque contre mon père, et la menace se précise. Cette première attaque a échoué. Je doute que l'Empire nous en sache gré.

- Il n'y a rien dans ce que vous avez découvert, demanda prudemment le quatrième homme, qui nous donne une certitude ? Vous nous avez tout dit ?

- Je ne peux rien vous cacher, répondit tranquillement Forell. Désormais, il ne saurait être question de concurrence entre nous. L'unité nous est imposée.

- Du patriotisme ? fit la voix fluette du troisième homme, un peu sarcastique.

- Je me moque bien du patriotisme, répondit tranquillement Forell. Croyez-vous que je donne deux bouffées d'émanations atomiques pour le futur second Empire ? Croyez-vous que je risquerais une seule mission de Marchands pour lui ouvrir la voie ? Mais... pensez-vous que l'invasion impériale faciliterait mes affaires ou les vôtres ? Si l'Empire l'emporte, il y aura bien assez de charognards pour revendiquer le butin.

- Et c'est nous, le butin, ajouta sèchement le quatrième homme. "

Le second homme sortit soudain de son mutisme et s'agita d'un air furieux sur son siège, qui se mit à craquer sous lui.

" Mais pourquoi parler de cela ? L'Empire ne peut pas gagner, n'est-ce pas ? Nous avons l'assurance de Seldon que nous finirons par constituer le second Empire. Il ne s'agit là que d'une crise de plus : il y en a déjà eu trois.

- Que d'une crise de plus, oui ! répéta Forell d'un ton soucieux. Mais, lors des deux premières, nous avions Salvor Hardin pour nous guider ; au moment de la troisième, il y avait Hober Mallow. Qui avons-nous maintenant ? " Il considéra ses

- Les Marchands Indépendants ? " suggéra le quatrième. Et Forell hocha la tête en murmurant : " S'il en est encore temps... "

III

Bel Riose interrompit ses allées et venues agacées pour tourner vers son aide de camp qui entraînait un regard plein d'espoir. " Pas de nouvelles du *Starlet* ?

- Aucune. La patrouille de recherche a quadrillé l'espace, mais les instruments n'ont rien détecté. Le commandant Yume a signalé que la flotte est prête pour une attaque immédiate de représailles.

- Non, fit le général en secouant la tête. Pas pour un simple patrouilleur. Pas encore. Dites-lui de doubler... attendez ! Je vais mettre ce message par écrit. Faites-le coder et transmettre. "

Tout en parlant, il écrivait, et il remit le papier à l'officier qui attendait.

" Le Siwennien est déjà arrivé ?

- Pas encore.

- Faites-le conduire ici dès qu'il arrivera. "

L'aide de camp salua et sortit. Riose se remit à arpenter la pièce.

Quand la porte s'ouvrit une seconde fois, c'était Ducem Barr qui se tenait sur le seuil. Lentement, et suivant l'aide de camp qui l'avait introduit, il s'avança dans le luxueux cabinet dont le plafond était une maquette stéréoscopique de la Galaxie, et au centre duquel se tenait Bel Riose en tenue de campagne.

" Patricien, bonjour ! "

Puis le général propulsa du pied un fauteuil et congédia son aide de camp en lui disant : " Cette porte doit rester fermée jusqu'à ce que je l'ouvre. "

Il se planta devant le Siwennien, jambes écartées et mains derrière le dos, se balançant lentement d'un air méditatif.

Puis il lança soudain :

" Patricien, êtes-vous un loyal sujet de l'empereur ? "

leurs minuscules astronefs. Leurs Marchands - c'est le nom que se donnent leurs agents - pénètrent à des parsecs de chez eux. "

Ducem Barr coupa court à cette furieuse tirade.

" Qu'y a-t-il de renseignements précis dans tout cela ; et qu'y a-t-il de simple fureur ? "

Le soldat reprit son souffle et se calma.

" La fureur ne m'aveugle pas. Je vous dis que je suis allé dans des mondes plus proches de Siwenna que de la Fondation, où l'Empire est un mythe lointain et les Marchands, des vérités vivantes. Nous-mêmes, on nous a pris pour des Marchands.

- Ce sont les gens de la Fondation eux-mêmes qui vous ont dit qu'ils visaient à l'hégémonie galactique ?

- Allons donc ! fit Riose, de nouveau furieux. Il n'était pas question de me le dire. Les fonctionnaires n'ont rien dit. Ils ne parlaient qu'affaires. Mais j'ai conversé avec des gens ordinaires. J'ai absorbé les idées de la masse : leur "destin évident", le calme avec lequel ils acceptent un grand avenir. C'est une chose qui ne peut se dissimuler : un optimisme universel qu'ils ne cherchent même pas à cacher. "

Le Siwennien manifestait ouvertement une sorte de satisfaction tranquille.

" Vous remarquerez que, jusqu'à maintenant, tout cela semble confirmer fort précisément la reconstruction des événements à laquelle j'ai procédé, à partir des quelques indices que j'ai pu réunir sur le sujet.

- Vous rendez là sans nul doute, répondit Riose d'un ton mordant, un beau tribut à vos facultés d'analyse. Il y a là aussi un commentaire fort outrecuidant sur le danger croissant qui menace les domaines de Sa Majesté Impériale. "

Barr haussa les épaules avec indifférence, et Riose se pencha soudain pour prendre le vieil homme par les épaules, et le dévisager avec une étrange douceur au fond des yeux.

" Allons, patricien, dit-il, pas de ça. Je n'ai pas envie de me montrer barbare. Pour moi, le legs de l'hostilité siwennienne à l'Empire est un odieux fardeau, et que je ferais tout ce qui est en mon pouvoir pour supprimer. Mais, ma partie, ce sont les questions militaires, et je ne puis intervenir dans les affaires civiles. Cela provoquerait mon rappel et je ne pourrais plus

- Peu importe. Vous comprenez le danger de cette Fondation.

- C'est moi qui vous ai fait remarquer ce que vous appelez le danger, avant même que vous quittiez Siwenna.

- Vous vous rendez compte alors qu'il faut l'étouffer dans l'œuf, faute de quoi ce ne sera peut-être plus possible. Vous connaissiez l'existence de cette Fondation avant que quiconque en ait entendu parler. Vous en savez plus sur elle que n'importe qui d'autre dans l'Empire. Vous savez probablement quels seraient les meilleurs moyens de l'attaquer ; et vous pouvez probablement me mettre en garde contre ses ripostes éventuelles. Allons, soyons amis. "

Ducem Barr se leva.

" L'aide que je pourrais vous donner ne veut rien dire, dit-il sans ambages. Je ne vais donc pas vous l'imposer.

- Ce sera à moi de juger de sa signification.

- Non, je suis sérieux. Toute la puissance de l'Empire ne parviendrait pas à écraser ce monde pygmée.

- Pourquoi donc ? fit Bel Riose, les yeux étincelants de fureur. Non, restez où vous êtes, je vous dirai quand vous pourrez partir. Pourquoi ? Si vous pensez que je sous-estime cet ennemi que j'ai découvert, vous vous trompez. Patricien, reprit-il comme à regret, j'ai perdu un astronef au retour. Je n'ai pas la preuve qu'il soit tombé entre les mains de la Fondation ; mais on ne l'a pas retrouvé depuis lors et, s'il s'agissait d'un simple accident, on aurait certainement retrouvé sa coque en route. Ce n'est pas une perte considérable, pas même le dixième d'une piqure de puce, mais cela veut peut-être dire que la Fondation a déjà entamé les hostilités. Un pareil empressement et un tel mépris des conséquences pourraient signifier la présence de forces secrètes dont je ne sais rien. Pouvez-vous m'aider alors en répondant à une question précise ? Quelle est leur puissance militaire ?

- Je n'en ai pas la moindre idée.

- Alors expliquez-vous. Qu'est-ce qui vous permet de dire que l'Empire est incapable de vaincre ce minuscule ennemi ? "

Le Siwennien se rassit et détourna la tête pour fuir le regard fixe de Riose.

- A cause des mathématiques du comportement humain, qu'on ne peut ni arrêter, ni dévier, ni retarder. "

Les deux hommes se dévisagèrent longuement, puis le général recula.

"J'accepte le défi, dit-il simplement. Une volonté vivante contre une science morte. "

IV

CLÉON II : ... Communément appelé le " Grand ". Dernier empereur fort du premier Empire, il est important en raison de la renaissance politique et artistique qui eut lieu durant son long règne. Mais il est surtout connu dans la littérature romanesque pour ses rapports avec Bel Riose et, pour le commun des mortels, il est simplement " l'empereur de Riose ". Les événements de la dernière année de son règne ne doivent pas rejeter dans l'ombre quarante ans de...

ENCYCLOPEDIA GALACTICA.

Cléon II était le Maître de l'Univers. D'autre part, Cléon II souffrait d'un mal douloureux et qu'on n'avait pu diagnostiquer. Par un étrange détour des affaires humaines, ces deux affirmations ne s'excluent pas mutuellement et ne sont même pas tellement incompatibles. Il y a eu un nombre accablant de précédents dans l'histoire.

Mais Cléon II se moquait bien des précédents. Méditer sur une longue liste de cas analogues ne soulagerait pas d'un iota ses souffrances personnelles. Cela ne le consolait pas plus de penser que, si son arrière-grand-père avait été un pirate gouvernant une planète minuscule, lui-même donnait dans le palais de plaisirs d'Ammenetik le Grand, héritier d'une lignée de dirigeants galactiques qui s'étendait jusqu'à un lointain passé. Cela ne le consolait pas non plus de se dire que les efforts de son père avaient nettoyé l'Empire des taches lépreuses de la rébellion, pour lui faire retrouver la paix et l'unité qu'il avait connues sous Stanel VI ; si bien que, pendant les vingt-cinq

expériences ! S'il existe un remède chimique, physique ou atomique qu'on n'ait pas encore essayé, dès demain, des charlatans venus des confins du royaume arriveront pour l'expérimenter. Et tout livre de médecine découvert depuis peu - et vraisemblablement faux - sera considéré comme faisant autorité.

" Par la mémoire de mon père, marmonna-t-il, on dirait qu'il n'existe pas un bipède qui puisse étudier une maladie en se fiant à ses seuls yeux. Il n'y en a pas un capable de vous prendre le pouls sans avoir devant lui quelque ouvrage des anciens. Je suis malade et ils appellent ça *mal non identifié*. Les imbéciles ! Si, au cours des âges, le corps humain découvre de nouvelles façons de se détraquer, ce seront des maladies incurables car les anciens ne les auront pas étudiées. "

L'empereur débita tout un chapelet de jurons tandis que Brodrig le laissait parler avec déférence.

" Combien attendent dehors ? demanda Cléon II avec mauvaise humeur, tout en désignant de la tête la direction de la porte.

- Il y a la foule habituelle dans le grand vestibule, dit patiemment Brodrig.

- Eh bien, qu'ils attendent. Les affaires de l'Etat me retiennent. Que le capitaine de la garde l'annonce. Ou bien, attendez, oubliez les affaires de l'Etat. Faites simplement annoncer que je ne donne pas audience, et que le capitaine de la garde prenne un air lugubre. Peut-être les chacals qu'il y a parmi eux se révéleront-ils, ricana l'empereur.

- Le bruit court, Sire, dit Brodrig d'un ton uni, que c'est votre cour qui vous donne des ennuis.

- Il causera plus d'ennuis à d'autres qu'à moi-même, s'il en est qui agissent prématurément en se fondant sur cette rumeur. Mais qu'est-ce que *vous* me voulez ? Finissons-en. " Brodrig, sur un geste de l'empereur, se releva et dit : " Il s'agit du général Bel Riose, le gouverneur militaire de Siwenna.

- Riose ? fit Cléon II en fronçant les sourcils. Je ne le situe pas. Attendez, est-ce lui qui a envoyé cet étrange message, il y a quelques mois ? Oui, je me souviens. Il suppliait qu'on l'autorise

remontrance pour l'instant. Quel nouveau développement y a-t-il à propos de ce jeune conquérant ? J'espère que vous n'êtes pas venu simplement pour remâcher des souvenirs.

- Sire, on a reçu un nouveau message du général Riose.

- Oh ? Et pour dire quoi ?

- Il est allé espionner le pays de ces barbares et il préconise une expédition en force. Ses arguments sont longs et assez ennuyeux ; je ne veux pas importuner Votre Majesté Impériale pour le moment, alors que vous êtes souffrant. D'autant plus qu'on en discutera tout à loisir lors de la session du Conseil des Seigneurs, ajouta-t-il en lançant à l'empereur un regard en coulisse.

- Les Seigneurs ? fit Cléon II en fronçant les sourcils. Est-ce une question qui les concerne, Brodrig ? Cela entraînera de nouvelles exigences pour une interprétation plus large de la Charte. On en arrive toujours là.

- C'est inévitable, Sire. Il aurait peut-être mieux valu que votre auguste père eût été en mesure d'écraser la dernière rébellion sans octroyer la Charte. Mais puisqu'elle est là, il nous faut la supporter pour l'instant.

- Vous avez raison, je pense. Alors, va pour les Seigneurs. Mais pourquoi toute cette solennité, mon cher ? Ça n'est, après tout, qu'un point secondaire. Une victoire dans une région-frontière avec des effectifs limités n'est guère une affaire d'Etat.
"

Brodrig eut un petit sourire.

" C'est l'affaire d'un idiot romanesque, dit-il calmement ; mais même un idiot romanesque peut être une arme redoutable, quand un rebelle qui, lui, n'est pas romanesque, l'utilise comme un instrument. Sire, l'homme était populaire ici et il l'est là-bas. Il est jeune. S'il annexe une vague planète barbare, il deviendra un conquérant. Or, un jeune conquérant qui a montré qu'il était capable d'éveiller l'enthousiasme de pilotes, de mineurs, de commerçants et autres racailles, est dangereux à toutes les époques. Même s'il n'avait pas le désir de vous faire subir le sort que votre auguste père a réservé à l'usurpateur Ricker, un de nos loyaux seigneurs du domaine pourrait décider de faire de lui son instrument. "

cette région. Si leurs descendants vivent encore et conservent leur nom, alors ils sont sûrement retombés dans la barbarie.

- Ainsi donc, il veut des renforts. " L'Empereur considéra d'un œil sévère son secrétaire. " C'est extrêmement curieux : proposer de combattre des sauvages avec dix astronefs et en demander davantage avant d'avoir frappé un seul coup. Et pourtant, je commence à me souvenir de ce Riose ; c'était un beau garçon d'une famille loyale, Brodrig, il y a dans tout cela des complications qui m'échappent. C'est peut-être plus important qu'il n'y paraît. "

Ses doigts jouaient avec le drap étincelant qui recouvrait ses jambes ankylosées.

" Il me faut un homme là-bas, dit-il, un homme avec des yeux, un cerveau et un cour loyal. Brodrig... "

Le secrétaire pencha la tête d'un air soumis.

" Et les astronefs, Sire ?

- Pas encore ! " L'empereur poussa un petit gémissement en changeant de position. Il braqua vers son secrétaire un doigt sans force. " Pas avant d'en savoir plus. Réunissez le Conseil des Seigneurs pour aujourd'hui. Ce sera une bonne occasion pour discuter le budget. Je le ferai passer, ou des têtes tomberont. "

V

Avec Siwenna pour base, les forces de l'Empire explorèrent prudemment les ténèbres inconnues de la Périphérie. Des astronefs géants franchirent les vastes distances qui séparaient les étoiles vagabondes au bord de la Galaxie, jusqu'aux parages où s'exerçait l'influence de la Fondation.

Des mondes isolés depuis deux siècles dans une nouvelle barbarie se retrouvèrent avec des envoyés impériaux sur leur sol. On prêta des serments d'allégeance au vu des forces d'artillerie braquées sur les capitales.

On laissa des garnisons ; des garnisons d'hommes en uniformes impériaux portant sur l'épaule l'insigne de l'Astronef et du Soleil. Les vieillards le remarquèrent et se rappelèrent les récits oubliés des pères de leurs grands-pères du temps où

bleu profond. Comme une tasse renversée, ces points entouraient les étoiles rouges et rosés.

" Ces étoiles bleues ont été conquises par mes forces, dit Riose avec une satisfaction tranquille, et mes hommes avancent encore. Aucune opposition ne s'est manifestée nulle part. Les barbares sont paisibles. Et surtout, nulle opposition n'est venue des forces de la Fondation. Elles dorment tranquillement.

- Vous disséminez beaucoup votre force, n'est-ce pas ? demanda Barr.

- En fait, dit Riose, malgré les apparences, il n'en est rien. Les points stratégiques où j'installe des garnisons et des fortifications sont relativement rares, mais ils sont soigneusement choisis. Si bien que la force dépensée est faible, mais que les résultats stratégiques obtenus sont importants. Il y a bien des avantages, plus qu'il n'en apparaîtrait à quiconque n'a pas soigneusement étudié la tactique spéciale ; mais il saute aux yeux, par exemple, que je puis utiliser comme base d'attaque n'importe quel point d'une sphère ainsi englobante et que, quand j'en aurai fini, la Fondation ne pourra m'attaquer de flanc ni me prendre à revers. Je n'aurai pour eux ni flanc ni arrière.

" Cette stratégie de l'encerclement préalable a déjà été essayée, notamment dans les campagnes de Loris VI, il y a quelque deux mille ans, mais toujours de façon imparfaite, toujours au su de l'ennemi qui s'efforçait alors d'intervenir. Cette fois, c'est différent.

- C'est la question de cours idéale ? fit Barr d'une voix alanguie et indifférente.

- Vous croyez encore que mes forces échoueront ? fit Riose avec impatience.

- Elles le doivent.

- Sachez qu'il n'y a pas d'exemple dans l'histoire militaire où un encerclement ait été achevé sans que les forces attaquantes finissent par l'emporter, sauf quand il existe à l'extérieur des réserves d'astronefs en assez grand nombre pour briser le blocus.

- Si vous le dites.

- Mais vous ne changez pas d'avis. Comme vous voudrez ", fit Riose en haussant les épaules.

" Vous voulez dire que lui apprendre que son auguste trône court des dangers du fait d'une poignée de barbares en haillons, vivant au fond de l'univers, n'est pas une mise en garde qu'il doive croire ou apprécier. Alors, vous n'attendez rien de lui.

- A moins que vous comptiez pour quelque chose un envoyé spécial.

- Et pourquoi un envoyé spécial ?

- C'est une vieille coutume. Un représentant direct de la Couronne assiste à toutes les campagnes militaires qui se déroulent sous les auspices du gouvernement.

- Vraiment ? Pourquoi ?

- C'est une façon de sauvegarder le symbole du commandement impérial personnel dans toutes les campagnes. Cela a en outre l'utilité d'assurer la fidélité des généraux. Mais cela ne réussit pas toujours à cet égard.

- Vous allez trouver cela gênant, général : cette autorité extérieure.

- Je n'en doute pas, dit Riose en rougissant un peu, mais je n'y peux rien. "

Le récepteur placé près de la main du général s'alluma et, avec une secousse imperceptible, le message roulé en cylindre tomba dans sa case. Riose le déroula.

" Bon. Ça y est ! "

Ducem Barr haussa les sourcils d'un air interrogateur.

" Vous savez que nous avons capturé un de ces Marchands, dit Riose. Vivant... et avec son astronef intact.

- J'en ai entendu parler.

- Eh bien, on vient de l'amener, et il va être ici dans une minute. Restez assis, patricien, je tiens à ce que vous soyez là quand je vais l'interroger. C'est pourquoi je vous ai demandé de venir aujourd'hui. Vous le comprendrez peut-être là où je risquerais de manquer des points importants. "

Le signal de la porte retentit et, d'une pression du doigt, le général fit s'ouvrir le battant. L'homme qui se tenait sur le seuil était grand et barbu, et il portait un court manteau de matière plastique ayant l'aspect du cuir, avec un capuchon rabattu derrière sa nuque. Il avait les mains libres et, s'il remarqua que

Le Marchand s'assit à l'endroit indiqué et soutint sans embarras le regard scrutateur du général de l'Empire et l'œil curieux du patricien siwennien.

" Vous êtes un homme raisonnable, Devers, dit Riose.

- Merci. Est-ce mon visage qui vous fait bonne impression ou bien voulez-vous quelque chose de moi ? Mais laissez-moi vous dire que je suis fort en affaires.

- Je n'en doute pas. Vous vous êtes rendu avec votre astronef quand vous auriez fort bien pu décider de nous faire gaspiller nos munitions et de vous faire réduire en poussière d'électrons. Si vous persistez dans cette attitude, cela pourrait vous valoir d'être bien traité.

- Etre bien traité, c'est ce que je sollicite avant tout, chef.

- Bon, et votre coopération, c'est ce que moi, je sollicite avant tout.

- D'accord, dit calmement Devers. Mais de quel genre de coopération parlez-vous, chef ? A vous parler net, je ne sais pas très bien où j'en suis. " Il regarda autour de lui. " Où sommes-nous, par exemple, et à quoi tout ça rime-t-il ?

- Ah ! j'ai négligé l'autre moitié des présentations. Je m'en excuse. " Riose était de bonne humeur. " Ce monsieur est Ducem Barr, patricien de l'Empire. Je suis Bel Riose, pair de l'Empire et général de troisième classe dans les forces armées de Sa Majesté Impériale. "

Le Marchand demeura bouche bée.

" L'Empire ? fit-il. Le vieil Empire dont on nous parlait en classe ? Ah ! c'est drôle ! J'avais toujours pensé qu'il n'existait plus.

- Regardez autour de vous. Il existe bel et bien, dit Riose d'un ton pincé.

- J'aurais dû m'en douter, dit Lathan Devers en pointant sa barbe vers le plafond. C'est un engin rudement soigné qui a abordé mon coucou. Aucun royaume de la Périphérie n'aurait pu produire ça. " Il fronça les sourcils. " Alors, qu'est-ce que tout ça veut dire, chef ? Ou bien est-ce que je dois vous appeler général ?

- Ça veut dire la guerre.

- L'Empire contre la Fondation, c'est ça ?

très détaillée du bla-bla psychohistorique de Hari Seldon, avec vos plans d'attaque contre l'Empire.

- Vraiment ? fit Devers d'un ton songeur. Qui vous a raconté tout ça ?

- Est-ce bien important ? dit Riose avec une inquiétante douceur. Vous n'êtes pas ici pour poser des questions. Je veux que vous me disiez ce que vous savez de la fable de Seldon.

- Mais si c'est une fable...

- Ne jouez pas sur les mots, Devers.

- Je ne joue pas sur les mots. Tenez, je vais vous parler franchement. Ce sont des histoires à dormir debout. Chaque monde a ses légendes ; on ne peut pas empêcher ça. En effet, j'ai entendu parler de ce genre d'histoires : Seldon, le second Empire, etc. On raconte ça pour endormir les gosses le soir. Les gamins sont pelotonnés dans leurs chambres, avec leur projecteur de poche, à se gaver des aventures de Seldon. Mais c'est de la littérature enfantine. " Le Marchand secoua la tête.

Le regard du général impérial était sombre.

" Vraiment ? Vous mentez pour rien, mon ami. Je suis allé sur la planète Terminus. Je connais votre Fondation. Je l'ai regardée en face.

- Et c'est à moi que vous posez des questions ? A moi, alors que je n'y ai pas passé deux mois de suite en dix ans ? C'est vous qui perdez votre temps. Mais faites donc la guerre, si c'est aux fables que vous en avez. "

Barr, pour la première fois, intervint d'une voix douce :

" Vous êtes donc si sûr que la Fondation sera victorieuse ? "

Le Marchand se retourna. Il avait rougi un peu et une vieille cicatrice qu'il avait à la tempe formait une ligne blanche.

" Tiens, le muet. Comment avez-vous déduit ça de ce que j'ai dit ? "

Riose fit un petit signe de tête à Barr et le Siwennien poursuivit d'une voix étouffée :

" Parce que l'idée de cette guerre vous tracasserait si vous pensiez que votre monde était susceptible de la perdre et de connaître l'amertume de la défaite. Je le sais : c'est arrivé à mon monde à moi. "

" Je vous laisse cet homme. Je compte sur des résultats. C'est la guerre et je peux être cruel avec les gens qui échouent. Ne l'oubliez pas ! " Il s'en alla après les avoir salués tous les deux.

Lathan Devers le suivit des yeux.

" Il n'a pas l'air content. Qu'est-ce qui se passe ?

- Une bataille, sans doute, dit Barr d'un ton rogue. Les forces de la Fondation se lancent dans leur première bataille. Vous feriez mieux de venir avec moi. "

Il y avait des soldats armés dans la pièce. Ils avaient une attitude respectueuse et un visage tendu. Devers suivit le vieux patriarche siwennien dans le couloir.

La pièce dans laquelle on les conduisit était plus petite, plus nue. Elle contenait deux lits, un visécran, une douche et des installations sanitaires. Les soldats sortirent et la lourde porte se referma avec un bruit sourd.

" Tiens ? fit Devers en promenant autour de lui un regard désapprobateur. Ça m'a l'air d'une installation permanente.

- En effet, dit Barr brièvement. (Le vieux Siwennien lui tourna le dos.)

- Quel rôle jouez-vous ? fit le Marchand d'un ton agacé.

- Je ne joue aucun rôle. On vous a confié à moi, voilà tout. " Le Marchand se leva et s'approcha de lui. Il se dressa au-dessus du patricien immobile.

" Ah ! oui ? Mais vous êtes dans cette cellule avec moi, et quand on nous a escortés ici, les pistolets étaient braqués sur vous tout autant que sur moi. Bon, reprit-il comme l'autre ne répondait rien, laissez-moi vous demander quelque chose. Vous disiez que votre pays a été battu un jour. Par qui ? Des gens d'une comète venant d'autres nébuleuses ?

- Par l'Empire, répondit Barr.

- Vraiment ? Alors, qu'est-ce que vous faites ici ? "

Barr gardait un silence éloquent.

Le Marchand avança la lèvre inférieure et hocha lentement la tête. Il ôta le bracelet à mailles plates passé à son poignet droit et le tendit à son compagnon.

" Qu'est-ce que vous pensez de ça ? " Il portait le même au poignet gauche.

- Vous avez tué un vice-roi jadis, hein ? fit doucement le Marchand. Vous savez, je me rappelle certaines choses. Nous avons eu un Maire autrefois, il s'appelait Hober Mallow. Il a visité Siwenna ; c'est votre monde, n'est-ce pas ? Il a rencontré là-bas un nommé Barr.

- Que savez-vous de cela ? demanda Ducem Barr d'un air méfiant.

- Ce que savent tous les Marchands de la Fondation. Vous pourriez être un vieux renard qu'on aurait planté là pour m'espionner. On braquerait des pistolets sur vous, vous proclameriez votre haine de l'Empire et vous ne demanderiez que sa ruine. Là-dessus, je me prendrais d'amitié pour vous, je vous déverserais mon cour et c'est le général qui serait content. N'y comptez pas.

" Mais j'aimerais quand même que vous me prouviez que vous êtes le fils d'Onum Barr de Siwenna, le sixième et le plus jeune qui a échappé au massacre. "

Ducem Barr, d'une main tremblante, ouvrit un petit coffre métallique qu'il prit dans une niche creusée dans le mur. Il en tira un objet de métal qu'il lança au Marchand.

" Regardez ça ", dit-il.

Devers examina l'objet. Il approcha de son œil le maillon central de la chaîne et jura doucement.

" Ce sont les initiales de Mallow, et ça date d'il y a cinquante ans comme un rien. "

Il leva les yeux et sourit.

" Ça va. Un bouclier atomique individuel, c'est une preuve qui me suffit ", dit-il en tendant sa grande main.

VI

Les minuscules astronefs avaient surgi des profondeurs du vide pour foncer au cour de l'armada. Sans tirer un seul coup de feu ni utiliser un rayon d'énergie, ils se frayèrent un chemin à travers la zone encombrée d'appareils, puis poursuivirent leur route, tandis que les mastodontes impériaux tournaient après eux comme de grosses bêtes maladroitement. Il y eut deux éclairs

d'un blocus réduira mes pertes lors de l'attaque finale, si difficile que puisse être l'opération. J'ai pris la liberté de vous en expliquer hier les raisons militaires.

- Ma foi, je n'ai guère l'esprit militaire. Vous m'assurez en l'occurrence que ce qui semble de toute évidence juste est en réalité faux. Fort bien. Mais votre prudence va encore plus loin. Dans votre second message, vous avez demandé des renforts. Et cela contre un ennemi pauvre, numériquement faible et barbare, avec lequel vous n'aviez à l'époque pas eu une seule escarmouche. Souhaiter des renforts dans ces circonstances, voilà qui sentirait presque l'incapacité, ou pire encore, si votre carrière jusqu'à ce jour n'avait donné des preuves suffisantes de votre hardiesse et de votre imagination.

- Je vous remercie, répondit froidement le général, mais je voudrais vous rappeler qu'il y a une différence entre la hardiesse et la témérité. On peut prendre un risque quand on connaît son ennemi et qu'on peut calculer ce risque, du moins approximativement ; mais faire le moindre mouvement contre un ennemi parfaitement inconnu, c'est de la témérité. Autant demander pourquoi le même homme court sans dommage une course d'obstacles dans la journée et trébuche sur les meubles de sa chambre la nuit. "

D'un petit geste, Brodrig balaya les arguments de son interlocuteur.

" C'est une explication spectaculaire, mais qui n'est pas satisfaisante. Vous vous êtes rendu vous-même dans ce monde barbare. Vous avez en outre ce prisonnier ennemi que vous choyez, ce Marchand. Vous n'êtes donc pas dans le brouillard.

- Ah ! non ? Je vous prie de ne pas oublier qu'un monde, qui s'est développé isolément depuis deux siècles, ne peut être connu au point de concevoir une attaque intelligente après une visite d'un mois. Je suis un soldat, et non pas un héros d'aventures spatiales à trois dimensions. Et ce n'est pas un seul prisonnier, qui, par-dessus le marché, est un membre obscur d'un groupe économique sans liens avec le monde ennemi, qui peut me faire pénétrer tous les secrets de la stratégie ennemie.

- Vous l'avez fait interroger ?

- Oui.

hommes et les résultats sont très normaux, mais là encore, je n'ai personne parmi mes techniciens, qui puisse me dire pourquoi l'appareil ne marche pas avec le prisonnier. Ducem Barr, qui, sans être mécanicien, est assez bon théoricien, affirme que la structure psychique du prisonnier reste peut-être imperméable à la sonde puisque, depuis son enfance, il a été soumis à un environnement et à des stimuli nerveux différents. Mais il peut encore être utile. C'est dans cet espoir que je le garde vivant. "

Brodrig s'appuya le menton sur sa canne d'ivoire.

" Je vais voir si l'on peut trouver un spécialiste dans la capitale. En attendant, et cet autre personnage dont vous venez de parler, ce Siwennien ? Vous avez trop d'ennemis dans vos bonnes grâces.

- Il connaît l'ennemi. Lui aussi, je le garde comme référence pour l'avenir et pour l'aide qu'il peut me fournir.

- Mais un Siwennien, et le fils d'un rebelle proscrit !

- Il est vieux et impuissant, et sa famille tient lieu d'otage.

- Je comprends. Il me semble pourtant que je devrais parler moi-même à ce Marchand.

- Certainement.

- Seul, ajouta sèchement le secrétaire, pour bien se faire comprendre.

- Certainement, répéta Riose sans se démonter. En tant que loyal sujet de l'empereur, je reconnais son représentant personnel comme mon supérieur. Toutefois, comme le Marchand est à la base permanente, vous allez devoir quitter les zones du front à un moment intéressant.

- Ah ! oui ? Intéressant à quel titre ?

- En ce sens que le blocus est aujourd'hui terminé. Intéressant en ce sens que, dans la semaine, la vingtième flotte de la frontière fait mouvement vers le cœur de la résistance. "

Riose sourit et tourna les talons.

Brodrig éprouvait un vague agacement.

VII

" Vous savez, il y a de grandes nouvelles qui circulent. Ça n'est qu'une rumeur, mais quand même, il faut que je vous le dise. Le général a remis ça. (Il hocha la tête lentement, gravement.)

- Pas possible ? fit Devers. Et qu'est-ce qu'il a fait ?

- Il a bouclé le blocus, voilà. " Le sergent eut un petit rire de fierté paternelle. " N'est-ce pas qu'il est fort ? Un des gars qui fait toujours de belles phrases dit que ça s'est passé aussi harmonieusement que la musique des sphères, mais je ne sais pas de quoi il parle.

- La grande offensive commence maintenant ? demanda Barr d'un ton calme.

- J'espère bien, répondit l'autre avec assurance. J'ai envie de regagner mon bord, maintenant que mon bras est rafistolé. J'en ai assez de traîner mes guêtres ici.

- Moi aussi ", marmonna brusquement Devers d'un ton farouche.

Le sergent le regarda d'un air hésitant, puis dit : " Il faut que je m'en aille maintenant. Le capitaine va faire sa ronde et j'aimerais autant qu'il ne me surprenne pas ici. " Il s'arrêta sur le seuil. "A propos, monsieur, dit-il en s'adressant avec une brusque timidité au Marchand, j'ai eu des nouvelles de ma femme. Elle dit que le petit réfrigérateur que vous m'avez donné, pour lui envoyer, marche admirablement. Ça ne lui coûte rien et elle conserve dedans à peu près un mois de vivres. Je vous remercie bien.

- Allons donc, laissez ça. "

La grande porte se referma sans bruit derrière le visage souriant du sergent.

Ducem Barr se leva de son siège.

" Ma foi, il nous paye bien le réfrigérateur. Voyons un peu ce nouveau livre. Ah ! le titre a disparu. "

Il déroula un mètre environ de la pellicule et l'examina à la lumière. Puis, il murmura :

" Tiens, tiens, c'est le *Jardin de Summa*, Devers.

- Ah ! oui ? " fit le Marchand d'un ton parfaitement indifférent. Il repoussa ce qui restait de son dîner. " Asseyez-

réclamer des centaines d'astronefs, alors que Riose doit s'arranger avec dix. Je le connais de réputation.

- Ah ! oui ? Que savez-vous de lui ? fit le Marchand avec un brusque intérêt.

- Vous voulez que je vous fasse un dessin ? C'est une canaille de basse extraction qui, à force d'habiles flatteries, s'est acquis les faveurs de l'empereur ; il est détesté par les courtisans, autres échantillons de vermine eux-mêmes, car il ne peut prétendre ni à la naissance ni à l'humilité. Il est en toute chose le conseiller de l'empereur et son instrument dans les pires entreprises. D'instinct, il est infidèle, mais il est loyal par nécessité. Il n'y a pas un homme dans l'Empire aussi subtil dans sa vilenie, ni aussi brutal dans ses plaisirs. On dit qu'il faut passer par lui pour accéder aux faveurs de l'empereur ; et qu'il faut passer par l'infamie pour accéder aux siennes.

- Bigre ! fit Devers en tirant d'un air songeur sur sa barbe. Et c'est lui que l'empereur a envoyé ici pour surveiller Riose. Savez-vous que j'ai une idée ?

- Je le sais maintenant.

- Et si ce Brodrig trouve antipathique la jeune coqueluche de notre armée ?

- C'est sans doute déjà le cas. Il n'est pas d'un tempérament très affectueux.

- Imaginez que les choses tournent vraiment mal. L'empereur pourrait en entendre parler et Riose pourrait avoir des ennuis.

- Ma foi, c'est assez probable. Mais comment proposez-vous de faire arriver cela ?

- Je ne sais pas. J'imagine qu'on pourrait le corrompre ?

- Oui, fit le patricien en riant doucement, dans une certaine mesure, mais pas comme vous avez corrompu le sergent : pas avec un réfrigérateur de poche. Et même si vous le faites à son échelle, ça n'en vaudrait pas la peine. Il n'y a probablement personne qui se laisse aussi facilement corrompre, mais il manque même de l'honnêteté fondamentale de l'honorable corruption. Il ne *reste* pas corrompu ; à aucun prix. Trouvez autre chose. "

Le sergent eut un petit sourire, comme s'il était intimidé d'en avoir tant dit soudain, et il recula vers la porte.

" N'oubliez pas ce que je vous ai dit. Faites attention à lui. "

Et il s'éclipsa.

Devers leva les yeux, l'air résolu.

" Voilà qui nous arrange assez, vous ne trouvez pas ?

- Ça dépend de Brodrig, dit Barr, n'est-ce pas ? "

Mais Devers réfléchissait, il n'écoutait plus.

Il réfléchissait intensément.

Le seigneur Brodrig baissa la tête en pénétrant dans le poste d'équipage exigü de l'astronef marchand, et ses deux gardes armés lui emboîtèrent le pas, pistolet au poing, avec l'air farouche de tueurs à gages.

Le secrétaire privé n'avait guère l'air d'une âme perdue. Si le démon de l'espace l'avait acheté, il n'avait pas laissé de marques visibles de possession. Brodrig semblait plutôt être venu apporter un souffle d'air de la cour dans la laideur d'une base militaire.

Les lignes raides de son costume luisant et immaculé donnaient une illusion de grande taille, du haut de laquelle ses yeux froids et impassibles toisaient le Marchand. Les ruches de nacre qui lui entouraient les poignets volèrent au vent lorsqu'il posa sa canne d'ivoire sur le sol devant lui et s'appuya dessus d'un air désinvolte.

" Non, dit-il avec un petit geste, vous restez ici. Oubliez vos joujoux. Ils ne m'intéressent pas. "

Il avança un siège, l'épousseta soigneusement avec le carré de tissu iridescent attaché au pommeau de sa canne et s'assit. Devers jeta un coup d'œil vers l'autre siège, mais Brodrig dit d'une voix nonchalante :

" Vous resterez debout en présence d'un pair de l'Empire. "

Il sourit.

Devers haussa les épaules.

" Si mon stock ne vous intéresse pas, pourquoi suis-je ici ? "

Le secrétaire privé attendit d'un air glacial et Devers ajouta lentement : " Monsieur.

" Ma foi, dit le secrétaire en souriant, vous êtes un gaillard bien silencieux. D'après le général, même une psychosonde n'a rien donné, et cela a d'ailleurs été une erreur de sa part, car cela m'a convaincu que notre jeune héros mentait. " Il semblait d'excellente humeur. " Mon brave Marchand, dit-il, j'ai une psychosonde à moi, et qui devrait vous convenir particulièrement bien. Vous voyez ceci... "

Entre le pouce et l'index, il tenait négligemment des rectangles roses et jaunes aux dessins compliqués, mais aisément identifiables.

" On dirait de l'argent, dit Devers.

- C'en est, et il n'y a pas mieux dans l'Empire, car cet argent est garanti par mes propriétés qui sont plus vastes que celles de l'empereur. Cent mille crédits. Là ! Entre mes deux doigts ! Qui sont à vous !

- Contre quoi, monsieur ? Je suis un bon Marchand, je sais que l'on n'a rien pour rien.

- En échange de quoi ? De la vérité ! Quels sont les mobiles du général ? Pourquoi fait-il cette guerre ? "

Lathan Devers soupira et se lissa la barbe d'un air songeur.

" Ce qu'il veut ? " Ses yeux suivaient les mains du secrétaire qui comptait l'argent lentement, billet par billet. "En un mot, l'Empire.

- Tiens. Comme c'est banal ! On finit toujours par en arriver là ! Mais comment ? Quelle est la route qui mène du bord de la Galaxie au sommet de l'Empire ?

- La Fondation, dit Devers d'un ton amer, a des secrets. Ils ont là-bas des livres, de vieux livres... si vieux que la langue dans laquelle ils sont rédigés n'est connue que de quelques dirigeants. Mais les secrets sont enveloppés dans le rituel et la religion, et personne ne peut les utiliser. J'ai essayé et voilà où j'en suis... avec une condamnation à mort qui m'attend.

- Je comprends. Et ces vieux secrets ? Allons, pour cent mille crédits, j'ai droit aux détails.

- La transmutation des éléments ", dit brièvement Devers. Le regard du secrétaire se durcit et perdit de son détachement. " On m'a toujours dit que les lois de la physique atomique n'admettent pas la transmutation pratique.

Brodrig s'arrêta sur le seuil et se retourna.

" Laissez-moi vous rappeler une chose, Marchand. Mes petits camarades que vous voyez ici avec des pistolets n'ont ni oreilles, ni langue, ni éducation, ni intelligence. Ils ne peuvent ni entendre, ni parler, ni écrire, ni même fournir quoi que ce soit sous l'effet d'une psychosonde. Mais ils aiment beaucoup les exécutions intéressantes. Je vous ai acheté cent mille crédits, Marchand. Tâchez de rester une marchandise qui les vaudra. Si l'idée vous venait d'oublier que vous êtes acheté et de vouloir... disons, répéter notre conversation à Riose, vous serez exécuté. Exécuté à ma façon. "

Et sur ce visage délicat, on vit apparaître soudain une expression d'une intense cruauté, qui changea le sourire étudié en un rictus découvrant des babines rouges. Un instant, Devers aperçut ce démon de l'espace qui avait acheté son acheteur, au fond des yeux qui le fixaient.

Sans rien dire, il regagna sa cellule, escorté des deux " petits camarades " de Brodrig, pistolet au poing. A Ducem Barr qui l'interrogeait, il répondit tranquillement :

" Non, figurez-vous que c'est lui qui m'a acheté. "

Deux mois de rude guerre avaient laissé leurs marques sur Bel Riose : il s'emportait facilement. Ce fut avec impatience qu'il s'adressa au fidèle sergent Luk.

" Attendez dehors, soldat, et reconduisez ces hommes dans leurs cellules quand j'en aurai fini. Que personne n'entre avant que j'appelle. Absolument personne, vous comprenez ? "

Le sergent salua et sortit, et Riose, ramassant les papiers étalés sur son bureau, les fourra dans son tiroir et le referma d'un geste sec.

" Prenez place, dit-il sèchement aux deux hommes. Je n'ai pas beaucoup de temps. A vrai dire, je ne devrais même pas être ici, mais il faut que je vous voie. "

Il se tourna vers Ducem Barr, dont les longs doigts caressaient avec intérêt le cube de cristal dans lequel était enchâssée la réplique du visage austère de Sa Majesté Impériale Cléon II.

" J'ai dit : qu'est-ce qui ne va pas, Marchand ? La nouvelle a paru vous troubler. Vous n'allez pas vous intéresser tout d'un coup à la Fondation.

- Absolument pas.

- Vraiment... il y a chez vous des côtés étranges.

- Ah ! oui, chef ? fit Devers avec un sourire crispé, les poings serrés dans ses poches. Expliquez-moi donc ça, que je réfute vos arguments.

- Voici. On vous a pris bien facilement. Vous avez capitulé à la première salve, avec un bouclier brûlé. Vous étiez tout prêt à abandonner votre monde, et cela sans fixer de prix. Intéressant, tout cela, non ?

- J'ai envie d'être du côté du vainqueur, chef. Je suis un homme raisonnable : c'est vous-même qui l'avez dit.

- D'accord ! fit Riose sèchement. Pourtant, on n'a depuis lors pas fait prisonnier un seul Marchand. Tous les astronefs marchands ont été assez rapides pour s'échapper quand ils l'ont voulu. Tous les astronefs marchands disposaient d'un écran susceptible d'absorber toutes les salves d'un croiseur léger, et tous les Marchands se sont battus jusqu'à la mort quand l'occasion s'en est présentée. On sait que les Marchands sont les chefs et les instigateurs de la guérilla sur les planètes occupées et des raids dans l'espace occupé.

" Etes-vous alors le seul homme raisonnable ? Vous ne vous battez pas, vous ne vous enfuyez pas, vous trahissez sans qu'on vous y contraigne. Vous êtes unique dans votre genre, étonnamment unique... en fait, bizarrement unique.

- Je comprends ce que vous voulez dire, fit Devers doucement, mais vous n'avez rien contre moi. Je suis ici depuis six mois et je me suis toujours bien conduit.

- C'est exact, et en échange je vous ai bien traité. Je n'ai pas touché à votre astronef et vous avez eu droit à tous les égards. Pourtant, vous ne vous êtes pas montré à la hauteur. Cela aurait pu nous servir, par exemple, d'avoir des renseignements librement proposés sur vos instruments. Les principes atomiques d'après lesquels ils sont construits sont utilisés, semble-t-il, dans certaines des armes les plus redoutables de la Fondation. Exact ?

" Dehors ! murmura Barr. Vite ! "

Il s'empara du pistolet que Riose avait laissé tomber et le dissimula sous sa blouse.

Le sergent Luk se retourna en les voyant sortir par la porte à peine entrebâillée.

" Précédez-nous, sergent ! " dit Barr d'un ton dégagé.

Devers referma la porte derrière eux.

Le sergent Luk les conduisit en silence jusqu'à leur cellule, puis, après avoir marqué un arrêt à peine perceptible, poursuivit son chemin, car il sentait contre ses côtes le canon d'un pistolet atomique et une voix sans douceur lui disait à l'oreille : " A l'astronef marchand. "

Devers s'avança pour ouvrir le sas à air, et Barr dit :

" Restez où vous êtes, Luk. Vous avez été correct et nous n'allons pas vous tuer. "

Mais le sergent reconnut les initiales sur le pistolet.

" Vous avez tué le général ", s'écria-t-il d'une voix que la colère étranglait.

Avec un cri de fureur, il se précipita aveuglément vers l'éclair qui jaillissait du canon et s'effondra, volatilisé.

L'astronef marchand s'élevait au-dessus d'une planète morte lorsque les signaux d'avertissement commencèrent à clignoter et que, sur le fond crémeux de la grande lentille dans le ciel qui constituait la Galaxie, d'autres formes noires s'élevèrent.

" Tenez-vous bien, Barr, dit Devers d'un ton résolu, et voyons un peu s'ils ont un engin aussi rapide que le mien. "

Il savait bien qu'ils n'en avaient pas !

Une fois dans l'espace libre, le Marchand reprit d'une voix lasse :

" Je ne me suis pas assez méfié de Brodrig. J'ai l'impression qu'il est de mèche avec le général. "

A toute allure, ils s'enfonçaient dans les profondeurs de la masse stellaire qu'était la Galaxie.

VIII

" Mangeons. Il y a une douche que vous pouvez utiliser si le cœur vous en dit, mais économisez l'eau chaude. " Il s'accroupit devant un des compartiments qui tapissaient une paroi et en inspecta le contenu. " J'espère que vous n'êtes pas végétarien ?

- Je suis omnivore. Mais, et l'Association ? Vous les avez perdus ?

- On dirait. C'était à la limite comme portée. Un peu trop à la limite. Mais ça ne fait rien. J'ai eu tout ce qu'il me fallait. "

Il se redressa et posa sur la table deux récipients métalliques.

" Attendez cinq minutes, puis ouvrez en pressant le contact. Ça vous donnera une assiette, de la nourriture et une fourchette... c'est commode quand on est pressé, si on ne se soucie pas d'avoir une serviette. Vous voulez savoir, je pense, ce que j'ai obtenu de l'Association.

- Si ce n'est pas un secret.

- Pas pour vous, fit Devers en secouant la tête. Ce que Riose a dit était vrai.

- A propos de l'offre d'un tribut ?

- Oui. Ils l'ont offert et on a refusé leur proposition. Ça va mal. On se bat dans les soleils extérieurs de Loris.

- Loris est près de la Fondation ?

- Si c'est près ? Je pense bien. C'est un des Quatre Royaumes originels. Ça fait partie, si vous voulez, de la ligne intérieure de défense. Mais ça n'est pas le pire. Ils ont eu affaire avec de gros astronefs, comme ils n'en avaient encore jamais rencontré. Ce qui signifie que Riose ne nous racontait pas d'histoires. Il a bel et bien reçu d'autres astronefs. Brodrig a changé de camp, et moi, j'ai fichu la pagaille. "

Il réunit les points de contact de la boîte de conserve et la regarda s'ouvrir bien proprement. Le ragoût qu'elle contenait répandit son arôme dans la cabine. Ducem Barr mangeait déjà.

" Eh bien, fit-il, voilà pour les improvisations. Nous ne pouvons rien faire ici ; nous ne pouvons pas traverser les lignes impériales pour regagner la Fondation ; nous ne pouvons rien faire d'autre que ce qui est le plus raisonnable : attendre patiemment. Mais, si Riose a atteint la ligne intérieure, je pense que nous n'aurons pas trop longtemps à attendre.

Siwenna qui périrait. Vous voyez que je n'avais pas le choix ! Et que je ne suis pas en dehors de tout cela. "

Devers baissa les yeux et Barr reprit doucement : " C'est sur une victoire de la Fondation que reposent les espoirs de Siwenna. C'est pour une victoire de la Fondation que mes fils se sont sacrifiés. Et Hari Seldon ne précalcule pas l'inévitable salut de Siwenna comme celui de la Fondation. Je n'ai pas de certitude en ce qui concerne mon peuple, moi : seulement l'espoir.

- Mais vous vous contentez quand même d'attendre. Même avec la flotte impériale à Loris.

- J'attendrais en toute confiance, dit simplement Barr, s'ils débarquaient sur la planète Terminus elle-même.

- Je ne sais pas, fit le Marchand d'un ton soucieux. Ça ne peut pas vraiment marcher comme ça, pas comme si c'était simplement de la magie. Psychohistoire ou non, ils sont terriblement forts et nous sommes faibles. Qu'est-ce que Seldon peut y faire ?

- Il n'y a rien à faire. Tout est déjà fait. C'est en marche maintenant. Ce n'est pas parce que vous n'entendez pas tourner les rouages et sonner les heures que c'est moins certain.

- Peut-être ! Mais je regrette que vous n'ayez pas fracassé complètement le crâne de Riose. Il est plus dangereux que toute son armée.

- Le tuer ! Avec Brodrig comme lieutenant ? Tout Siwenna aurait servi d'otage. Brodrig a prouvé ce qu'il valait depuis longtemps. Il existe un monde qui, il y a cinq ans, a perdu un mâle sur dix, simplement pour n'avoir pas versé des impôts exorbitants. C'était ce même Brodrig qui les percevait. Non, Riose peut vivre. Auprès de lui, il est miséricordieux.

- Mais six mois, six mois à la base ennemie, sans rien en tirer ! " Les robustes mains de Devers étaient crispées, au point qu'il en faisait craquer ses jointures. " Ne rien en avoir tiré !

- Ah ! attendez. Vous me rappelez... fit Barr en fouillant dans sa bourse. Ceci compte peut-être pour quelque chose ? "

Il lança sur la table une petite sphère métallique. Devers s'en empara.

" Qu'est-ce que c'est ?

DE : AMELL BRODRIG, ENVOYÉ EXTRAORDINAIRE DE SA MAJESTÉ IMPÉRIALE, SECRÉTAIRE PRIVÉ DU CONSEIL ET PAIR DE L'EMPIRE.

À : BEL RIOSE, GOUVERNEUR MILITAIRE DE SIWENNA, GÉNÉRAL DES FORCES IMPÉRIALES ET PAIR DE L'EMPIRE. JE VOUS SALUE.

LA PLANÈTE 1120 NE RÉSISTE PLUS. L'OFFENSIVE SE POURSUIT CONFORMÉMENT AUX PLANS. L'ENNEMI FAIBLIT VISIBLEMENT ET LE TRIOMPHE FINAL RECHERCHÉ NE TARDERA SÛREMENT PAS.

Barr leva la tête en criant d'un ton amer :

" L'imbécile ! Le pauvre crétin ! Ça, un message ?

- Hein ? fit Devers, vaguement déçu.

- Ça ne dit rien, reprit Barr. Notre lèche-bottes de courtisan joue au général, désormais. Maintenant que Riose n'est plus là, il est commandant en chef et il lui faut satisfaire ses bas instincts en rédigeant de pompeux rapports sur des affaires militaires auxquelles il ne connaît rien. " La planète Untel ne résiste plus. " " L'offensive continue. " " L'ennemi faiblit. " Quel prétentieux à la tête vide !

- Attendez donc, attendez...

- Jetez donc ça. " Le vieil homme se détourna, vexé. " La Galaxie sait que je ne m'attendais pas à quelque chose d'une importance extraordinaire, mais, en temps de guerre, il est raisonnable de supposer que même l'ordre le plus banal, faute d'être exécuté, pourrait compromettre le déroulement des opérations militaires et provoquer par la suite des complications. C'est pourquoi je m'en suis emparé. Mais ça ! J'aurais mieux fait de le laisser. Cela aurait pu perdre une minute du temps de Riose, qu'il va pouvoir utiliser maintenant à des fins plus constructives. "

Mais Devers s'était levé.

" Voulez-vous vous calmer un peu et cesser de vous agiter ? Au nom de Seldon... " Il brandit le message sous le nez de Barr. " Relisez-moi ça. Que veut-il dire par "triomphe final recherché" ?

- La conquête de la Fondation. Et alors ?

- Si le hasard est de notre côté, aucune loi ne dit que Seldon ne peut pas en profiter.

- Bien sûr. Mais... mais... " Barr s'interrompit, puis reprit calmement, mais en se maîtrisant visiblement : " Ecoutez, pour commencer, comment irez-vous jusqu'à la planète Trantor ? Vous n'en connaissez pas l'emplacement dans l'espace, et je ne m'en rappelle pas les coordonnées, pour ne rien dire des éphémérides. Vous ne savez même pas où nous sommes dans l'espace.

- On ne se perd pas dans l'espace ", fit Devers en souriant. Il manipulait déjà ses instruments de bord. " Nous gagnons la planète la plus proche et nous revenons avec la position et les meilleures cartes de navigation que nous permettent d'acheter les cent mille crédits de Brodrig.

- Et une bonne charge atomique dans le corps. Notre signalement a sans doute été distribué dans toutes les planètes de cette région de l'Empire.

- Voyons, fit Devers d'un ton patient, ne jouez pas les naïfs. Riose a dit que mon astronef avait capitulé trop facilement et, je vous assure, il ne croyait pas si bien dire. Cet engin dispose d'une puissance de feu suffisante et d'un bouclier énergétique assez fort pour résister à tout ce que nous risquons de rencontrer passé la frontière. Et nous avons des écrans personnels également. Les types de l'Empire ne les ont jamais découverts, vous savez, mais nous avons tout fait pour ça.

- Bon, fit Barr. Bon. Imaginez-vous sur Trantor. Comment allez-vous voir l'empereur ? Vous pensez qu'il a des heures de bureau ?

- Et si nous nous occupions de ça quand nous serons sur Trantor ? riposta Devers.

- Bon, murmura Barr, vaincu. Voilà un demi-siècle que j'ai envie de voir Trantor avant de mourir. Allons-y. "

Le moteur hyperatomique se déclencha. Les lumières vacillèrent et il y eut cette petite secousse qui marquait le passage dans l'hyperespace.

gouvernement le plus complexe que l'humanité eût jamais connu.

Vingt mondes agricoles constituaient le grenier de Trantor. Un univers était à son service.

Solidement maintenu de chaque côté par des bras métalliques, l'astronef marchand fut lentement descendu le long de l'énorme rampe qui menait au hangar. Déjà Devers avait dû se prêter aux innombrables complications d'un monde conçu dans la paperasserie et dédié au principe du formulaire en quatre exemplaires.

Il y avait eu la halte préliminaire dans l'espace, où il avait fallu remplir le premier d'une centaine de questionnaires. Il y avait eu la centaine d'interrogatoires, le passage classique à une sonde simple, la photographie de l'engin, l'analyse caractérielle des deux hommes, dûment enregistrée, la fouille pour voir s'ils n'apportaient rien en contrebande, le paiement de la taxe d'entrée, et enfin la question des cartes d'identité et du visa du visiteur.

Ducem Barr était siwennien et sujet de l'empereur, mais Lathan Devers était un inconnu qui ne possédait pas les documents exigés. Le fonctionnaire de service était absolument navré, mais Devers ne pouvait entrer. En fait, il allait être retenu pour enquête.

Une centaine de crédits en billets neufs et craquants garantis par les domaines du seigneur Brodrig firent leur apparition et changèrent discrètement de main. Le fonctionnaire hocha la tête d'un air important et quitta son air navré. Un nouveau formulaire apparut du casier approprié. Il fut rempli rapidement et consciencieusement, avec les caractéristiques de Devers.

Les deux hommes, le Marchand et le patricien, pénétrèrent à Trantor.

Dans le hangar, l'astronef marchand n'était qu'un appareil de plus à entreposer, photographier, enregistrer, dont il fallait inventorier le contenu, reproduire les cartes d'identité des passagers, toutes opérations pour lesquelles une certaine somme devait être payée, enregistrée et comptabilisée.

jusqu'à l'empereur. Il faudra peut-être cinquante commissaires-chefs et surveillants pour le même résultat, mais ils ne nous coûteront qu'une centaine de crédits chacun peut-être. Je me chargerai des négociations. Tout d'abord, ils ne comprendraient pas votre accent, et ensuite, vous ne connaissez pas l'étiquette de la corruption impériale. C'est un art, je vous assure. Ah ! "

Il venait de trouver à la troisième page des *Nouvelles Impériales* ce qu'il cherchait, et il passa le journal à Devers.

Devers lut lentement. Le vocabulaire ne lui était pas familier, mais il comprenait. Il releva la tête, le regard soucieux. Du revers de la main, il frappa rageusement le journal.

" Vous croyez qu'on peut se fier à ça ?

- Dans une certaine mesure, répondit tranquillement Barr. Il est très improbable que la flotte de la Fondation ait été anéantie. C'est une nouvelle qu'ils ont sans doute annoncée plusieurs fois déjà, s'ils utilisent la technique habituelle des communiqués de guerre publiés à partir d'une capitale fort éloignée du théâtre des opérations. Mais cela signifie quand même que Riose a remporté une autre victoire, ce qui n'a rien de très étonnant. Le communiqué dit qu'il a capturé Loris. Est-ce la planète capitale du royaume de Loris ?

- Oui, fit Devers d'un ton maussade, ou plutôt de ce qui était le royaume de Loris. Et c'est à moins de vingt parsecs de la Fondation. Il faut agir vite.

- On ne peut pas agir vite sur Trantor, fit Barr en haussant les épaules. Si vous essayez, vous avez toutes les chances de vous retrouver du mauvais côté d'un pistolet atomique.

- Combien de temps cela va-t-il prendre ?

- Un mois, si nous avons de la chance. Un mois et nos cent mille crédits... en admettant que cela suffise. Et à condition que l'empereur ne se mette pas en tête entre-temps de partir pour les planètes d'été, où il n'accorde aucune audience.

- Mais la Fondation...

- ... se débrouillera toute seule, comme jusqu'à présent. Venez, il faut dîner maintenant. J'ai faim. Ensuite, la soirée est à nous, et autant la mettre à profit. Nous ne reverrons jamais Trantor ni un monde comme celui-là, vous savez. "

demeurèrent bien tendus, tandis que lentement le commissaire les comptait, les inspectant sur toutes leurs faces.

" Garantis par le secrétaire privé, hein ? C'est du bon argent !

- Pour revenir à notre affaire... reprit Barr.

- Attendez, fit le commissaire en l'interrompant, revenons-y doucement. J'aimerais vraiment savoir quelle est l'affaire qui vous amène. Cet argent est tout neuf et vous devez en avoir beaucoup, car je sais que vous avez vu d'autres fonctionnaires avant moi. Allons, voyons, de quoi s'agit-il ?

- Je ne comprends pas où vous voulez en venir, dit Barr.

- Voyons, on pourrait prouver que vous êtes sur cette planète illégalement, puisque la carte d'identité et le permis d'entrée de votre silencieux ami ne sont sûrement pas en règle. Il n'est pas sujet de l'empereur.

- J'affirme le contraire.

- N'insistez pas, dit le commissaire d'un ton soudain brutal. Le fonctionnaire qui a signé ses papiers pour la somme de cent crédits a avoué - sous la menace - et nous en savons plus long sur vous que vous ne croyez.

- Si vous insinuez, monsieur, que la somme que nous vous avons demandé d'accepter est insuffisante par rapport aux risques...

- Au contraire, fit le commissaire en souriant, elle est plus que suffisante. Pour en revenir à ce que je disais, c'est l'empereur lui-même qui commence à s'intéresser à votre cas. N'est-il pas vrai, messieurs, que vous avez été récemment les hôtes du général Riose ? N'est-il pas vrai que vous avez échappé à son armée avec, disons, une stupéfiante facilité ? N'est-il pas vrai que vous possédez une petite fortune en billets garantis par les domaines du seigneur Brodrig ? Bref, n'est-il pas vrai que vous êtes une paire d'espions et d'assassins envoyés ici pour... allons, vous allez nous dire vous-mêmes qui vous a payés et pourquoi !

- Savez-vous, dit Barr, avec une fureur contenue, que je refuse à un petit commissaire le droit de nous accuser de crime. Nous allons prendre congé.

avait donné le signalement précis, piloté par deux meurtriers déjà identifiés.

" Attention ", fit Devers, et il passa brusquement dans l'hyper-espace à trois mille kilomètres au-dessus de Trantor.

Ce passage, si près d'une base planétaire, fit sombrer Barr dans l'inconscience et plongea Devers dans un brouillard de douleur, mais, quelques années-lumière plus loin, l'espace autour d'eux était libre.

" Il n'y a pas un appareil impérial capable de me suivre ", fit Devers avec fierté. Puis il ajouta d'un ton plus amer : " Mais nous n'avons plus nulle part où fuir et nous ne pouvons pas lutter contre leur masse. Que faut-il faire ? Que peut-on faire ? "

Barr s'agita faiblement sur sa couchette. Il était encore sous l'effet du passage brutal à travers l'hyperespace, et chacun de ses muscles était endolori.

" Personne n'a rien à faire, dit-il, c'est fini. Tenez ! "

Il lui tendit le numéro des *Nouvelles Impériales* qu'il tenait encore, et le Marchand eut tôt fait de déchiffrer les gros titres.

" Recherchés pour arrestation : Riose et Brodrig ", murmura Devers. " Pourquoi ? demanda-t-il en regardant Barr.

- L'article ne le dit pas, mais quelle importance ? La guerre avec la Fondation est terminée, et en ce moment même Siwenna se révolte. Regardez l'article. " Son ton déjà se faisait songeur. " Nous allons nous arrêter dans une des provinces pour avoir les derniers détails. Si vous le permettez, je vais dormir maintenant. "

Ce qu'il fit.

Par bonds de plus en plus grands, l'astronef marchand parcourait la Galaxie pour regagner la Fondation.

X

Lathan Devers se sentait très mal à l'aise et en proie à une vague rancœur. On l'avait décoré et il avait supporté stoïquement les flots de rhétorique du Maire accompagnant la remise du bout de ruban rouge. En ce qui le concernait, les cérémonies étaient terminées, mais évidemment l'étiquette

dont on l'a accusé en l'occurrence. Ce n'était qu'une parodie de justice, mais une parodie nécessaire, prévisible, inévitable.

- Aux termes de la nécessité psychohistorique, j'imagine, dit Forell en faisant sonner la phrase avec une certaine ironie.

- Exactement, fit Barr, soudain grave. Cette idée ne m'était pas venue plus tôt, mais dès que la guerre a été finie et que j'ai pu... ma foi... consulter les réponses à la fin du livre, le problème est devenu simple. Nous comprenons aujourd'hui que le climat social de l'Empire lui interdit les guerres de conquête. Sous des empereurs faibles, il est déchiré par des généraux qui luttent pour s'emparer d'un trône qui ne peut leur rapporter que la mort. Sous des empereurs forts, l'Empire est figé dans une rigueur paralytique où le processus de désintégration semble provisoirement enrayé, mais seulement en sacrifiant toute possibilité de développement.

- Vous n'êtes pas clair, seigneur Barr, fit Forell entre deux bouffées de cigare.

- C'est bien possible, fit Barr en souriant. Voilà ce que c'est que de n'être pas formé à la psychohistoire. Les mots sont un substitut bien vague pour les équations mathématiques. Mais voyons un peu... "

Barr réfléchit, tandis que Forell se détendait, appuyé à la rampe, et que Devers regardait le ciel velouté et songeait à Trantor.

" Voyez-vous, monsieur, dit Barr, vous - et Devers - et tout le monde sans doute, vous imaginiez que, pour battre l'Empire, il fallait d'abord semer la zizanie entre l'empereur et son général. Vous, Devers, et tout le monde, vous aviez raison... raison en ce qui concernait le principe de la désunion interne.

" Mais vous aviez tort en pensant que cette scission était quelque chose qu'on pouvait provoquer par des actes individuels, par des inspirations du moment. Vous avez essayé la corruption et le mensonge. Vous avez fait appel à l'ambition et à la peur. Mais tout cela n'a rien donné. En fait, la situation semblait pire après chaque tentative.

" Et durant tout ce frénétique déferlement de vaguelettes, la grande lame de fond Seldon poursuivait sa marche, tranquillement, mais de façon irrésistible. "

" Vous voyez, il n'y a pas une combinaison concevable d'événements qui n'aboutisse pas au triomphe de la Fondation. C'était inévitable quoi que Riose ait fait, quoi que nous ayons fait. "

Le magnat de la Fondation hocha lourdement la tête.

" Bon ! Mais si l'empereur et le général n'avaient été qu'une seule et même personne. Hein ? Alors qu'est-ce qui se serait passé ? Voilà un cas que vous n'avez pas encore étudié, alors vous n'avez pas encore prouvé l'exactitude de votre théorie.

- Je ne peux rien prouver, dit Barr en haussant les épaules. Je n'ai pas les connaissances mathématiques pour cela. Mais j'en appelle à votre raison. Avec un Empire où chaque aristocrate, chaque homme fort, chaque pirate peut aspirer au trône - et, comme le montre l'histoire, souvent avec succès -, qu'arriverait-il même à un empereur fort qui se lancerait dans des guerres étrangères à l'extrémité de la Galaxie ? Combien de temps suffirait-il qu'il reste absent de la capitale avant que quelqu'un brandisse l'étendard de la guerre civile et le force à rentrer ? Le climat social de l'Empire rendrait cette situation très vite inévitable.

" J'ai dit un jour à Riose que toute la force de l'Empire ne pourrait faire dévier le calcul de Seldon.

- Bon ! Bon ! fit Forell, ravi. Vous insinuez alors que l'Empire ne peut plus jamais nous menacer.

- Il me semble que oui, avoua Barr. Franchement, Cléon ne passera peut-être pas l'année, et il y aura tout naturellement une succession difficile, ce qui pourrait donner lieu à la dernière guerre civile de l'Empire.

- Alors, dit Forell, nous n'avons plus d'ennemis.

- Il y a une Seconde Fondation, dit Barr d'un ton songeur.

- A l'autre extrémité de la Galaxie ? Nous n'avons pas à nous en occuper avant des siècles. "

A ces mots, Devers se tourna brusquement, l'air sombre. " Peut-être y a-t-il des ennemis à l'intérieur.

- Vous croyez ? dit Forell d'un ton froid. Qui, par exemple ?

- Des gens, par exemple, qui aimeraient que la richesse se répande un peu, au lieu d'être trop concentrée *hors* des mains qui contribuent à la créer. Vous voyez ce que je veux dire ? "

DEUXIÈME PARTIE

LE MULET

I

LE MULET : ... *On possède moins de renseignements sur " le Mulet " que sur tout autre personnage d'une importance incomparable dans l'histoire de la Galaxie. On ignore son vrai nom ; en ce qui concerne sa jeunesse, on en est réduit aux conjectures. Même la période de sa plus grande célébrité ne nous est connue que par les yeux de ses adversaires, et surtout par ceux d'une jeune épouse...*

ENCYCLOPEDIA GALACTICA.

Le premier aperçu que Bayta eut de Port était tout, sauf spectaculaire. Ce fut son mari qui la lui montra : une étoile terne, perdue dans le désert de la frange de la Galaxie. C'était au-delà des derniers amas clairsemés d'étoiles, là où des points lumineux, ici et là, brillaient esseulés. Et, même au milieu d'eux, c'était une lueur frêle qu'on ne remarquait guère.

Toran se rendait bien compte que, comme prélude à leur vie conjugale, la naine rouge ne faisait guère impression ; il eut une petite moue de contrariété.

" Je sais, Bay... ce n'est pas à proprement parler un changement agréable, n'est-ce pas ? Je veux dire : passer de la Fondation à ici.

- C'est un changement horrible, Toran. Je n'aurais jamais dû t'épouser. "

Comme une expression peinée se lisait sur son visage, elle reprit de son ton le plus enjôleur :

" Allons, idiot. Ne fais pas cette tête-là ; prends plutôt ton air de canard mourant : celui que tu as juste avant de blottir ta tête sur mon épaule, avant que je fasse jaillir des étincelles en te caressant les cheveux. Tu attendais quelque chose de plus

trogloodytes, était déjà assez difficile. Lui faire affronter l'hostilité traditionnelle des Marchands pour les gens de la Fondation - des nomades en face des citadins - était plus périlleux encore.

Et pourtant... après le dîner, le dernier bond !

Port était une lueur au rougeoiement furieux, et la seconde planète n'était qu'une tache de lumière, avec son contour estompé par l'atmosphère et un hémisphère plongé dans l'ombre. Bayta se pencha sur la grande table d'observation, dont les repères entrecroisés se recoupaient avec précision sur Port II.

" Je regrette, dit-elle gravement, de ne pas avoir fait plus tôt la connaissance de ton père. Si je ne lui plais pas...

- Alors, dit Toran d'un ton dégagé, tu serais la première jolie fille à lui inspirer cette réaction. Avant de perdre son bras et de cesser de rôder à travers la Galaxie, il... D'ailleurs, si tu l'interroges là-dessus, il t'en rebattra les oreilles. J'ai d'ailleurs fini par penser qu'il brodait, car il ne racontait jamais la même histoire de la même façon... "

Port II se précipitait maintenant à leur rencontre. La mer roulait fortement au-dessous d'eux, gris ardoise dans l'obscurité qui tombait, et dissimulée ça et là par des lambeaux de nuages. Des montagnes dressaient leurs crêtes déchiquetées le long de la côte. On put discerner bientôt les rides à la surface de l'eau et, quand l'astronef vira au-dessus de l'horizon, ils eurent une vision fugitive de vastes glaciers côtiers.

La brutale décélération arracha un grognement à Toran. " Ton scaphandre est fermé ? "

Le visage de Bayta, avec ses joues rondes et rouges, souriait sous le casque de caoutchouc mousse de sa tenue de vol chauffée, adhérente à la peau.

L'astronef se posa dans un crissement de graviers en plein champ, juste au bord du plateau.

Ils descendirent péniblement dans les épaisses ténèbres de la nuit extra-galactique, et Bayta eut un sursaut en sentant la brusque morsure du froid et des tourbillons de vent. Toran la prit par le coude, l'entraînant sur la piste vers les lumières artificielles qu'on voyait clignoter au loin.

Elle l'aperçut. Elle entrevit un homme de grande taille, qui faisait de grands gestes, ses doigts écartés comme s'ils cherchaient à étreindre l'air. Un appel résonnant comme un coup de tonnerre parvint jusqu'à eux. Bayta se précipita à la suite de son mari sur la pelouse rase. Elle distingua un homme plus petit, aux cheveux blancs, qui disparaissait presque derrière le robuste manchot qui continuait à agiter son bras unique et à crier.

" C'est le demi-frère de mon père, cria Toran par-dessus son épaule. Celui qui est allé à la Fondation. Tu sais. "

Ils se retrouvèrent parmi les rires et les exclamations, et le père de Toran poussa une clameur joyeuse. Il tira sur les pans de sa courte veste et ajusta la ceinture enchâssée de métal qui était sa seule concession au luxe. Son regard alla de l'un à l'autre des deux jeunes gens, puis il dit, un peu essoufflé :

" Tu as mal choisi ton jour pour rentrer, mon garçon !

- Comment ça ? Oh ! c'est l'anniversaire de Seldon, non ?

- Tout juste. Il a fallu que je loue une voiture pour venir jusqu'ici et que je me fasse conduire par Randu. Pas moyen de trouver un véhicule public. "

Son regard maintenant s'était posé sur Bayta et ne la lâchait pas. Il lui dit d'un ton plus doux :

" J'ai votre cristal ici, et il est bien. Mais je vois que le type qui l'a fait n'était qu'un amateur. "

Il tira d'une poche de sa veste un petit cube transparent et, à la lumière, le visage rieur contenu dans l'épaisseur du cube apparut comme une Bayta en miniature.

" Oh ! celui-là ! dit Bayta. Je me demande pourquoi Toran vous a envoyé cette caricature. Je suis surprise, après cela, que vous me laissiez approcher, monsieur.

- Vraiment ? Appelez-moi Fran. Pas de cérémonie entre nous. Tenez, prenez mon bras et regagnons la voiture. Je n'avais jamais cru jusqu'à maintenant que mon fils savait ce qu'il voulait. Mais je crois que je vais changer d'avis.

- Comment va le paternel ces temps-ci ? dit Toran à mi-voix à son oncle. Toujours aussi coureur ? "

Un large sourire plissa le visage de Randu.

vécu plus longtemps et qui ai plus d'expérience, je n'ai jamais fait une chose pareille. "

Du coin où il se tenait, Randu l'interrompit :

" Voyons, Fran, quelle comparaison fais-tu là ? Jusqu'à ton accident d'astronef, il y a dix ans, tu n'étais jamais en un endroit assez longtemps pour obtenir le certificat de domicile prénuptial. Et depuis, qui voudrait de toi ?

- Bien des femmes, vieux radoteur... fit le manchot en se dressant sur son siège.

- C'est surtout une formalité légale, papa, fit Toran en s'empressant d'arrêter la discussion. La situation a ses avantages.

- Surtout pour la femme, grommela Fran.

- Et même si c'est vrai, rétorqua Randu, c'est au garçon de décider. Le mariage est une vieille coutume chez les habitants de la Fondation.

- Les gens de la Fondation ne sont pas des exemples à suivre pour un honnête Marchand, reprit Fran.

- Ma femme est de la Fondation ", expliqua Toran. Il regarda les deux hommes puis ajouta doucement : " La voici. "

La conversation roula sur des sujets d'ordre général après le repas du soir, que Fran avait épicé de trois récits puisés parmi ses souvenirs et où le sang, les femmes, les bénéfices et les enjolivures jouaient des rôles équivalents. Le petit téléviseur était allumé et on jouait un drame classique auquel personne ne prêtait attention. Installé plus confortablement sur le divan bas, Randu regardait, par-delà les lentes volutes de sa pipe, l'endroit où Bayta s'était agenouillée sur le doux tapis de fourrure blanche, rapporté voilà longtemps d'une mission, et qu'on ne déployait plus maintenant que dans les grandes occasions.

" Vous avez étudié l'histoire, mon enfant ? " demanda-t-il aimablement.

Bayta acquiesça.

" J'étais le désespoir de mes professeurs, mais j'ai fini par apprendre certaines choses.

- Par être proposée pour une bourse, dit Toran d'un ton satisfait, voilà tout !

- Et qu'avez-vous appris ? poursuivit doucement Randu.

tel que, grâce aux minutieux calculs de son génie, Seldon a prévu qu'en mille ans elle deviendrait un nouvel Empire, plus grand que le premier. "

Il y eut un silence respectueux.

" C'est une vieille histoire, dit la jeune femme. Vous la connaissez toute. Voilà près de trois siècles que les habitants de la Fondation la connaissent. Mais j'ai pensé qu'il conviendrait de la rappeler, même brièvement. Aujourd'hui, vous savez, c'est l'anniversaire de Seldon, et bien que je sois de la Fondation et vous de Port, nous avons cela en commun... "

Elle alluma lentement une cigarette et en considéra d'un air absent le bout rougeoyant. " Les lois de l'histoire sont aussi absolues que celles de la physique, et si les probabilités d'erreurs sont plus grandes, c'est seulement parce que l'histoire ne traite pas avec des humains en aussi grand nombre que la physique avec des atomes, si bien que les variations individuelles comptent davantage. Seldon a prédit une série de crises durant ces mille ans de croissance, dont chacune devait amener un nouveau tournant de notre histoire, suivant une trajectoire précalculée. Ce sont ces crises qui nous dirigent... et donc une crise doit éclater maintenant. " Maintenant ! répéta-t-elle avec force. Il y a près d'un siècle que la dernière a eu lieu, et pendant ce siècle tous les vices de l'Empire se sont retrouvés dans la Fondation. L'inertie ! Notre classe dirigeante ne connaît qu'une loi : rien ne change. Le despotisme ! Ils ne connaissent qu'une règle : la force. La mauvaise répartition des biens ! Ils n'ont qu'un désir : garder ce qui est à eux.

- Pendant que les autres crèvent de faim ! tonna soudain Fran en frappant du poing sur le bras de son fauteuil. Ma fille, vos paroles tombent comme des perles. Les gros lards assis sur leurs tas d'or ruinent la Fondation, tandis que les braves Marchands cachent leur pauvreté sur des mondes misérables comme Port. C'est une honte pour Seldon, c'est comme si on lui jetait de la boue à la figure, comme si on lui crachait dans la barbe. " Il leva le bras, puis son visage s'allongea. " Si seulement j'avais mon autre bras ! Si, jadis, on m'avait écouté !

- Papa, dit Toran, calme-toi.

- Le malheur avec toi, papa, reprit Toran avec feu, c'est que tu as une vue provinciale des choses. Tu crois que parce que cent mille Marchands se terrent dans les trous d'une planète perdue, au bout de nulle part, ils sont un grand peuple. Bien sûr, tout percepteur d'impôts de la Fondation qui met les pieds ici n'en repart jamais, mais c'est de l'héroïsme à bon marché. Que feriez-vous si la Fondation envoyait une flotte ?

- Nous l'anéantirions, dit Fran avec résolution.

- Et vous vous feriez anéantir... l'avantage serait de leur côté. Vous êtes inférieurs en nombre, en armes, en organisation... et dès que la Fondation le jugera utile, vous vous en apercevrez. Alors vous feriez mieux de vous chercher des alliés - sur la Fondation elle-même, si vous pouvez.

- Randu ", dit Fran, en regardant son frère comme un grand taureau désespéré.

Randu ôta la pipe qu'il avait aux lèvres.

" Le garçon a raison, Fran. Si tu réfléchis un peu, tu le comprendras. Toran, je vais te dire pourquoi j'ai amené ce sujet sur le tapis. " Il vida le fourneau de sa pipe dans le désintégrateur et se mit à la bourrer méthodiquement. " Ton allusion au fait que la Fondation s'intéresse à nous, Toran, est tout à fait justifiée. Nous avons eu deux récentes visites, ces temps-ci, pour des histoires d'impôts. L'inquiétant, c'est que le second visiteur était accompagné d'un astronef léger de patrouille. Ils se sont posés à Gleiar et, bien sûr, ils ne sont jamais repartis. Mais on va sûrement nous en envoyer d'autres, ton père le sait bien, Toran.

" Regarde-moi ce vieil entêté. Il sait que Port est en difficulté, il sait que nous sommes impuissants, mais il répète ses mêmes formules. Ça lui réchauffe le cœur. Mais, dès l'instant qu'il a dit ce qu'il voulait et a exprimé son défi d'une voix tonnante, dès l'instant qu'il se croit déchargé de sa responsabilité d'homme et de Marchand, eh bien, il est aussi raisonnable que n'importe lequel d'entre nous.

- N'importe lequel d'entre qui ? demanda Bayta.

- Nous avons formé un petit groupe, Bayta, fit-il en souriant, dans notre ville. Nous n'avons encore rien fait. Nous

choses au pire, ils nous oublieraient assez longtemps pour nous permettre de faire d'autres plans pour l'avenir.

- Qu'en penses-tu, Torie ?

- A l'entendre, ça ne pourrait pas faire de mal, mais qui est ce Mulet ? Que sais-tu de lui, Randu ?

- Rien encore. C'est pour cela que tu pourrais nous être utile, Toran. Et ta femme aussi, si elle veut bien. Nous en avons parlé, ton père et moi. Nous en avons parlé longuement.

- Comment cela, Randu ? Que veux-tu de nous ? demanda le jeune homme en lançant un bref regard interrogateur à sa femme.

- Avez-vous fait un voyage de noces ?

- Ma foi... oui... si on peut appeler voyage de noces le voyage depuis la Fondation.

- Que diriez-vous d'en faire un plus beau sur Kalgan ? C'est un climat semi-tropical : plages, sports nautiques, chasses, l'endroit de vacances rêvé. C'est à environ sept mille parsecs... pas trop loin.

- Qu'est-ce qu'il y a sur Kalgan ?

- Le Mulet ! En tout cas, ses hommes. Il a pris la planète le mois dernier, et sans combat, bien que le Seigneur de Kalgan ait menacé de réduire la planète en poussière avant de capituler.

- Où est ce Seigneur, maintenant ?

- Il n'est plus, dit Randu en haussant les épaules. Alors, qu'est-ce que tu en dis ?

- Mais que devons-nous faire ?

- Je ne sais pas. Fran et moi nous sommes vieux, nous sommes des provinciaux. Les Marchands de Port sont tous essentiellement provinciaux. C'est toi-même qui le reconnais. Nos échanges commerciaux sont très limités et nous ne sommes plus les coureurs de Galaxie qu'étaient nos ancêtres. Tais-toi, Fran ! Mais vous deux, vous connaissez la Galaxie. Bayta, notamment, parle avec un charmant accent de la Fondation. Nous sommes intéressés par tout ce que vous pourrez découvrir. Si vous pouviez établir le contact... mais nous n'y comptons pas encore. Réfléchissez donc. Si vous désirez, vous pourrez rencontrer tout notre groupe... oh ! pas avant la semaine prochaine. Il faut vous laisser le temps de reprendre haleine. "

métal. Deux fonctionnaires, dans le costume droit qui datait de trois siècles, s'avancèrent et crièrent :

" Une audience pour le capitaine Han Pritcher, de l'Information. "

Ils reculèrent en s'inclinant cérémonieusement tandis que le capitaine s'avancait. Son escorte s'arrêta à la porte, et il entra seul dans le cabinet.

Le seuil franchi, il se retrouva dans une grande pièce étrangement simple où, derrière un grand bureau aux angles bizarres, était assis un petit homme, presque perdu dans l'immensité.

Le Maire Indbur - troisième à porter ce nom - était le petit-fils du premier Indbur, qui s'était montré brutal et efficace. Il avait manifesté la première de ces qualités de façon spectaculaire par la manière dont il avait pris le pouvoir, et la seconde par l'habileté avec laquelle il avait mis un terme aux dernières survivances d'élections libres, et celle, plus grande encore, qui lui avait permis de maintenir un gouvernement relativement paisible.

Le Maire Indbur était également le fils du second Indbur, qui avait été le premier Maire de la Fondation à accéder à ce poste par droit de naissance, et qui ne valait que la moitié de son père, car il n'était que brutal.

Quant au Maire Indbur, troisième du nom et second à occuper cette charge par droit de naissance, il était aussi le moins remarquable des trois, car il n'était ni brutal ni efficace, mais seulement un excellent comptable qui n'était pas né là où il fallait.

Indbur le troisième était un étrange mélange de traits de caractère qui, aux yeux de tous sauf aux siens, apparaissaient comme autant de succédanés.

Pour lui, la passion de l'arrangement géométrique s'appelait " ordre ", un intérêt fébrile pour les détails les plus insignifiants de la bureaucratie devenait " zèle ", l'indécision, quand il avait raison, était " prudence " et l'entêtement aveugle, quand il avait tort, " détermination ".

Avec cela, il ne gaspillait pas l'argent, ne tuait personne inutilement et était plein de bonnes intentions.

Il leva un instant les yeux, tout en refermant le premier dossier pour ouvrir le second.

" Vous voyez, dit-il, que, dans mon administration, on ne laisse rien au hasard. De l'ordre ! Du système ! "

Il porta à ses lèvres un globule de gelée rose parfumée. C'était son seul vice. La preuve en était que le bureau du Maire ne comportait pas l'installation, presque inévitable, de désintégration atomique pour les mégots. Car le Maire ne fumait pas.

Pas plus, bien entendu, que ses visiteurs.

La voix du Maire ronronnait toujours, prodiguant tour à tour, et de façon tout aussi anodine, éloges et réprimandes.

Il replaça lentement les classeurs dans leur position primitive.

" Vous êtes très doué, semble-t-il, et vos services sont incontestablement inappréciables. Je note que vous avez été blessé deux fois en service commandé et que l'on vous a décerné l'Ordre du Mérite pour courage exceptionnel. Eh bien, capitaine, reprit-il d'un ton enjoué, vos états de service sont très brillants. Ce sont des faits qu'il convient de ne pas minimiser. "

Le capitaine Pritcher demeurait impassible et figé au garde-à-vous. L'étiquette exigeait qu'un sujet à qui le Maire accordait l'honneur d'une audience ne s'assît pas : usage souligné, de façon peut-être inutile, par le fait qu'il n'y avait qu'un seul siège dans la pièce : celui du Maire. Le protocole exigeait en outre que le visiteur se contentât de répondre aux questions du Maire.

Les yeux du Maire fixaient le soldat et sa voix se fit plus intense.

" Toutefois, vous n'avez pas eu d'avancement depuis dix ans, et vos supérieurs font sans cesse état de votre entêtement. Vous êtes, signale-t-on, d'une indocilité chronique, incapable de vous conduire correctement en face de vos supérieurs, peu soucieux, semble-t-il, d'entretenir des relations sans heurts avec vos collègues - vous êtes, en bref, un faiseur d'histoires. Comment expliquez-vous cela, capitaine ?

- Excellence, je fais ce qui me semble correct. Les services que j'ai rendus à l'Etat et mes blessures portent témoignage que ce qui me semble correct est également dans l'intérêt de l'Etat.

amitié profonde - ou peut-être sa neutralité - envers la Fondation.

- J'ai lu attentivement vos rapports. Continuez !

- Excellence, je suis rentré il y a deux mois. A cette époque, rien n'annonçait une guerre imminente ; on n'observait que la possibilité fortement établie de repousser toute attaque possible. Il y a un mois, un soldat de fortune, inconnu, a pris Kalgan sans combat. L'ancien Seigneur est probablement mort. On ne parle pas de trahison ; on ne parle que du pouvoir et du génie de cet étrange condottiere : le Mulet.

- Qui ça ? fit le Maire en se penchant d'un air choqué.

- Excellence, on le connaît sous le nom de Mulet. En fait, on ne sait rien de très précis sur lui, mais j'ai rassemblé des bribes d'informations que l'on colporte sur son compte et j'ai trié les plus vraisemblables. Il semble être un homme qui n'a ni naissance ni position. Son père, inconnu. Sa mère, morte en le mettant au monde. Son éducation, celle d'un vagabond. Son instruction, celle des mondes de vagabonds et des bas-fonds de l'espace. On ne lui connaît d'autre nom que celui du Mulet, sobriquet qu'il s'est décerné lui-même et correspondant, d'après la croyance populaire, à sa prodigieuse force physique et à son obstination.

- Quelle est sa force militaire, capitaine ? Peu importe sa force physique.

- Excellence, on parle d'énormes flottes, mais les gens sont peut-être influencés à ce propos par l'étrange chute de Kalgan. Le territoire qu'il contrôle n'est pas vaste, bien qu'on n'en puisse déterminer les limites exactes. Néanmoins, il convient d'enquêter sur cet homme.

- Hum. En effet ! En effet ! " Le Maire tomba dans une sorte de rêverie, et lentement, en vingt-quatre coups de son stylet, dessina six carrés disposés en hexagone sur la feuille blanche d'un bloc qu'il déchira, plia soigneusement en trois et glissa dans une niche sur sa droite, où le silencieux processus de désintégration atomique eut tôt fait de la détruire. " Alors dites-moi, capitaine, quel est le choix ? Vous m'avez dit ce qui "devait" être examiné. Mais que vous a-t-on *ordonné* d'étudier ?

- Oui, capitaine, mais vous omettez la quatrième crise. Allons, capitaine, nous n'avions alors pas de gouvernement digne de ce nom, et nous avons affronté l'ennemi le plus habile, l'armée la plus forte. Et pourtant le cours de l'histoire nous a fait gagner.

- C'est vrai, Excellence. Mais cette histoire dont vous parlez n'a pris un cours inéluctable qu'après que nous avons lutté désespérément pendant plus d'un an. La victoire inéluctable que nous avons remportée nous a coûté cinq cents astronefs et un demi-million d'hommes. Excellence, le Plan Seldon aide ceux qui s'aident eux-mêmes. "

Le Maire Indbur fronça les sourcils et se lassa soudain de la patience qu'il affichait. L'idée lui vint qu'il avait tort de se montrer ainsi condescendant, puisqu'on prenait cela pour une autorisation à discuter éternellement.

" Néanmoins, capitaine, dit-il d'un ton plus sec, Seldon garantit la victoire sur les Seigneurs, et je ne puis, dans les circonstances actuelles, laisser se disperser nos efforts. Ces Marchands dont vous parlez sont issus de la Fondation. Une guerre avec eux serait une guerre civile. Or, le Plan de Seldon ne nous garantit rien sur ce point : puisque eux *et* nous représentons la Fondation. Il nous faut donc les réduire. Vous avez vos instructions.

- Excellence...

- On ne vous a rien demandé, capitaine. Vous avez vos instructions. Vous allez les suivre. Toute autre discussion avec moi ou avec ceux qui me représentent sera considérée comme de la trahison. Vous pouvez disposer. "

Le capitaine Han Pritcher s'agenouilla de nouveau, puis sortit lentement à reculons.

Le Maire Indbur retrouva son calme et prit sur la pile de gauche une autre feuille de papier. C'était un rapport sur l'économie que permettrait la réduction de la quantité de mousse métallique sur les revers des uniformes de la police.

Le capitaine Han Pritcher, de l'Information, trouva une capsule personnelle qui l'attendait lorsqu'il regagna son cantonnement. Elle contenait des ordres, précis et soulignés en

permis, qu'il était destiné à défendre ce qui lui appartenait et ne demandait qu'à s'emparer de ce qui appartenait aux autres.

C'était un grand personnage de la Galaxie, un faiseur de paix et de guerre, un bâtisseur d'empires, un fondateur de dynasties.

Kalgan était donc comme autrefois, et ses citoyens en uniforme s'empressaient de retrouver leur ville d'antan, tandis que les mercenaires étrangers se fondaient sans effort avec les bandes nouvelles qui arrivaient.

Comme toujours, il y avait les chasses luxueusement organisées pour traquer la vie animale des jungles qui épargnaient toujours la vie humaine ; et les chasses aux oiseaux en astronefs de sport qui n'étaient fatales que pour les grands oiseaux.

Dans les villes, ceux qui cherchaient à s'évader de la Galaxie pouvaient prendre leur plaisir conformément à leurs ressources, depuis les palais célestes destinés à contempler le spectacle de l'espace et qui ouvraient leurs portes aux masses moyennant un demi-crédit, jusqu'aux lieux discrets et cachés que fréquentaient seulement les gens très riches.

Toran et Bayta ne se mêlèrent pas à ce vaste flot. Ils garèrent leur astronef dans le grand hangar commun de la Péninsule Est et gagnèrent la Mer Intérieure, où les plaisirs étaient encore légaux et même respectables, et les foules pas trop nombreuses.

Bayta portait des lunettes noires pour se protéger de la lumière et une mince robe blanche pour se garantir de la chaleur. Ses bras bronzés par le soleil étaient croisés autour de ses genoux et elle considérait d'un œil distrait le corps allongé de son mari, qui étincelait presque sous la splendeur pâle du soleil.

" N'en abuse pas ", avait-elle dit d'abord, mais Toran était originaire d'une étoile rouge moribonde. Malgré trois ans passés dans la Fondation, le soleil pour lui était un luxe, et depuis quatre jours maintenant, sa peau, préalablement traitée pour résister aux rayonnements, respirait librement, un petit short pour tout vêtement.

Toran leva les yeux à son tour, puis se souleva et se retourna pour suivre son regard.

Elle observait, semblait-il, une silhouette dégingandée, les pieds en l'air, qui marchait sur les mains au grand amusement d'un groupe de badauds. C'était un de ces mendiants acrobates de la côte, dont les articulations souples se pliaient dans tous les sens au prix de quelques pièces.

Un garde-plage lui faisait signe de s'éloigner et, miraculeusement en équilibre sur une main, le clown parvint de l'autre à lui faire un pied de nez. Le garde s'avança, menaçant, puis recula, après avoir reçu un coup de pied dans l'estomac. Le clown se redressa et s'éloigna, tandis qu'une foule rien de moins que sympathisante retenait le garde écumant.

Le clown continua son chemin le long de la plage. Il côtoyait divers groupes sans s'arrêter nulle part. La foule du début s'était dispersée. Le garde était parti.

" Drôle de type ", dit Bayta avec amusement, et Toran acquiesça, l'air indifférent.

Le clown était assez près maintenant pour qu'on le vît distinctement. Son mince visage était prolongé par un nez généreux. Ses longs membres minces et son corps efflanqué, dont la maigreur était accentuée par son costume, se déplaçaient avec grâce, mais on avait un peu l'impression que ses bras et ses jambes avaient été jetés au hasard pour être rattachés à son corps.

Sa vue prêtait à sourire.

Le clown parut soudain s'apercevoir qu'ils le regardaient, car il s'arrêta et, se retournant brusquement, s'approcha. Ses grands yeux bruns étaient fixés sur Bayta, ce qui la déconcerta quelque peu.

Le clown souriait, mais cela rendait plus triste encore l'expression de son visage, et quand il parla, ce fut avec l'élocution un peu compliquée des Secteurs Centraux.

" Si je devais faire bon usage de l'intelligence dont les bons esprits m'ont gratifié, dit-il, je dirais alors que cette dame ne peut exister, car quel homme sain d'esprit affirmerait qu'un rêve est une réalité ? Et pourtant, ne serais-je pas en droit de croire ce que voient mes yeux charmés ? "

- Voyons, fit Bayta, je voudrais bien vous aider, mais vraiment, mon ami, je ne peux pas vous protéger contre une tempête qui balaie le monde. A dire vrai, je pourrais moi-même utiliser... "

Une voix puissante retentit près d'eux.

" Alors, misérable canaille crottée... "

C'était le garde-plage, rouge de colère, qui s'approchait en courant, son pistolet d'alerte à la main.

" Retenez-le, vous deux. Ne le laissez pas s'en aller. (Sa lourde main s'abattit sur la frêle épaule du clown qui se mit à geindre.)

- Qu'a-t-il fait ? dit Toran.

- Ce qu'il a fait ? Ça alors, elle est bonne, celle-là ! " Le garde tira d'une petite sacoche attachée à sa ceinture un mouchoir rouge avec lequel il s'essuya le cou. " Je vais vous dire ce qu'il a fait, reprit-il d'un ton gourmand. Il s'est enfui. L'alerte a été donnée sur tout Kalgan et je l'aurais reconnu plus tôt s'il avait été sur ses pieds au lieu de marcher sur les mains.

- D'où s'est-il échappé, monsieur ? " demanda Bayta en souriant.

Le garde haussa la voix. Un rassemblement se formait, et en même temps que grossissait son auditoire, le garde sentait se développer le sentiment de sa propre importance.

" D'où il s'est échappé ? déclama-t-il d'un ton railleur. J'imagine quand même que vous avez entendu parler du Mulet ? "

Le silence se fit, et Bayta sentit son estomac se glacer. Le clown n'avait d'yeux que pour elle : il tremblait encore sous la poigne du garde.

" Et qui est ce maudit traîne-savates, reprit le garde d'une voix forte, sinon le propre bouffon de Sa Seigneurie, qui s'est enfui ? " Il secoua son prisonnier. " Tu l'avoues, pauvre fou ? "

Il y eut pour seule réponse la terreur du malheureux et un chuchotement de Bayta à l'oreille de Toran. Celui-ci s'approcha du garde d'un air bon enfant.

" Voyons, mon brave, si vous le lâchiez juste un instant ? Cet amuseur que vous tenez dansait pour nous et il n'a pas encore gagné son obole.

Les soldats accueillirent cette déclaration sans broncher. L'un d'eux leva nonchalamment son fouet, mais un ordre bref du lieutenant lui fit baisser le bras. Il vint se planter devant Toran.

" Qui êtes-vous ?

- Un citoyen de la Fondation ", répliqua-t-il.

Cela fit de l'effet... sur la foule en tout cas. Une longue rumeur vint rompre le silence tendu. Le nom du Mulet inspirait peut-être la peur, mais ce n'était après tout qu'un nom nouveau et qui n'était pas aussi ancré dans les esprits que le vieux nom de la Fondation - qui avait détruit l'Empire - et qui inspirait une crainte assez forte pour régner sans merci sur un quart de la Galaxie.

Le lieutenant ne lâcha pas pied.

" Vous connaissez l'identité de l'homme qui est derrière vous ? dit-il.

- On m'a dit qu'il s'était enfui de la cour de votre dirigeant, mais tout ce que je sais, c'est qu'il s'agit d'un de mes amis. Il vous faudra des preuves solides de son identité pour l'emmener.

- Vous avez votre carte d'identité de la Fondation avec vous ?

- Dans mon astronef.

- Vous vous rendez compte que votre comportement est illégal ? Je pourrais vous faire abattre.

- Je n'en doute pas. Mais vous auriez abattu un citoyen de la Fondation et il est infiniment probable qu'à titre de compensation, on expédierait votre corps - écartelé - jusqu'à la Fondation. Cela s'est déjà vu. "

Le lieutenant s'humecta les lèvres. Toran avait dit vrai.

- Votre nom ? demanda-t-il.

- Je répondrai à vos questions dans mon astronef, répondit Toran, profitant de son avantage. Vous pourrez vous procurer le numéro de mon box au Hangar ; mon appareil est enregistré sous le nom de " Bayta ".

- Vous refusez de livrer le fuyard ?

- Au Mulet, peut-être. Envoyez-moi donc votre maître et qu'il vienne lui-même le chercher ! "

les voyageurs et par la nécessité corollaire de loger tous ces gens. L'esprit astucieux qui, le premier, avait conçu cette solution évidente n'avait pas tardé à devenir milliardaire. Ses héritiers - par la naissance ou par la finance - comptaient parmi les hommes les plus riches de Kalgan.

Le Hangar s'étend sur plus de dix mille hectares de territoire et le terme de " hangar " ne suffit pas tout à fait à le décrire. C'est essentiellement un hôtel... pour astronefs. Le voyageur paie d'avance et son appareil est garé dans une niche d'où il peut s'envoler dans l'espace à tout moment. Le voyageur vit alors à son bord, comme toujours. On peut évidemment, pour une somme raisonnable, bénéficier des services ordinaires d'un hôtel, tels que la fourniture de la nourriture et des produits pharmaceutiques, l'entretien de l'astronef lui-même, et l'on peut également utiliser les transports de la planète à des tarifs spéciaux.

Si bien que le visiteur fait des économies en ne payant qu'une seule note pour le garage et l'hôtel. Le propriétaire vend l'usage provisoire de son terrain avec un coquet bénéfice. Le gouvernement perçoit des impôts considérables. Tout le monde est content. Personne n'y perd. C'est simple !

L'homme qui suivait les larges corridors reliant entre eux les nombreuses ailes du Hangar avait jadis médité sur l'originalité et l'utilité du système décrit plus haut, mais c'étaient des réflexions qui convenaient aux moments de loisirs, et absolument pas aux circonstances présentes.

Les astronefs étaient garés suivant de longues lignes de cellules, et l'homme passait d'une ligne à l'autre. Il avait l'air de savoir ce qu'il faisait, et si son étude préliminaire du registre du Hangar ne lui avait donné d'autres précisions que le numéro d'une aile du bâtiment, abritant les centaines d'astronefs, les connaissances techniques qu'il possédait lui permettaient de réduire à une seule ces centaines de possibilités.

L'homme eut un petit soupir en s'arrêtant devant un corridor, dans lequel il s'engagea : on aurait dit un insecte rampant sous les arrogants monstres métalliques qui reposaient là.

- Eh bien alors, mangez ! dit Bayta en souriant. Ne perdez pas votre temps en remerciements. Est-ce qu'il n'y a pas un proverbe de la Galaxie Centrale à propos de la reconnaissance ?

- En effet, gente dame. Car un sage, m'a-t-on dit, a déclaré un jour : "La gratitude est louable et efficace quand elle ne se perd pas en phrases vides." Mais hélas, madame, je ne suis, semble-t-il, qu'un amas de phrases vides. Lorsque celles-ci plaisaient au Mulet, cela m'a valu une tenue de cour et un grand nom - car voyez-vous, à l'origine je m'appelais simplement Bobo, ce qu'il n'aimait pas - et puis, quand mes phrases creuses ont cessé de lui plaire, cela m'a valu des bastonnades et des coups de fouet. "

Toran revint de la cabine de pilotage.

" Rien à faire pour l'instant qu'attendre, Bay. J'espère que le Mulet est capable de comprendre qu'un navire de la Fondation est territoire de la Fondation. "

Magnifiée Giganticus, ci-devant Bobo, ouvrit de grands yeux et s'écria :

" Combien grande est la Fondation devant laquelle tremblent même les cruels serviteurs du Mulet !

- Vous avez entendu parler de la Fondation aussi ? demanda Bayta avec un petit sourire.

- Qui n'en a pas entendu parler ? fit Magnifico d'un ton mystérieux. Il y a ceux qui disent que c'est un monde de grande magie, de feux capables de consumer les planètes et de secrets d'une redoutable puissance. On dit que même les plus grands personnages de la Galaxie ne pourraient connaître les honneurs et la déférence que tient pour son dû un simple mortel pouvant dire : " Je suis un citoyen de la Fondation ", quand bien même il ne serait qu'un pauvre mineur ou un rien du tout comme moi.

- Voyons, Magnifico, dit Bayta, vous ne finirez jamais si vous parlez tout le temps. Tenez, voilà un peu de lait parfumé. C'est bon. "

Elle posa sur la table un pichet et fit signe à Toran de la suivre hors de la cuisine.

" Torie, qu'allons-nous faire de lui maintenant ?

- Que veux-tu dire ?

- Si le Mulet vient, est-ce que nous allons le livrer ?

Toran ouvrit la porte intérieure et mit le contact de son pistolet automatique, le pouce sur le déclencheur. Il y eut un bruit de pas, puis la porte s'ouvrit et Magnifico s'écria :

" Ce n'est pas le Mulet. Ce n'est qu'un homme. "

L'homme s'inclina gravement devant le clown.

" Exact. Je ne suis pas le Mulet. " Il écarta les bras, paumes ouvertes. " Je ne suis pas armé et ma mission est pacifique. Vous pouvez vous détendre et ranger votre pistolet. Votre main tremble un peu trop pour mon confort.

- Qui êtes-vous ? demanda brusquement Toran.

- Je pourrais vous poser la même question, dit l'étranger sans se démonter, puisque c'est vous qui êtes ici sous de faux prétextes, et non pas moi.

- Comment cela ?

- C'est vous qui prétendez être un citoyen de la Fondation, alors qu'il n'y a pas de Marchand autorisé sur la planète.

- C'est faux. Qu'en sauriez-vous ?

- Je suis, moi, un citoyen de la Fondation. Et j'ai des papiers qui le prouvent. Où sont les vôtres ?

- Je crois que vous feriez mieux de sortir.

- Je ne crois pas. Si vous connaissez les méthodes de la Fondation - et, malgré votre imposture, c'est possible -, vous devez savoir que, si je ne regagne pas sain et sauf mon bord à une heure donnée, l'alarme sera donnée à la plus proche base de la Fondation : alors, je doute que vos armes soient d'une grande utilité. "

Il y eut un silence hésitant, puis Bayta dit calmement : " Range ton pistolet, Toran, et crois-le sur parole. Il a l'air sincère.

- Merci ", dit l'étranger.

Toran posa son pistolet sur la chaise auprès de lui.

" Si vous vous expliquiez un peu ? "

L'étranger resta debout. Il était de haute taille, avec des jambes fortes. Son visage était dur et impassible et, de toute évidence, il ne souriait jamais. Mais son regard était sans dureté.

" Les nouvelles voyagent vite, dit-il, surtout quand elles semblent incroyables. Je ne pense pas qu'il y ait une seule personne sur Kalgan qui ne sache pas que les hommes du Mulet

- En effet, dit Toran.

- Je peux m'asseoir ? Merci. " Le capitaine Pritcher passa une longue jambe par-dessus son genou et un bras par-dessus le dossier de son siège. " Je commencerai par vous dire que je ne sais pas du tout à quoi m'en tenir... en ce qui vous concerne. Vous n'êtes pas de la Fondation, mais il n'est pas difficile de deviner que vous venez d'un des mondes marchands indépendants. Ça ne me gêne pas trop, mais, par simple curiosité, que voulez-vous de ce type, ce clown que vous avez arraché à la police ? Vous risquez votre vie en faisant cela.

- Je ne peux pas vous le dire.

- Bon, je n'y comptais pas. Mais si vous vous attendez à ce que le Mulet lui-même arrive derrière une fanfare de trompettes, de tambours et d'orgues électriques, détrompez-vous ! Le Mulet n'opère pas de cette façon.

- Comment ? (Toran et Bayta avaient parlé ensemble, et dans le coin où Magnifiée était pelotonné, il y eut une exclamation joyeuse.)

- Parfaitement. J'ai essayé de le contacter moi-même et en m'y prenant un peu plus sérieusement que deux amateurs comme vous. Rien à faire. Ce type ne se montre pas en public, il ne se laisse pas photographier ni personifier, et seuls ses associés les plus proches le voient.

- Est-ce censé expliquer l'intérêt que vous nous portez, capitaine ? demanda Toran.

- Non. La clé, c'est ce clown. Ce clown est une des très rares personnes à l'avoir vu. J'ai besoin de lui. Il peut être la preuve qu'il me faut, et il m'en faut une, la Galaxie le sait, pour tirer la Fondation de sa torpeur.

- Ah ! oui ? fit soudain Bayta. Et à quel titre donnez-vous l'alarme ? En tant que démocrate rebelle ou en tant que provocateur et membre de la police secrète ? "

Le visage du capitaine se durcit.

" Quand la Fondation tout entière est menacée, madame la révolutionnaire, les démocrates comme les tyrans périssent. Epargnons aux tyrans la venue d'un despote plus redoutable, afin de pouvoir à leur tour les renverser.

- Quel est ce despote dont vous parlez ? s'exclama Bayta.

où il sera prêt. Et maintenant, si vous me laissiez parler au clown ? "

Le capitaine alla retrouver Magnifico, qui tremblait de peur et se méfiait visiblement de ce grand homme barbu.

" As-tu vu le Mulet de tes propres yeux ? demanda lentement le capitaine.

- Oh ! oui, Vénéré Seigneur. Et j'ai senti aussi sur mon corps le poids de son bras.

- Je n'en doute pas. Peux-tu le décrire ?

- C'est effrayant de l'évoquer, Vénéré Seigneur. C'est un homme puissamment bâti. En face de lui, même vous ne seriez qu'un gringalet. Il a les cheveux d'un roux ardent, et, en y mettant toutes mes forces, je ne pourrais pas lui faire baisser le bras quand il le tend. Souvent, pour amuser ses généraux ou s'amuser lui-même, il passait un doigt sous ma ceinture et me suspendait ainsi en l'air pendant que je récitais des vers. Il ne me lâchait qu'après le vingtième vers et à condition que je dise bien le poème. C'est un homme d'une force extraordinaire, Vénéré Seigneur, et cruel dans l'utilisation de son pouvoir... Et ses yeux, Vénéré Seigneur, personne ne les voit.

- Quoi ? Que veux-tu dire ?

- Il porte, Vénéré Seigneur, des lunettes d'une étrange nature. On dit que les verres en sont opaques et qu'il y voit grâce à des pouvoirs magiques qui dépassent de loin les facultés humaines. On m'a dit, ajouta-t-il en baissant la voix, que voir ses yeux, c'est voir la mort ; qu'il tue avec son regard, Vénéré Seigneur. C'est vrai, balbutia Magnifico. Aussi vrai que je vis.

- Il semble que vous ayez raison, capitaine, murmura Bayta. Vous voulez prendre l'affaire en main ?

- Voyons, examinons la situation. Vous ne deviez rien ici ? Vous pouvez sortir librement ?

- Quand je voudrai.

- Alors, partez. Peut-être le Mulet ne souhaite-t-il pas s'attirer l'hostilité de la Fondation, mais il court un risque énorme en laissant Magnifico filer. Cela explique sans doute la façon dont on a pourchassé le pauvre diable. Il peut donc y avoir des astronefs qui vous attendent là-haut. Si vous vous perdez

Il y avait une raison au fait que l'élément connu sous le nom de " science pure " fût la forme de vie la plus libre de la Fondation. Dans une Galaxie où la prédominance - voire la survivance - de la Fondation continuait à reposer sur sa supériorité technique, le savant jouissait d'une certaine immunité. On avait besoin de lui, et il le savait.

De même, il y avait des raisons pour qu'Ebling Mis - seuls ceux qui ne le connaissaient pas ajoutaient ses titres à son nom - fût la forme de vie la plus libre dans la " science pure " de la Fondation. Dans un monde où la science était respectée, il était le Savant, avec un S majuscule. On avait besoin de lui et il le savait.

Ainsi, lorsque les autres pliaient le genou, refusait-il de les imiter en déclarant d'une voix claire que ses ancêtres, en leur temps, n'avaient plié le genou devant aucun freluquet de Maire. D'ailleurs, du temps de ses ancêtres, le Maire était élu et destitué quand on voulait, et les seuls à hériter de quelque chose par droit de naissance étaient les idiots congénitaux.

Aussi, quand Ebling Mis décida de laisser Indbur lui faire l'honneur d'une audience, n'attendit-il pas qu'on eût transmis sa demande par la voie hiérarchique et que la réponse favorable lui fût revenue par le même chemin - mais, ayant jeté sur ses épaules la moins délabrée de ses deux vestes de cérémonie, coiffé un chapeau bizarre et allumé un cigare interdit, s'engouffra-t-il devant deux gardes qui protestaient vainement, pour entrer dans le palais du Maire.

Son Excellence apprit l'intrusion, lorsque, de son jardin, il entendit des exclamations de plus en plus proches et le torrent de jurons, lancés d'une voix tonnante, qui leur répondait.

Indbur reposa lentement son déplantoir ; lentement, il se redressa et, lentement, il fronça les sourcils. Indbur s'octroyait chaque jour un petit délassement et, pendant deux heures au début de l'après-midi, si le temps le permettait, il était dans son jardin. Et là, personne ne le dérangeait... *Personne !*

Indbur se dépouilla de ses gants de jardinage, tout en s'approchant de la petite porte.

" Que signifie tout cela ? " demanda-t-il.

- Une crise Seldon ! " fit Indbur, manifestant pour la première fois de l'intérêt.

Mis était un grand psychologue : un démocrate, un rustre et un rebelle assurément, mais un psychologue aussi. Le Maire ne parvint donc pas à trouver les mots pour exprimer l'angoisse qui le saisissait, pendant que Mis cueillait une fleur au hasard, la portait à ses narines, puis la rejetait en pinçant les narines.

" Voudriez-vous me suivre ? dit Indbur d'un ton froid. Ce jardin ne convient guère aux conversations sérieuses. "

Il se sentit mieux dans son fauteuil, derrière son grand bureau d'où il dominait les quelques cheveux qui ne parvenaient pas à dissimuler le crâne rosé et chauve de Mis. Il se sentit encore mieux lorsqu'il eut vu Mis chercher machinalement autour de lui un siège qui n'existait pas, puis demeurer debout en se dandinant d'un air gêné. Son ravissement atteignit à son comble quand, répondant à l'appel déclenché par un bouton qu'il avait pressé, un serviteur en livrée accourut, s'approcha courbé en deux du bureau et y déposa un épais volume relié de métal.

" Maintenant, dit Indbur, redevenu maître de la situation, afin d'abrégier autant que possible cette entrevue impromptue, faites votre déclaration aussi brièvement que vous pouvez.

- Vous savez ce à quoi je travaille ? demanda Ebling Mis sans se hâter.

- J'ai ici vos rapports, répliqua le Maire d'un ton satisfait, ainsi que des résumés de vos travaux. Si je comprends bien, vos recherches dans les mathématiques de la psychohistoire se proposent de reprendre l'oeuvre de Hari Seldon et, finalement, d'extrapoler le cours de l'histoire future, à l'usage de la Fondation.

- Exactement, dit Mis, très sec. Lorsque Seldon a établi la Fondation, il a eu la sagesse de ne pas faire figurer de psychologues parmi les savants installés ici, si bien que la Fondation a toujours suivi aveuglément le cours de la nécessité historique. Au cours de mes recherches, je me suis basé en grande partie sur des indices liés à la crypte de Seldon.

- Je sais tout cela, Mis. Vous perdez votre temps à vous répéter.

touchez quoi que ce soit sur votre bureau, je démolis votre sale petite tête avant que personne n'arrive. Voilà assez longtemps que vous, votre bandit de père et pirate de grand-père avez sucé le sang de la Fondation.

- C'est de la trahison, balbutia Indbur.

- Certainement, fit Mis, ravi, mais qu'est-ce que vous allez faire ? Laissez-moi vous parler de la crypte. Cette crypte, c'est ce que Hari Seldon a installé ici, au début, pour nous aider dans les périodes difficiles. Pour chaque crise, Seldon a préparé une image de lui destinée à nous donner confiance et à nous expliquer la situation. Jusqu'à maintenant, il y a eu quatre crises et quatre apparitions. La première fois, il est apparu au paroxysme de la première crise. La seconde fois, il est apparu juste après que la seconde crise a favorablement évolué. Nos ancêtres étaient là pour l'écouter, les deux fois. A la troisième et à la quatrième crise, on n'a pas tenu compte de lui - sans doute parce qu'on n'en avait pas besoin - mais de récentes recherches, qui ne se trouvent pas dans les rapports que vous possédez, indiquent qu'il est apparu quand même, et au bon moment. Vous comprenez ? "

Il n'attendit pas de réponse. Il finit par jeter son cigare, déchiqueté maintenant et à demi consumé, et par en allumer un autre, tirant aussitôt d'énergiques bouffées de fumée.

" Officiellement, dit-il, j'ai essayé de reconstruire la science de la psychohistoire. Bien sûr, aucun homme ne peut y parvenir maintenant et il faudra bien encore un siècle. Mais j'ai fait quelques progrès en ce qui concerne les éléments les plus simples, et cela m'a fourni un prétexte pour mettre mon nez dans la crypte. Ce que j'ai fait en tout cas m'a permis de déterminer, avec une assez grande certitude, la date de la prochaine apparition de Hari Seldon. Je peux vous donner le jour exact, autrement dit celui où la crise Seldon qui approche, la cinquième, atteindra son paroxysme.

- Dans combien de temps ? " demanda Indbur d'une voix tendue.

Mis fit alors exploser sa bombe avec une joyeuse nonchalance : " Quatre mois, dit-il. Quatre mois moins deux jours.

dans sa niche. " Je vous assure, Mis, il n'y a rien là qui sente autre chose que l'ordre et la paix... "

La porte tout au bout de la pièce s'ouvrit et, par une coïncidence trop saisissante pour être vraisemblable, un notable simplement vêtu fit son entrée.

Indbur se leva à demi. Il avait cette sensation un peu vertigineuse d'irréalité qui vous vient les jours où il se passe trop de choses. Après l'intrusion de Mis, voilà que survenait, de façon tout aussi impromptue et par là même tout aussi troublante, son secrétaire qui, du moins, connaissait les usages.

Le secrétaire s'agenouilla très bas.

" Eh bien ? fit sèchement Indbur.

- Excellence, dit le secrétaire en s'adressant au plancher, le capitaine Han Pritcher, de l'Information, retour de Kalgan, au mépris de vos ordres, a été emprisonné conformément à des instructions antérieures - votre ordre X 20-513 - et attend son exécution. Ceux qui l'accompagnent sont retenus aux fins d'interrogatoire. Un rapport complet a été rédigé.

- Un rapport complet a été reçu, dit Indbur la gorge serrée. Alors ?

- Excellence, le capitaine Pritcher a signalé vaguement de dangereux desseins de la part du nouveau Seigneur de Kalgan. Conformément aux instructions antérieures - votre ordre X 20-651 - il n'a pas eu d'audience officielle, mais ses observations ont été enregistrées et un rapport complet rédigé.

- Un rapport complet a été reçu, hurla Indbur. Alors !

- Excellence, nous avons reçu voici un quart d'heure des rapports de la frontière salinnienne. Des astronefs identifiés comme venant de Kalgan ont pénétré sans autorisation sur le territoire de la Fondation. Ces appareils sont armés. Des combats ont eu lieu. "

Le secrétaire était presque plié en deux. Indbur restait debout. Ebling Mis se secoua, s'approcha du secrétaire et lui administra une petite tape sur l'épaule.

" Allons, vous feriez mieux de relâcher le capitaine Pritcher et de le faire amener ici. Allez. "

Le secrétaire sortit et Mis se tourna vers le Maire.

stratégiquement disposés, où fleurit la vie, et la ville de Radole était justement bâtie à l'un de ces endroits.

Elle s'étendait sur les douces pentes des collines, avant les montagnes déchiquetées qui bordaient l'hémisphère froid et arrêtaient la redoutable glace. L'air sec et chaud de la moitié ensoleillée se répandait jusque-là et l'on faisait venir l'eau des montagnes : entre les deux, Radole était un perpétuel jardin, baignant dans l'éternel matin d'un éternel mois de juin.

Radole était donc à sa façon une petite oasis de douceur et de luxe sur une horrible planète, un petit coin d'Eden - et c'était là aussi un facteur intervenant dans la logique du choix.

Les étrangers arrivaient de chacun des vingt-six autres inondes marchands : délégués, épouses, secrétaires, journalistes, astronefs et équipages ; la population de Radole doubla presque, ce qui puisa jusqu'aux limites mêmes des ressources de la ville. On mangeait, on buvait à volonté et on ne dormait pas.

Rares pourtant étaient ceux, parmi les fêtards, qui ne se rendaient pas compte que toute cette partie de la Galaxie se consumait lentement dans une sorte de guerre latente. Et parmi ceux qui s'en rendaient compte, il y avait trois catégories. D'abord ceux, nombreux, qui ne savaient pas grand-chose et qui parlaient beaucoup...

Ainsi le jeune pilote de l'espace qui portait sur sa casquette la cocarde de Port, et qui était parvenu, en gardant ses lunettes devant ses yeux, à attirer le regard légèrement souriant de la jeune Radolienne assise en face de lui.

" Nous avons traversé la zone des opérations pour venir ici, disait-il. Nous avons parcouru environ une minute-lumière au point mort, juste après Horleggor...

- Horleggor ! fit un indigène aux jambes longues qui se trouvait être l'hôte dans cette réunion. C'est là où le Mulet a pris une raclée la semaine dernière, n'est-ce pas ?

- Où avez-vous entendu que le Mulet s'était fait ramasser ? demanda le pilote d'un ton hautain.

- A la radio de la Fondation.

- Ah oui ? Eh bien, le Mulet a bel et bien pris Horleggor. Nous avons failli tomber sur un convoi de ses astronefs, et c'est

Le pochard reprit le refrain et se mit à taper en mesure sur la table avec une chope. Les petits groupes qui s'étaient formés se dispersèrent en riant et d'autres sortirent de la serre au fond. La conversation devint plus générale, plus variée, plus insignifiante...

... Et puis, il y avait ceux qui en savaient un peu plus et qui parlaient moins.

Comme Fran le Manchot, délégué officiel de Port, qui en conséquence menait la bonne vie et se faisait de nouveaux amis... avec les femmes quand il pouvait et avec les hommes quand il y était obligé.

C'était sur le solarium de la maison d'un de ses nouveaux amis, située au faîte d'une colline, qu'il se détendit pour la première fois : cela ne devait lui arriver que deux fois en tout sur Radole. Ce nouvel ami s'appelait Iwo Lyon et il avait une maison loin de l'agglomération, perdue dans une mer de parfums de fleurs et de bruissements d'insectes. Le solarium était une pelouse inclinée à quarante-cinq degrés, et Fran s'y était allongé pour prendre un bain de soleil.

" Nous n'avons pas ça sur Port, dit-il.

- Je n'ai jamais vu la face glacée, répondit Iwo d'un ton somnolent. Il y a un endroit à trente kilomètres d'ici où l'oxygène coule comme de l'eau.

- Allons donc !

- Parfaitement.

- Je vais vous dire, Iwo... Autrefois, avant de perdre mon bras, j'ai pas mal roulé ma bosse, vous savez... et vous ne me croirez pas, mais... (L'histoire qui suivit était très longue, et Iwo n'en crut pas un mot.)

- On n'en fait plus comme vous, c'est vrai, dit Iwo entre deux bâillements.

- Non, je ne pense pas. Mais au fait, dit Fran en s'enflammant soudain, ne dites pas ça. Je vous ai parlé de mon fils, non ? Eh bien, lui est de la vieille école. Il fera un grand Marchand, parole. C'est son père tout craché. Sauf qu'il est marié.

- Vous voulez dire par un contrat légal ?

- Alors, où se les procure-t-il ?

- J'imagine qu'il les fabrique lui-même, dit Fran en haussant les épaules. Ce qui m'inquiète aussi, d'ailleurs. "

Fran cilla dans le soleil et replia ses doigts de pieds sur le petit rebord de bois lisse. Lentement, il s'endormit et le doux murmure de son souffle se mêla à la rumeur des insectes...

... Enfin, il y avait ceux, très rares, qui en savaient beaucoup et qui ne parlaient pas du tout.

Comme Randu qui, au cinquième jour de la Convention des Marchands, entra dans le Hall Central et retrouva là, en train de l'attendre, les deux hommes qu'il avait convoqués. Les cinq cents sièges étaient vides et allaient le rester.

" A nous trois, dit aussitôt Randu, presque avant de s'asseoir, nous représentons à peu près la moitié du potentiel militaire des mondes marchands indépendants.

- Oui, Mangin de la planète Iss, mon collègue et moi avons déjà commenté ce point.

- Je suis prêt à parler vite et net, dit Randu. Le marchandage de la subtilité, ça ne m'intéresse pas. Notre position est absolument catastrophique.

- En raison des... commença Ovall Gri, de Mnemon.

- Des récents développements de la situation. Je vous en prie ! Reprenons les choses au début. Tout d'abord, notre situation ne dépend pas de nous, et nos possibilités d'intervention sont des plus douteuses. Nous n'entretentions pas à l'origine de relations avec le Mulet, mais avec divers autres, notamment l'ex-Seigneur de Kalgan, que le Mulet a abattu à un moment qui ne nous était guère propice.

- Oui, mais ce Mulet est un excellent remplaçant, dit Mangin. Je n'ergote pas sur les détails.

- Vous changerez peut-être d'avis quand vous connaîtrez tous les détails. " Randu se pencha en avant, les paumes appuyées sur la table. " Il y a un mois, reprit-il, j'ai envoyé mon neveu et sa femme sur Kalgan.

- Votre neveu ! s'écria Ovall Gri, surpris. Je ne savais pas que c'était votre neveu.

- Dans quel but ? demanda sèchement Mangin. Pour ça ? (Et son pouce dessina dans l'air un cercle.)

- Mais quelle sorte de mutant ? Il y en a de toutes sortes.

- Toutes sortes de mutants, mais oui, Mangin. Toutes sortes ! fit Randu en maîtrisant son agacement. Mais il n'y a qu'une sorte de Mulet. Quel genre de mutant, ayant débuté inconnu, réunirait une armée, établirait, à ce qu'on dit, sa base sur un astéroïde de huit kilomètres de diamètre, capturerait une planète, puis un système, puis une région... enfin attaquerait la Fondation puis *la battrait* sur Horleggor ? *Et tout cela en l'espace de deux ou trois ans !*

- Vous croyez donc qu'il vaincra la Fondation ? fit Ovall Gri en haussant les épaules.

- Je n'en sais rien. Admettons qu'il y arrive ?

- Désolé, je ne vous suis plus. On ne peut pas vaincre la Fondation. Voyons, nous n'avons pas un élément nouveau, sauf les déclarations d'un... enfin, d'un garçon sans expérience. Si nous attendions un peu ? Jusqu'à maintenant, les victoires du Mulet ne nous inquiétaient pas, et à moins qu'il n'aille beaucoup plus loin que cela, je ne vois pas de raison de changer. Si ? "

Randu, le front soucieux, semblait désespéré de la fragilité de son argumentation.

" Avons-nous déjà pris contact avec le Mulet ? demanda-t-il à ses deux interlocuteurs.

- Non, répondirent-ils tous deux.

- Il est exact pourtant que nous avons essayé, n'est-ce pas ? Il est exact que nos réunions ne servent pas à grand-chose tant que nous ne l'avons pas contacté ? Il est vrai que, jusqu'à maintenant, on a plus bu que pensé et plus folâtré qu'agi - je vous cite l'éditorial de la *Tribune de Radole* d'aujourd'hui - et tout cela parce que nous ne pouvons pas atteindre le Mulet. Messieurs, nous avons près de mille astronefs qui attendent d'être jetés dans la bataille au bon moment pour s'emparer de la Fondation. J'affirme que nous devrions changer ce plan. A mon avis, il faudrait désormais lancer ces mille appareils... *contre le Mulet*.

- Vous voulez dire : pour le tyran Indbur et les vampires de la Fondation ? demanda Mangin d'un ton venimeux.

- Epargnez-moi les épithètes, fit Randu en levant une main lasse. Je dis contre le Mulet, et peu m'importe pour qui.

effets étaient intermittents ; il y avait des moyens de la neutraliser, les messages que j'ai reçus donnent peu de détails. Mais vous comprenez bien qu'un pareil instrument changerait la nature de la guerre et risquerait de rendre notre flotte tout entière périmée. "

Randu se sentait terriblement vieux. Son visage s'assombrit.

" J'ai bien peur que ce monstre ne nous dévore tous. Et pourtant, il faut le combattre. "

VII

La maison d'Ebling Mis, dans un quartier peu prétentieux de Terminus, était bien connue des membres de l'intelligentsia, des érudits et simplement des gens cultivés de la Fondation. Ses caractéristiques dépendaient, très subjectivement, de la source de documentation à laquelle on se référait. Pour un biographe un peu philosophe, c'était " le symbole d'une retraite non loin d'une réalité non académique " ; un chroniqueur mondain décrivait en termes suaves " l'atmosphère terriblement masculine de désordre " ; un docteur en philosophie de l'université parlait brutalement de " bibliothèque bien fournie mais mal organisée " ; un ami qui n'était pas de l'université disait : " Il y a toujours de quoi boire et on peut poser les pieds sur le divan " ; et un reporter qui avait le goût des adjectifs parlait de la demeure " rocheuse, bien plantée, solidement sur terre d'Ebling Mis, blasphémateur de gauche au crâne chauve ".

Aux yeux de Bayta, qui pour l'instant n'avait d'autre public qu'elle-même et qui avait l'avantage de recueillir ses informations de première main, cela paraissait simplement une maison mal tenue.

A l'exception des tout premiers jours, son emprisonnement ne lui avait guère pesé. Beaucoup moins, trouvait-elle, que cette demi-heure d'attente chez le psychologue... secrètement observée, peut-être ? Jusqu'alors, elle avait du moins toujours été avec Toran...

Peut-être se serait-elle fatiguée plus vite de cette tension, si elle n'avait vu le long nez de Magnifico se baisser, dans une

négligemment la main de Bayta. Bayta lui rendit sa poignée de main, vigoureusement, comme un homme.

" Mariée ? fit Mis.

- Oui. Nous avons rempli les formalités légales.

- Heureuse ?

- Jusqu'à maintenant. "

Mis haussa les épaules et se tourna vers Magnifico. Il se mit à défaire le paquet.

" Tu sais ce que c'est, mon garçon ? "

Magnifico jaillit de son siège et s'empara de l'instrument. Il se mit à manipuler les innombrables boutons et contacts et se mit à sauter de joie, menaçant de destruction le mobilier avoisinant.

" Un Visi-Sonor, balbutia-t-il, et d'une marque propre à distiller la joie au cour d'un mort. " Ses longs doigts caressaient doucement l'appareil, pressant légèrement les contacts, s'arrêtant sur une touche, puis sur une autre, et dans l'air devant eux apparut une douce lueur rose, juste dans le champ visuel.

" Allons, mon garçon, dit Ebling Mis, tu as dit que tu pourrais faire marcher un de ces appareils ; en voilà l'occasion. Mais tu ferais mieux de l'accorder. Il sort d'un musée. " Puis il ajouta, à l'adresse de Bayta : " Pour autant que je sache, personne dans la Fondation n'est capable de le faire marcher. " Il se pencha plus près et dit précipitamment : " Le clown ne parlera pas sans vous. Voulez-vous m'aider ? "

Elle acquiesça.

" Bon ! fit-il. Sa peur est presque dissipée, et je doute que son énergie mentale supporte un sondage psychique. Si je veux tirer quelque chose de lui par d'autres moyens, il doit se sentir absolument à l'aise. Vous comprenez ? "

De nouveau elle acquiesça.

" Ce Visi-Sonor est la première étape. Il dit qu'il sait en jouer, et sa réaction montre clairement que c'est une des grandes joies de son existence. Alors, qu'il joue bien ou mal, ayez l'air intéressée, ayez l'air d'approuver. Et puis manifestez-moi de l'amitié, de la confiance. Avant tout, conformez-vous à mon attitude. " Il jeta un rapide coup d'œil à Magnifiée,

Elle remarqua qu'en fermant les yeux, le dessin des couleurs était plus clair, que chaque petit mouvement de couleur avait sa correspondance sonore ; qu'elle était incapable d'identifier les couleurs, et enfin que les globes n'étaient pas des globes mais de petites silhouettes.

De petites silhouettes ; de petites flammes dansantes qui vacillaient par myriades ; qui disparaissaient au regard et revenaient de nulle part, qui se bousculaient et se coagulaient pour former une nouvelle couleur.

Bayta songea aux taches de couleur qu'on voit la nuit quand on ferme les yeux. Il y avait les mêmes myriades de points lumineux en mouvement, les mêmes cercles concentriques en voie de contraction, les mêmes formes vagues bougeant par intervalles. Mais tout était plus grand, plus varié, et chaque petit point coloré était une minuscule silhouette.

Elles fonçaient sur elle deux par deux, et elle leva les mains comme pour se protéger, mais les petites silhouettes dégringolèrent et elle se trouva un instant au milieu d'une étincelante tempête de neige, tandis qu'une lumière froide ruisselait sur ses épaules. Et derrière tout cela, le bruit de cent instruments coulait en un courant liquide, si bien qu'elle ne pouvait plus le distinguer de la lumière.

Elle se demanda si Ebling Mis voyait la même chose, et sinon, ce qu'il voyait. L'émerveillement passa et puis...

Les petites silhouettes - étaient-ce des petites silhouettes ? - étaient comme des femmes minuscules, à la chevelure ardente, qui tournaient et se courbaient trop vite pour que le regard de l'esprit pût s'arrêter sur elles. Elles se tenaient en groupes en forme d'étoile, qui tournoyaient... la musique était comme un rire léger... un rire féminin ayant sa source à l'intérieur de l'oreille.

Les étoiles se rapprochèrent, étincelèrent l'une contre l'autre, se développèrent lentement, et d'en bas un palais jaillit vers le ciel. Chaque brique était un fragment coloré, chaque couleur une petite étincelle, chaque étincelle un dard de lumière qui entraînait l'œil vers le ciel, où se dressaient vingt minarets rehaussés de bijoux.

Mis se secoua.

" Voyons, dit-il, voyons, Magnifico, accepteriez-vous de faire la même chose pour d'autres ? "

Un instant, le clown recula. " Pour d'autres ? balbutia-t-il.

- Pour des milliers, cria Mis, dans les grandes salles de la Fondation. Aimeriez-vous être votre propre maître, honoré de tous, riche et... et... " son imagination lui faisait défaut " et tout ça ? Qu'en dites-vous ?

- Mais comment puis-je être tout cela, puissant Seigneur, moi qui ne suis qu'un pauvre clown n'ayant pas droit aux grandes choses de ce monde ? "

Le psychologue plissa les lèvres et se passa la main sur le front.

" Mais votre talent, mon cher. Le monde est à vous, si vous acceptez de jouer pour le Maire et pour les Conseils des Marchands. Ça ne vous plairait pas ?

- Est-ce qu'elle resterait avec moi ? fit le clown en jetant un bref regard à Bayta.

- Bien sûr, idiot, fit Bayta en riant. Est-ce que je vais vous quitter, maintenant que vous êtes sur le point de devenir riche et célèbre ?

- Tout cela serait à vous, reprit le clown avec ardeur, et je suis sûr que toute la richesse de la Galaxie ne suffirait plus à rembourser la dette de reconnaissance que j'ai contractée envers vous.

- Mais, fit Mis d'un ton négligent, si vous vouliez commencer par m'aider...

- Comment cela ? "

Le psychologue marqua un temps et sourit.

" Une petite sonde superficielle qui ne fait pas mal. Cela ne ferait qu'effleurer l'écorce de votre cerveau. "

Une lueur d'affolement passa dans le regard de Magnifico.

" Pas de sonde. J'en ai vu utiliser. Cela vide l'esprit et laisse un crâne vide. Le Mulet l'employait avec les traîtres et les laissait ensuite errer dans les rues, insouciant de tout, jusqu'au moment où on les abattait par pitié.

- C'était une psychosonde, expliqua Mis patiemment, et qui peut faire mal à quelqu'un quand on l'utilise mal. Mais la sonde

- Tout ça, nous le savions déjà, observa le Maire d'un ton acide.

- Alors, la sonde le confirme, et à partir de là je me suis lancé dans des calculs mathématiques.

- Vraiment ? Et combien de temps cela va-t-il prendre ? Pour l'instant, vous m'assourdissez seulement de paroles.

- Environ un mois, et j'aurai peut-être quelque chose pour vous. Ou peut-être pas, bien sûr. Mais qu'importe ? Si tout cela n'entre pas dans le Plan de Seldon, nos chances sont bien minces. "

Indbur se retourna vers le psychologue d'un air furieux.

" Là, je vous tiens, traître. Mensonge ! Dites-moi donc que vous n'êtes pas un de ces criminels qui répandent des rumeurs défaitistes, qui sèment la panique à travers la Fondation et qui rendent ma tâche doublement difficile.

- Moi ? Moi ? fit Mis, dont la colère montait lentement.

- Parce que, par les nuages de poussière de l'espace, la Fondation gagnera, la Fondation *doit* gagner.

- Malgré la défaite de Horleggor ?

- Ce n'était pas une défaite. Vous avez avalé ce mensonge-là aussi ? Nous avons été vaincus par le nombre et trahis.

- Par qui ? demanda Mis d'un ton méprisant.

- Par la racaille des démocrates, riposta Indbur. Je sais depuis longtemps que la flotte est infestée de cellules démocratiques. La plupart ont été éliminées, mais il en reste assez pour justifier l'inexplicable capitulation de vingt astronefs au cour du combat. Assez pour imposer une apparente défaite.

" Alors, cher patriote au langage rude, incarnation des vertus primitives, quels sont vos rapports avec les démocrates ?

- Vous savez que vous battez la campagne ? fit Ebling Mis en haussant les épaules. Que dites-vous de la retraite qui a eu lieu depuis lors et de la perte de la moitié de Siwenna ? Encore la faute des démocrates ?

- Non, pas des démocrates, fit le petit homme avec un sourire entendu. Nous battons en retraite, comme l'a toujours fait la Fondation devant une attaque, jusqu'au moment où le cours inévitable de l'histoire fera pencher la balance de notre côté. Déjà, j'aperçois l'issue. Déjà, la soi-disant résistance

Il régnait dans la crypte une atmosphère qui échappait à toute définition. Ce n'était pas du délabrement, car la crypte était bien éclairée et bien agencée, les couleurs des murs gardaient leur éclat et les rangées de sièges scellés au sol étaient confortables et semblaient conçus pour un usage éternel. L'endroit ne paraissait pas démodé non plus, car trois siècles n'avaient laissé aucune trace visible. On ne discernait aucun effort pour inspirer la crainte ou le respect, car l'aménagement était très simple, presque dépouillé.

Malgré tout cela, il y avait autre chose, et cette autre chose était centrée autour de la petite cage de verre qui dominait la moitié de la pièce de sa masse transparente. Quatre fois en trois siècles, la vivante apparence de Hari Seldon lui-même s'était assise là et avait parlé. A deux reprises, il avait parlé sans public.

En trois siècles et neuf générations, le vieil homme, qui avait vu les grands jours de l'Empire Universel, était apparu, et il en savait encore plus long sur la Galaxie de ses arrière-arrière-arrière-petits-enfants qu'eux-mêmes n'en savaient.

Patiemment, la cage de verre vide attendait.

Le premier à arriver fut le Maire Indbur III, qui pilotait son véhicule de cérémonie à travers les rues frémissantes d'une silencieuse inquiétude. En même temps que lui, arrivait son fauteuil, plus haut que ceux de la crypte et plus large. On le plaça devant tous les autres, et Indbur ainsi dominait toute l'assistance, sauf la masse de verre vide devant lui.

Le grave fonctionnaire qui se trouvait à sa gauche s'inclina avec respect.

" Excellence, toutes dispositions ont été prises, pour que la déclaration officielle que doit faire ce soir Votre Excellence ait la plus large diffusion subéthérique possible.

- Bon. En attendant, il faut continuer les programmes interplanétaires spéciaux concernant la crypte de Seldon. Bien entendu, aucune prédiction ni hypothèse d'aucune sorte sur ce sujet. La réaction populaire continue-t-elle à être satisfaisante ?

- Très, Excellence. Les rumeurs malveillantes qui prévalaient récemment ont encore diminué. La confiance est générale.

- Bon ! " Il congédia l'homme d'un geste.

Nous devons nous unir, monsieur l'ambassadeur, sur le plan militaire comme sur le plan politique. "

Randu sentit sa gorge se serrer. Il en omit de donner de l'Excellence à son interlocuteur.

" Vous vous sentez en sûreté maintenant que Seldon va parler, et vous agissez contre nous. Il y a un mois, vous étiez doux et conciliant, lorsque nos astronefs ont battu le Mulet à Terel. Je pourrais vous rappeler, monsieur, que c'est la flotte de la Fondation qui a été vaincue à cinq reprises et que ce sont les astronefs des mondes marchands indépendants qui ont remporté la victoire pour vous.

- Monsieur l'ambassadeur, fit Indbur en fronçant les sourcils d'un air inquiétant, votre présence n'est plus souhaitable sur Terminus. Votre rappel sera demandé ce soir même. En outre, vos rapports avec les forces démocratiques subversives de Terminus seront - et ont été - l'objet d'une enquête.

- Quand je partirai, répondit Randu, nos astronefs partiront avec moi. Je ne sais rien de vos démocrates. Je sais seulement que les astronefs de votre Fondation se sont rendus au Mulet par suite de la trahison de leurs officiers supérieurs, et non par la faute de leurs équipages démocratiques ou non. Je vous affirme que vingt astronefs de la Fondation ont capitulé sur Horleggor sur l'ordre de leur vice-amiral, alors qu'ils étaient intacts et invaincus. Le vice-amiral était votre propre collaborateur : il présidait le tribunal lors du procès de mon neveu lorsque celui-ci est arrivé de Kalgan. Ce n'est pas le seul exemple que nous connaissions, et nous ne voulons plus risquer nos astronefs et nos hommes entre les mains de traîtres éventuels.

- En sortant d'ici, vous serez gardé à vue ", dit Indbur.

Randu s'éloigna sous les regards silencieux de la petite coterie des dirigeants de Terminus.

Il était midi moins dix !

Bayta et Toran étaient déjà arrivés. Ils se soulevèrent sur leurs sièges, tout au fond, et firent signe à Randu quand il passa.

" Tiens, fit Randu en souriant doucement, vous êtes ici quand même. Comment avez-vous réussi ?

Il était midi...

... Et la cage de verre n'était plus vide.

Personne sans doute n'avait assisté à l'apparition. Cela s'était passé d'un coup : à un moment il n'y avait rien, et l'instant d'après elle était là.

Dans la cage de verre, on apercevait une silhouette dans un fauteuil roulant, un personnage vieux et ratatiné, dont seuls les yeux brillaient dans le visage ridé, et dont la voix se révéla être chez lui ce qu'il y avait de plus vivant. Il avait un livre sur les genoux, et la voix déclara doucement :

" Je suis Hari Seldon ! "

Il parlait d'une voix intense.

" Je suis Hari Seldon ! Aucune sensation sensorielle ne me permet de savoir s'il y a quelqu'un ici, mais c'est sans importance. Il reste peu d'années pour que puisse se produire un échec du Plan. Pour les trois premiers siècles, le pourcentage de probabilités de non-déviations est de 94,2. " Il sourit, puis reprit d'un ton cordial : " Au fait, s'il en est parmi vous qui sont debout, vous pouvez vous asseoir. Si quelqu'un veut fumer, je vous en prie. Je ne suis pas ici en chair et en os. Inutile de faire des cérémonies avec moi.

" Reprenons donc le problème qui nous préoccupe. Pour la première fois, la Fondation affronte, ou peut-être se trouve sur le point d'affronter, la guerre civile. Jusqu'alors, les attaques de l'extérieur ont été repoussées, comme c'était inévitable, suivant les lois strictes de la psychohistoire. L'attaque à laquelle nous sommes en butte aujourd'hui est celle d'un groupe extérieur de la Fondation, indiscipliné, contre le gouvernement central trop autoritaire. Le processus était nécessaire, le résultat évident. "

La dignité du noble auditoire commençait à s'émousser. Indbur était à moitié hors de son fauteuil.

Bayta se pencha en avant, le regard soucieux. De quoi parlait donc le Grand Seldon ? Elle avait manqué quelques mots...

" ... Que le compromis obtenu est nécessaire à deux égards. La révolte des Marchands Indépendants introduit un élément de nouvelle incertitude dans un gouvernement devenu peut-être

Vingt montres se portèrent à vingt oreilles. Et en moins de vingt secondes, on eut l'absolue certitude que toutes avaient cessé de fonctionner.

" Alors, dit Mis, d'un ton sinistre, quelque chose a paralysé toute l'énergie atomique de la crypte... et le Mulet attaque.

- Restez à vos places ! hurla Indbur. Le Mulet est à cinquante parsecs d'ici.

- Il y était, rétorqua Mis sur le même ton, la semaine dernière. Pour l'instant, Terminus est bombardée. "

Bayta sentit une profonde dépression peser doucement sur elle. Elle en sentit les plis se resserrer, jusqu'au moment où sa gorge serrée eut du mal à laisser passer son souffle.

Dehors, on entendait la rumeur d'une foule qui se rassemblait. Les portes s'ouvrirent toutes grandes et un personnage échevelé entra et murmura quelques mots à Indbur qui s'était précipité au-devant de lui.

" Excellence, fit-il, aucun véhicule ne fonctionne dans la ville, toutes les communications avec l'extérieur sont coupées. On signale que la dixième flotte a été battue et que les astronefs du Mulet arrivent dans l'atmosphère. L'état-major... "

Indbur s'effondra. Dans la salle, on n'entendait plus une voix maintenant. Même la foule qui s'amassait était craintive, mais silencieuse, et l'on sentait planer dangereusement l'horreur de la panique.

On releva Indbur. On porta du vin à ses lèvres. Il remua les lèvres avant d'ouvrir les yeux, et un seul mot se forma : " Capitulez ! "

Bayta était au bord des larmes... non par chagrin ni par humiliation, mais purement et simplement par un immense désespoir mêlé de peur. Ebling Mis la tira par la manche.

" Venez, jeune personne... "

Elle se sentit soulevée de son siège.

" Nous partons, dit-il. Emmenez votre musicien avec vous.

- Magnifiée ", murmura Bayta.

Le clown était recroquevillé sur lui-même, horrifié, le regard vitreux.

" Le Mulet, cria-t-il. Le Mulet vient me chercher. "

TROISIÈME PARTIE

LE CLOWN

I

La planète solitaire, Port - unique planète d'un soleil esseulé dans un secteur galactique proche du vide interstellaire - était en état de siège.

Au sens strictement militaire du terme, on pouvait bien parler de siège, car aucune région de l'espace de ce côté de la Galaxie, au-delà de vingt parsecs, n'était hors de portée des bases avancées du Mulet. Au cours des quatre mois qui s'étaient écoulés depuis la chute fracassante de la Fondation, les communications de Port s'étaient trouvées coupées, comme une toile d'araignée sous le fil du rasoir. Les astronefs de Port convergèrent vers leur monde d'attache, et la planète elle-même n'était plus maintenant qu'une base de combat.

A d'autres égards, l'état de siège était plus prononcé encore : car déjà l'ombre du désespoir et de la catastrophe pesait sur ce monde...

Bayta suivit la travée rose, passant devant les rangées de tables aux plateaux en matière plastique laiteuse, et y trouva machinalement sa place. Elle s'installa sur sa chaise à dossier droit, répondit mécaniquement aux salutations qu'elle n'entendait qu'à moitié, passa sur son œil las une main non moins lasse et prit le menu.

Elle eut le temps d'éprouver une violente réaction de dégoût en constatant la présence de divers plats de moisissures cultivées, qui étaient considérées sur Port comme des mets délicats, et que son goût formé sur la Fondation trouvait immangeables... Puis elle s'aperçut qu'on sanglotait auprès d'elle et leva les yeux.

Jusqu'alors, elle n'avait guère prêté attention à la présence de Juddee, une blonde insignifiante au nez épaté, assise en face

Ses lèvres étonnamment pleines remuaient à peine, et Bayta remarqua qu'elle arborait ce demi-sourire artificiel qui était le fin du fin dans la sophistication.

Bayta réfléchit à ce que cette phrase contenait de perfide allusion et accueillit avec plaisir la diversion procurée par l'arrivée de son déjeuner, grâce au plateau monté sur ascenseur de son unité. Elle déchira soigneusement l'emballage où se trouvaient ses couverts et les réchauffa comme elle put dans ses mains.

" Vous ne trouvez rien d'autre à faire, Hella ? dit-elle.

- Oh ! si. Si ! " D'un petit geste habile, elle lança le mégot de sa cigarette dans le petit réduit prévu à cet effet, et la minuscule pile atomique la désintégra avant qu'elle eût touché le fond. " Par exemple, dit Hella en croisant ses mains soignées sous son menton, je pense que nous pourrions conclure un accord avec le Mulet et faire cesser toute cette absurdité. Mais moi, je ne dispose pas des... heu... des moyens nécessaires pour filer quand le Mulet arrive. " Bayta ne broncha pas. Elle reprit d'un ton léger et indifférent : " Vous n'avez pas de frères ni de mari qui se battent, n'est-ce pas ?

- Non. Tout ce qui joue en ma faveur est de ne pas voir de raison au sacrifice des frères et des maris des autres.

- Le sacrifice sera d'autant plus certain quand il s'agira de capituler.

- La Fondation a capitulé et elle connaît la paix. Nos hommes sont toujours absents et la Galaxie est contre nous. "

Bayta haussa les épaules et dit d'un ton suave :

" Je crois malheureusement que c'est surtout le premier de ces deux inconvénients qui vous gêne. "

Elle se retourna vers son plat de légumes et le termina, dans le lourd silence qui pesait autour d'elle. Personne n'avait pris la peine de répondre au cynisme de Hella. Elle sortit rapidement, après avoir pressé le bouton qui libérait son unité pour le prochain occupant.

Trois sièges plus loin, une nouvelle murmura à Hella :

" Qui était-ce ?

- La nièce de notre coordinateur, murmura Hella. Vous ne le saviez pas ?

Il l'embrassa avant de répondre :

" Je crois. Ce sera sans doute dangereux ?

- Qu'est-ce qui n'est pas dangereux.

- C'est bien vrai. Oh ! à propos, j'ai déjà fait chercher Magnifico, il doit donc venir aussi.

- Tu veux dire que son concert à l'usine des moteurs devra être annulé ?

- Evidemment. "

Bayta passa dans la pièce voisine et s'assit devant un repas qui offrait tous les signes de l'improvisation. Elle coupa les sandwiches en deux d'un geste précis et dit :

" C'est dommage pour le concert. Les filles de l'usine l'attendaient avec impatience. Magnifico aussi, d'ailleurs. Il est vraiment bizarre.

- Il éveille ton complexe maternel, Bay, voilà tout. Un jour nous aurons un bébé et tu oublieras Magnifico.

- Il me semble, marmonna Bayta dans son sandwich, que tu éveilles bien suffisamment mon complexe maternel. " Elle reposa son sandwich et resta grave un moment. " Torie...

- Oui?

- Torie, j'étais à la Mairie aujourd'hui... au bureau de production. C'est pourquoi j'étais si en retard.

- Que faisais-tu là-bas ?

- Eh bien... fit-elle d'un ton hésitant. Ça empire. Je ne pouvais plus supporter de rester à l'usine. Le moral est très bas. Les filles éclatent en sanglots sans raison. Celles qui ne tombent pas malades deviennent moroses. Dans mon département, la production n'est pas le quart de ce qu'elle était quand je suis arrivée, et il n'y a pas un jour où nous soyons au complet.

- Bon, fit Toran. Mais qu'est-ce que tu faisais au bureau de production ?

- Je posais quelques questions. Et c'est comme ça partout sur Port, Torie. La production baisse, la sédition se développe. Ainsi que le mécontentement. Le chef de bureau s'est contenté de hausser les épaules - après m'avoir fait faire antichambre une heure et ne m'avoir reçue que parce que j'étais la nièce du coordinateur - et il m'a dit que tout ça le dépassait. Franchement, je crois qu'il s'en fiche.

- Vous vous cachez, dit Mis sans ambages. En période de veille, vous êtes entouré de gens, et vous sentez sur vous leurs regards et leurs espoirs. Vous ne pouvez plus le supporter. Pendant la période de sommeil, vous vous sentez libre.

- Vous aussi, vous ressentez cet horrible sentiment de défaite ?

- Moi aussi, dit Ebling Mis en hochant lentement la tête. C'est une psychose collective, une horrible panique. Par la Galaxie, Randu, à quoi vous attendez-vous donc ? Vous avez toute une civilisation élevée dans la croyance aveugle qu'un héros populaire du passé a tout prévu et s'occupe de tous les détails. Cette attitude a des caractéristiques religieuses, et vous savez ce que ça veut dire ?

- Pas le moins du monde. "

Mis n'était guère enchanté de devoir donner des explications. Il n'aimait pas cela. Il grommela donc, contempla le long cigare qu'il roulait d'un air songeur entre ses doigts et dit :

" C'est une attitude caractérisée par de fortes réactions de foi. Des opinions inébranlables. Sauf en cas de choc violent, où l'on observe alors une complète déroute mentale. Dans les cas bénins : hystérie, sentiment morbide d'insécurité. Dans les cas graves : folie et suicide.

- Quand Seldon nous fait défaut, observa Randu en se mordant un ongle, autrement dit quand nos béquilles disparaissent alors que nous nous appuyons dessus depuis si longtemps, nos muscles sont atrophiés, et nous ne pouvons plus nous tenir debout.

- C'est ça. C'est une métaphore un peu maladroite. Mais c'est ça.

- Et vous, Ebling, où en sont vos muscles ? " Le psychologue exhala lentement une bouffée de fumée. " Rouilles, mais pas atrophiés. Ma profession m'a amené à quelque réflexion indépendante.

- Et vous voyez une issue ?

- Non, mais il doit y en avoir une. Peut-être Seldon n'a-t-il pas prévu le Mulet. Peut-être n'a-t-il pas garanti notre victoire. Mais alors, il n'a pas non plus garanti la défaite. Il est

recueillis auraient pu être semés par le Mulet délibérément, car il est certain que le Mulet a été grandement aidé par la réputation qu'il s'est acquise d'être un mutant-surhomme.

- Voilà qui est intéressant. Depuis quand pensez-vous cela ?

- Je ne l'ai jamais pensé, dans le sens de croire. C'est seulement une hypothèse qu'il faut envisager. Supposez, par exemple, que le Mulet ait découvert une forme de radiation capable d'annihiler l'énergie mentale, tout comme il en possède une qui annihile les réactions atomiques. Cela pourrait expliquer ce qui nous frappe maintenant... et ce qui a frappé la Fondation. "

Randu semblait plongé dans un silence maussade.

" Qu'ont donné vos recherches sur le bouffon du Mulet ?

- Rien jusqu'à maintenant, fit Ebling Mis d'un ton hésitant. Mais, Randu, si mes instruments mathématiques étaient à la hauteur, à partir du clown je pourrais analyser complètement le Mulet. Alors, nous le tiendrions. Nous pourrions éclaircir le mystère des étranges anomalies qui m'ont déjà frappé.

- Telles que ?...

- Réfléchissez, mon cher. Le Mulet a battu comme il l'a voulu les flottes de la Fondation, mais il n'a pas réussi une seule fois à obliger les flottes beaucoup plus faibles des Marchands Indépendants à battre en retraite en combat. La Fondation s'est effondrée au premier choc ; les Marchands Indépendants résistent à toute sa force. Il a commencé par utiliser son champ d'extinction sur les armes atomiques des Marchands Indépendants de Mnémon. L'élément de surprise leur a fait perdre cette bataille, mais ils ont riposté. Il n'a jamais pu utiliser de nouveau son champ d'extinction avec succès contre les Indépendants.

" Mais, à différentes reprises, le système a de nouveau fonctionné contre les forces de la Fondation. Il a fonctionné sur la Fondation elle-même. Pourquoi ? Dans l'état actuel de nos connaissances, c'est parfaitement illogique. Il doit donc exister des facteurs que nous ignorons.

- La trahison ?

- Je ne pense pas que Port le fera. " Randu tourna vers le psychologue un visage inquiet. " Je crois que Port attend de capituler. C'est pour vous dire cela que je vous ai fait venir. Je veux que vous quittiez Port.

- Déjà ? " fit Ebling Mis stupéfait.

Randu se sentait affreusement las.

" Ebling, vous êtes le plus grand psychologue de la Fondation. Les véritables maîtres psychologues ont disparu avec Seldon, mais vous êtes ce que nous avons de mieux. Vous représentez notre seule chance de vaincre le Mulet. Vous ne pouvez y parvenir ici : il faudra que vous alliez sur ce qui reste de l'Empire.

- Sur Trantor?

- Exactement. Ce qui jadis était l'Empire n'est aujourd'hui que décombres, mais il doit rester quelque chose au centre. C'est là-bas qu'ils ont les archives, Ebling. Peut-être en apprendrez-vous plus en psychologie mathématique ; assez, peut-être, pour pouvoir interpréter l'esprit du clown. Bien entendu, il partira avec vous.

- Je doute qu'il accepte, répondit Mis sèchement, même par crainte du Mulet, à moins que votre nièce ne l'accompagne.

- Je le sais. Toran et Bayta partent avec vous pour cette raison précise. Et, Ebling, il y a une autre mission, plus importante. Hari Seldon, il y a trois siècles, a institué deux Fondations : l'une à chaque extrémité de la Galaxie. *Il faut que vous trouviez cette seconde Fondation.* "

II

Le palais du Maire - ce qui avait été jadis le palais du Maire - était une vague silhouette dans l'ombre. La ville était silencieuse et soumise au couvre-feu, et la brume laiteuse de la Galaxie, où brillait ça et là une étoile solitaire, dominait le ciel de la Fondation.

En trois siècles, la Fondation, de refuge d'un petit groupe de savants, était devenue un Empire marchand tentaculaire qui s'étendait loin sur la Galaxie ; mais six mois avaient suffi pour la

En trente jours, il avait parcouru plus de trois cents kilomètres à pied, empruntant les vêtements d'un ouvrier des usines hydroponiques dont il avait trouvé le corps au bord de la route, et s'était laissé pousser une barbe toute rousse...

Et il avait découvert ce qui restait du mouvement de résistance.

La ville était Newton ; le quartier, un faubourg résidentiel jadis élégant et qui lentement déclinait vers la misère ; la maison, une maison comme les autres ; et l'homme, un personnage trapu, aux petits yeux, dont on voyait les poings crispés dans ses poches, et qui s'obstinait à rester sur le pas de sa porte, bloquant le passage.

" Je viens de la part de Miran, marmonna le capitaine.

- Miran est en avance cette année, dit l'homme, répondant par la formule convenue.

- Pas plus que l'année dernière ", reprit le capitaine. Mais l'homme ne s'écartait toujours pas. " Qui êtes-vous ? dit-il.

- Vous n'êtes pas le Renard ?

- Vous répondez toujours en interrogeant ? "

Le capitaine se maîtrisa et dit :

" Je suis Han Pritcher, capitaine de la flotte et membre du Parti Démocratique Clandestin. Voulez-vous me laisser entrer ? "

Le Renard s'écarta.

" Mon vrai nom est Orum Palley ", dit-il en tendant la main. Le capitaine la serra.

La pièce était bien tenue mais sans luxe. Dans un coin, on apercevait un magnifique projecteur de vidéolivres, où l'œil militaire du capitaine crut reconnaître un fusil camouflé d'un calibre respectable. L'objectif était braqué sur la porte et l'appareil pouvait sans doute être commandé à distance.

Le Renard suivit le regard de son visiteur barbu et sourit.

" Oui ! fit-il. Cela date du temps d'Indbur et de ses vampires à cour de laquais. Mais ça ne servirait pas à grand-chose contre le Mulet, hein ? Rien ne servirait contre le Mulet. Vous avez faim ? "

Le capitaine hocha la tête.

alors, si vous êtes bien ce que vous prétendez être, vous risquez plus que moi. "

Le capitaine avait fini de manger. Il se renversa en arrière.

" Si vous n'avez pas d'organisation ici, où puis-je en trouver une ? La Fondation a peut-être capitulé, mais moi pas.

- Vraiment ? Vous ne pouvez pas errer à jamais, capitaine. Les hommes de la Fondation doivent avoir des permis de circuler pour aller d'une ville à l'autre, maintenant. Vous le savez ? Et aussi des cartes d'identité. Vous en avez ? Et puis, tous les officiers de l'ancienne flotte ont été priés de se présenter au quartier général des forces d'occupation le plus proche. Ça vous concerne, hein ?

- Oui, fit le capitaine d'une voix dure. Vous croyez que c'est par peur que je voyage comme ça. J'étais sur Kalgan peu de temps après la capitulation devant le Mulet. Au bout d'un mois, aucun des officiers de l'ancien Seigneur n'était en liberté, car ils étaient les chefs militaires tout indiqués en cas de révolte. La résistance a toujours su qu'aucune révolution ne peut réussir sans le contrôle d'au moins une partie de la flotte. Le Mulet le sait aussi, évidemment.

- C'est assez logique, fit le Renard. Le Mulet est minutieux.

- Je me suis débarrassé de mon uniforme dès que j'ai pu. J'ai laissé pousser ma barbe. Il y a peut-être une chance que d'autres en aient fait autant.

- Vous êtes marié ?

- Ma femme est morte. Je n'ai pas d'enfant.

- Pas d'otage pour vous, alors ?

- Non.

- Vous voulez mon avis ?

- Si vous en avez un.

- J'ignore quelle est la politique du Mulet, et ce qu'il a l'intention de faire, mais jusqu'à maintenant, on a laissé tranquilles les travailleurs spécialisés. Les salaires ont augmenté. La production de toutes sortes d'armes atomiques est en plein essor.

- Ah oui ? Ça vous sent une nouvelle offensive.

- Je ne sais pas. Le Mulet est astucieux, et peut-être cherche-t-il seulement à se concilier les ouvriers. Si Seldon n'a

son apparence. Il était un ouvrier qui touchait sa paye, passait ses soirées en ville et ne discutait jamais politique.

Deux mois durant, il ne vit pas le Renard.

Et puis, un jour, un homme trébucha devant son établi et il retrouva un bout de papier dans sa poche. Le mot " Renard " était écrit dessus. Il le jeta dans la chambre de désintégration où il se volatilisa en fumée, produisant un millimicrovolt d'énergie, et il retourna à son travail.

Ce soir-là, il se rendit chez le Renard et joua aux cartes avec deux autres hommes qu'il connaissait de réputation, et un autre de nom et de visage. Tout en jouant, ils discutèrent.

" C'est une erreur fondamentale, dit le capitaine. Vous vivez dans les débris du passé. Depuis quatre-vingts ans, notre organisation attend le moment historique convenable. Nous nous sommes laissé aveugler par la psychohistoire de Seldon, dont un des premiers préceptes est que l'individu ne compte pas, qu'il ne fait pas l'histoire, mais que des facteurs économiques et sociaux complexes le dépassent et font de lui une marionnette. " Il classa soigneusement ses cartes, en examina la valeur et posa un jeton sur le tapis. " Pourquoi ne pas tuer le Mulet ? reprit-il.

- A quoi ça nous avancerait-il ? demanda son voisin de gauche.

- Voilà bien votre attitude, dit le capitaine en écartant deux cartes. Qu'est-ce qu'un homme... sur des dizaines de milliards ? La Galaxie ne s'arrêtera pas de tourner parce qu'un homme sera mort. Mais le Mulet n'est pas un homme, c'est un mutant. Il a déjà bouleversé le Plan de Seldon ; et si vous y réfléchissez, cela signifie que lui, un homme, un mutant, a bouleversé toute la psychohistoire de Seldon. S'il n'avait jamais vécu, la Fondation ne serait pas tombée. S'il cessait de vivre, elle se relèverait.

" Allons, les démocrates ont pendant quatre-vingts ans combattu les Maires et les Marchands par la ruse. Essayons donc l'assassinat.

- Comment ? demanda le Renard, avec un froid bon sens.

- J'ai passé trois mois à y réfléchir sans trouver de solution, dit lentement le capitaine. Je suis venu ici et, en cinq minutes, je l'avais. " Il jeta un bref coup d'œil à l'homme dont le visage large

Une certaine agitation... et puis la fuite. Dès l'instant que la garde du palais est attirée... ou, en tout cas, distraite... "

A dater de ce jour-là, et pendant un mois, les préparatifs se poursuivirent, et le capitaine Han Pritcher, après être devenu conspirateur, descendit plus bas encore dans l'échelle sociale et devint un assassin.

Le capitaine Pritcher, assassin, était dans le palais, fort enchanté de son sens psychologique. Un système d'alarme à l'extérieur, selon lui, signifiait peu de gardes à l'intérieur. En l'occurrence, il n'y en avait pas du tout.

Il avait le plan du rez-de-chaussée bien présent à l'esprit. Il suivait sans bruit la rampe recouverte d'un épais tapis. Arrivé en haut, il s'aplatit contre le mur et attendit.

La petite porte fermée d'une chambre était devant lui. Derrière cette porte, devait se trouver le mutant qui avait vaincu l'invincible. Il était en avance... la bombe exploserait dans dix minutes.

Cinq minutes avaient passé, et il n'y avait toujours pas un bruit. Le Mulet avait encore cinq minutes à vivre... Le capitaine Pritcher aussi.

Il s'avança soudain, mû par un brusque élan. Le complot ne pouvait plus échouer. Quand la bombe sauterait, le palais sauterait avec... le palais tout entier. Une porte pour les séparer... dix mètres, ce n'était rien. Mais il voulait voir le Mulet au moment où ils mourraient ensemble.

Dans un ultime geste de témérité, il se précipita sur la porte...

Elle s'ouvrit et le capitaine Pritcher reçut en pleine figure la lumière aveuglante. Il trébucha puis reprit son équilibre. Le grave personnage debout au milieu de la petite pièce, devant un bocal de poissons suspendu au plafond, leva vers lui un regard affable.

Son uniforme était noir.

" Entrez, capitaine ! " dit-il.

Sous sa langue frémissante, le capitaine avait l'impression que le petit bloc métallique gonflait dangereusement, ce qui était physiquement impossible.

ennemis, dès l'instant où il peut en faire les talents d'un nouvel ami.

- C'est là que vous voulez en venir ? Oh non !

- Oh si ! C'était le but de la petite comédie de ce soir. Vous êtes un homme intelligent, et pourtant vos petits complots contre le Mulet échouent de façon ridicule. C'est même à peine s'ils méritent le nom de complots. Cela fait-il partie de votre formation militaire que de gaspiller des astronefs dans des actions désespérées ?

- Il faut d'abord admettre qu'elles sont désespérées.

- On y arrivera, lui assura doucement le vice-roi. Le Mulet a conquis la Fondation. Elle devient rapidement un arsenal qui servira de base à de plus grands exploits.

- Lesquels ?

- La conquête de toute la Galaxie. La réunion de tous les mondes désunis en un nouvel Empire. L'accomplissement - écoutez-moi, patriote à l'esprit obtus - du rêve de votre Seldon, sept cents ans avant qu'il ait espéré le voir. Et pour cela, vous pouvez nous aider.

- Que je puisse, je n'en doute pas. Mais que je refuse, je n'en doute pas non plus.

- Il paraît, déclara le vice-roi, que seuls trois des mondes marchands indépendants résistent encore. Ils ne dureront guère plus longtemps. Ce seront les dernières forces de la Fondation. Vous désirez continuer à résister ?

- Oui.

- Mais non. Une recrue volontaire est toujours plus efficace, mais nous pourrions nous accommoder de recrues forcées. Malheureusement, le Mulet est absent. Il mène la lutte, comme toujours, contre les Marchands qui résistent. Mais il est sans cesse en contact avec nous. Vous n'aurez pas longtemps à attendre.

- Pour quoi ?

- Pour votre conversion.

- Le Mulet, dit le capitaine d'un ton glacial, va s'apercevoir que cela dépasse ses possibilités.

- Mais non. Il m'a bien converti, moi. Vous ne me reconnaissez pas ? Allons, vous êtes allé sur Kalgan, alors vous

- Elle dresse la table du dîner, compose le menu... quelque chose comme ça... "

Toran s'assit sur le matelas qui servait de lit à Magnifiée et attendit. L'appareil de propagande entourant les "bulletins spéciaux " du Mulet était d'une monotone uniformité. D'abord une musique martiale, puis la voix onctueuse du speaker. Venaient alors les nouvelles secondaires, qui se succédaient. Puis un silence. Puis une fanfare de trompettes, la tension qui montait et l'apothéose.

Toran subit tout cela sans rien dire tandis que Mis marmonnait tout seul.

Le speaker débita, du ton conventionnel utilisé pour les communiqués de guerre, les phrases onctueuses qui traduisaient en sons le métal fondu et la chair désintégrée d'une bataille dans l'espace.

" Des escadrons de croiseurs rapides, sous le commandement du général Sammin, ont contre-attaqué violemment aujourd'hui le groupe adverse en provenance d'Iss... " Le visage soigneusement inexpressif du speaker sur l'écran s'effaça pour céder la place à de rapides passages d'astronefs fonçant dans l'espace dans le cours d'une bataille meurtrière. La voix continua, tandis que grondait silencieusement le fracas du combat :

" L'épisode le plus remarquable de la bataille fut le combat du croiseur lourd *Cluster* contre trois appareils ennemis de la classe *Nova*... "

Un plan rapproché apparut sur l'écran. Un grand astronef ouvrit le feu et l'un de ses attaquants sortit brutalement du champ, vira de bord et fonça sur lui. Le *Cluster* s'inclina violemment et survécut aux coups qui n'avaient fait que l'effleurer, tandis que son attaquant, une fois de plus, sortait du champ.

Le commentaire suave et impassible du speaker se poursuivait jusqu'au dernier coup et jusqu'à la dernière coque détruite.

Puis il y eut un silence, suivi de vues et de commentaires semblables d'un combat au large de Mnémon, agrémentés d'une

- Mais pourquoi ? Pourquoi ?

- Ce n'est qu'un élément de tout le problème, dit le psychologue en secouant la tête. Chaque aspect bizarre nous donne un aperçu de la nature du Mulet. D'abord, comment il a pu conquérir la Fondation sans presque verser de sang et en ne frappant en fait qu'un seul coup... pendant que les mondes marchands indépendants n'intervenaient pas. La paralysie des réactions atomiques n'était qu'une arme sans portée - nous en avons déjà discuté interminablement - et elle n'a été utilisée que sur la Fondation.

" Randu suggérait, reprit Ebling d'un air songeur, qu'il aurait pu s'agir d'un annihilateur de volonté à rayonnement. C'est ce qui a peut-être été utilisé sur Port. Mais alors, pourquoi ne pas l'avoir employé sur Mnémon et Iss, qui maintenant encore luttent avec une détermination si farouche qu'il faut la moitié de la flotte de la Fondation, outres les forces du Mulet, pour les vaincre ? Car j'ai reconnu dans les attaquants des astronefs de la Fondation.

- La Fondation, puis Port, murmura Bayta. Le désastre semble nous suivre sans nous toucher. On dirait toujours que nous le frôlons. Cela durera-t-il toujours ? "

Ebling Mis n'écoutait pas. Il réfléchissait tout haut.

" Mais il y a un autre problème... Bayta, vous vous souvenez de ce bulletin d'informations annonçant que le bouffon du Mulet n'avait pas été trouvé sur Terminus ; qu'on pensait qu'il s'était enfui sur Port ou avait été conduit là par ceux qui l'avaient emmené. On attache de l'importance à ce personnage. Bayta, une importance qui ne se dément pas, et que nous ne nous expliquons pas. Magnifico doit savoir quelque chose qui est fatal au Mulet. J'en suis sûr.

Magnifico, blanc et balbutiant, protesta aussitôt :

- Seigneur... noble seigneur... je vous jure qu'il n'est pas en mon pouvoir de satisfaire vos désirs. J'ai dit tout ce que je savais, et avec votre sonde vous avez arraché de mon pauvre esprit ce que j'ignorais savoir.

- Bien sûr... bien sûr. C'est peu de chose. Une allusion si mince que ni vous ni moi n'en reconnaissons l'importance. Il faut pourtant que je la trouve... car Mnémon et Iss ne vont pas

sur le plancher, irrémédiablement emmêlés. Ce fut une lutte haletante qui s'acheva dans les rires et les exclamations.

Toran vit soudain Magnifico arriver hors d'haleine.

" Qu'y a-t-il ?

- Les instruments se comportent étrangement, monsieur, dit le clown à qui l'anxiété donnait un visage encore plus comique que d'habitude. Sachant mon ignorance, je n'ai touché à rien. "

En deux secondes, Toran était dans la cabine de pilotage.

" Réveillez Ebling Mis, dit-il à Magnifico. Faites-le descendre ici. "

A Bayta qui essayait de remettre de l'ordre dans sa coiffure, il dit :

" Bay, on nous a détectés.

- Détectés? fit Bayta? Qui ça?

- La Galaxie le sait, murmura Toran, mais j'imagine que c'est quelqu'un qui a ses canons déjà braqués sur nous. "

Il s'assit et, à voix basse, envoya dans le subéther le code d'identification de l'astronef.

Quand Ebling Mis entra, vêtu d'un peignoir et les yeux rouges, Toran lui dit avec un calme désespéré:

" Il paraît que nous avons franchi les frontières d'un royaume intérieur qui s'appelle l'Autarchie de Filia.

- Jamais entendu parler, dit Mis.

- Moi non plus, répondit Toran, mais il n'empêche que nous sommes stoppés par un appareil filien, et je ne sais où ça va nous mener. "

Le capitaine-inspecteur de l'astronef filien monta à bord, escorté de six hommes armés. Il était de petite taille, il avait le cheveu rare, la lèvre mince et la peau sèche. En toussotant, il s'assit et ouvrit le dossier qu'il tenait sous son bras.

" Vos passeports et votre permis, s'il vous plaît.

- Nous n'en avons pas, dit Toran.

- Ah ! vous n'en avez pas? fit-il en décrochant un microphone suspendu à sa ceinture. Trois hommes et une femme. Pas de papiers, dit-il dans le micro, (Il nota quelque chose sur la feuille devant lui.) D'où êtes-vous? demanda-t-il.

- De Siwenna, dit prudemment Toran.

Une heure plus tard, il se redressait dans les entrailles de l'astronef filien et déclarait d'un ton rageur :

" Je ne vois rien qui cloche dans ces moteurs. Les barres sont saines, les lampes L sont correctement alimentées et la réaction se passe normalement. Qui est le responsable ici ?

- Moi, dit tranquillement le chef mécanicien.

- Alors, laissez-moi partir d'ici... "

On le conduisit dans le carré des officiers où un enseigne indifférent montait la garde.

" Où est l'homme qui m'a accompagné ?

- Veuillez attendre ", dit l'enseigne.

Un quart d'heure plus tard, on fit entrer Magnifico.

" Qu'est-ce qu'ils vous ont fait ? demanda aussitôt Toran.

- Rien. Rien du tout ", fit Magnifico en secouant la tête.

Il fallut deux cent cinquante crédits pour satisfaire aux demandes de Filia - cinquante crédits pour que tout fût réglé aussitôt - et ils se retrouvèrent dans l'espace libre.

" Est-ce que, pour ce prix-là, nous n'avons pas droit à une escorte ? fit Bayta avec un rire forcé.

- Ce n'était pas un appareil filien, répondit Toran d'un ton grave... et nous ne partons pas pour l'instant. Venez ici. " Ils se rassemblèrent autour de lui. " C'était un astronef de la Fondation, dit-il d'une voix blanche, et c'étaient des hommes du Mulet qui se trouvaient à bord.

- Ici ? fit Ebling. Nous sommes à trente mille parsecs de la Fondation.

- Nous y sommes bien. Qu'est-ce qui les empêche de faire le même voyage ? Par la Galaxie, Ebling, je sais reconnaître les astronefs, vous savez. J'ai vu leur moteur et ça me suffit. Je vous assure que c'était un moteur de la Fondation dans un appareil de la Fondation.

- Et comment sont-ils parvenus ici ? demanda Bayta avec logique. Quelles sont les chances d'une rencontre accidentelle dans l'espace de deux appareils donnés ?

- Qu'est-ce que ça peut faire ? fit Toran, agacé. Cela montre seulement qu'on nous a suivis.

- Suivis ? répéta Bayta. Dans l'hyperespace ?

- Qui était-ce ? dit Toran.

- Ce capitaine qui était avec vous, il y a si longtemps, quand vous m'avez sauvé pour la première fois de l'esclavage. "

Magnifico, de toute évidence, pensait créer une sensation et le sourire qui éclaira son visage montrait qu'il se rendait compte qu'il y était parvenu.

" Le capitaine... Han... Pritcher ? demanda Mis d'un ton sévère. Vous êtes sûr ? Absolument sûr ?

- Monsieur, je le jure, dit le bouffon en posant une main décharnée sur sa poitrine étroite.

- Alors, fit Bayta, au comble de l'étonnement, qu'est-ce que tout ça signifie ?

- Gente dame, dit le clown en se tournant vers elle, j'ai une théorie. Elle m'est venue toute faite, comme si l'Esprit Galactique l'avait doucement déposée dans mon esprit. Gente dame, reprit-il, s'adressant exclusivement à Bayta et haussant la voix pour couvrir les protestations de Toran, si ce capitaine s'était comme nous échappé avec un astronef ; si, comme nous, il entreprenait un voyage pour des raisons qui lui sont propres ; s'il était tombé sur nous par hasard... il nous soupçonnerait de le suivre et de lui tendre une embuscade, tout comme nous-mêmes nourrissons les mêmes soupçons à son égard. Comment s'étonner alors qu'il ait joué cette comédie pour monter à bord de notre astronef ?

- Mais pourquoi a-t-il voulu nous avoir à son bord, alors ? demanda Toran. Ça ne concorde pas.

- Mais si, mais si, s'exclama le clown. Il a envoyé un subalterne qui ne nous connaissait pas, mais qui nous a décrits dans son microphone. Le capitaine qui écoutait a été frappé de m'entendre décrire, car à la vérité il n'y en a pas beaucoup dans cette grande Galaxie qui me ressemblent. J'étais la preuve de l'identité de vous autres.

- Et il nous laisse repartir ?

- Que savons-nous de sa mission ? Il a constaté que nous n'étions pas un ennemi. Cela fait, doit-il juger bon de compromettre son plan en le révélant à d'autres ?

- Ne sois pas entêté, Torie, fit Bayta. Ça explique en effet bien des choses.

dont les caprices s'étendaient à des parsecs, pût mourir en un mois. C'était étrange que la gloire de la Galaxie ne fût qu'un corps pourrissant.

Et pitoyable !

Car des siècles passeraient encore avant que les puissants ouvrages de cinquante générations fussent tombés en poussière. Seuls les pouvoirs déclinants des hommes eux-mêmes les rendaient aujourd'hui inutiles.

Les millions d'hommes qui restaient, après la mort de milliards d'autres, avaient ouvert le plafond de métal luisant de la planète, et exposé aux intempéries un sol que le soleil n' avait pas effleuré en mille ans. Entourés par les merveilles mécaniques dues à l'effort humain, au milieu des prodiges industriels d'une humanité libérée de la tyrannie du milieu environnant, les hommes étaient revenus à la terre. Dans les grandes clairières où se posaient jadis les astronefs, poussaient maintenant le blé et le maïs. Les moutons paissaient à l'ombre des tours.

Mais Néotrantor existait - obscure planète noyée dans l'ombre de sa puissante voisine, jusqu'au jour où une famille royale fuyant devant le feu et la flamme du Grand Pillage s'y était précipitée pour y trouver un dernier refuge -, Néotrantor existait donc et survivait, péniblement, en attendant que s'apaisent les remous de la rébellion. La planète régnait dans une splendeur fantomatique sur les restes cadavériques de l'Empire.

Vingt mondes agricoles composaient un Empire Galactique !

Dagobert IX, chef de vingt mondes de hobereaux réfractaires et de paysans maussades, était empereur de la Galaxie, seigneur de l'Univers.

Dagobert IX avait vingt-cinq ans le jour sanglant où il était arrivé avec son père sur Néotrantor. Il avait encore présentes à l'esprit la gloire et la puissance de l'Empire. Mais son fils, qui serait peut-être un jour Dagobert X, était né sur Néotrantor.

Tout ce qu'il connaissait, c'étaient vingt mondes.

La voiture découverte de Jord Commason était le plus magnifique véhicule de son genre sur Néotrantor. Et ce n'était

leur appareil. " Et n'y a-t-il pas un homme dont on parle maintenant, qui agite les mondes de la Périphérie ?

- Que sais-tu de cela ? fit Commason, soudain méfiant.

- Rien, sire, dit le chauffeur, impassible. C'était une simple question en l'air. "

Le seigneur n'hésita qu'un instant. Il dit avec une brutale franchise :

" Tu ne poses pas de questions en l'air, et ta façon de recueillir des renseignements te fera mal finir. Mais... soit ! Cet homme s'appelle le Mulet, et un de ses sujets est venu ici il y a quelques mois pour... pour affaires. J'en attends un autre - incessamment - pour conclure cette affaire.

- Et ces nouveaux venus ? Ils ne sont pas ceux que vous voulez, peut-être ?

- Ils n'ont pas les papiers qu'ils devraient avoir.

- On a annoncé que la Fondation était tombée...

- Ce n'est pas moi qui te l'ai dit.

- On l'a annoncé, répéta Inchney sans se démonter, et si c'est exact, ce sont peut-être des réfugiés qu'on pourrait garder pour l'envoyé du Mulet par sincère amitié.

- Ah oui ? fit Commason, hésitant.

- Et, sire, puisqu'il est bien connu que l'ami d'un conquérant n'est que la dernière victime, ce serait une simple précaution d'autodéfense. Car il existe des appareils qu'on appelle des psychosondes, et nous avons là quatre cerveaux de la Fondation. Il y a bien des choses à propos de la Fondation qu'il serait utile de connaître, et beaucoup aussi à propos du Mulet. Du même coup, l'amitié du Mulet serait un peu moins accablante. "

Commason revint en frissonnant à sa première pensée.

" Mais si la Fondation n'est pas tombée... si ces nouvelles sont fausses... Il paraît qu'on a prédit qu'elle ne pouvait pas tomber.

- Nous avons passé l'âge des devins, sire.

- Et pourtant, si elle n'est pas tombée, Inchney. Réfléchis ! Si elle n'est pas tombée. Le Mulet m'a fait de belles promesses... " Il était allé trop loin et il battit en retraite. " Ou plutôt, il s'est

bienveillant. Il ne devait pas être maigre, blanc et effacé... ni servir le thé de sa propre main tout en s'inquiétant du confort de ses visiteurs.

C'était pourtant ainsi.

Dagobert IX gloussait tout en versant le thé dans la tasse qu'elle lui tendait.

" C'est un grand plaisir pour moi, ma chère. Cela me change de l'étiquette et des courtisans. Je n'ai pas eu l'occasion d'accueillir des visiteurs de mes lointaines provinces depuis quelque temps maintenant. C'est mon fils qui s'occupe de ces détails depuis que je suis vieux. Vous n'avez pas rencontré mon fils ? Un charmant garçon. Têtu, peut-être, mais il est jeune. Voulez-vous une capsule parfumée ? Non ? "

Toran voulut l'interrompre.

" Votre Majesté Impériale ?

- Oui.

- Votre Majesté Impériale, notre intention n'était pas de venir en intrus...

- Allons donc, vous n'êtes pas des intrus. Ce soir, il y aura la réception officielle, mais jusque-là nous sommes libres. Voyons, d'où m'avez-vous dit que vous veniez ? Voilà longtemps, me semble-t-il, que nous n'avons pas eu de réception officielle. Vous me disiez que vous veniez de la province d'Anacréon ?

- De la Fondation, Votre Majesté Impériale !

- Ah ! oui, la Fondation. Je me souviens maintenant. Je l'ai fait situer. C'est dans la province d'Anacréon. Je ne suis jamais allé là-bas. Mes médecins m'interdisent les grands voyages. Je ne me rappelle pas avoir vu récemment des rapports de mon vice-roi sur Anacréon. Comment cela va-t-il là-bas ? conclut-il avec inquiétude.

- Sire, murmura Toran, je n'apporte aucune doléance.

- Voilà qui est bien. Je féliciterai mon vice-roi. "

Toran jeta un coup d'œil désespéré à Ebling, dont la voix brusquement retentit :

" Sire, on nous a dit qu'il faudra votre permission pour visiter la Bibliothèque de l'université impériale de Trantor.

- Trantor ? répéta l'empereur. Trantor ? " Une expression de douloureuse surprise se peignit sur son visage. " Trantor ?

" Votre Majesté Impériale est adorée du peuple. Votre amour pour la population est bien connu.

- Il faudra que je rende visite à mon bon peuple d'Anacréon, mais mon médecin a dit... je ne me souviens pas de ce qu'il dit, mais... " Il leva soudain les yeux. " Vous disiez quelque chose à propos de Gilmer ?

- Non, Votre Majesté Impériale.

- Il ne doit pas avancer davantage. Retournez dire cela à votre peuple. Trantor doit tenir ! Mon père commande la flotte maintenant, et cette vermine de Gilmer doit geler dans l'espace avec sa horde de régicides. "

Il se laissa tomber dans un fauteuil et, une fois de plus, son regard redevint vague.

" Qu'est-ce que je disais ? "

Toran se leva et s'inclina très bas.

" Votre Majesté Impériale a été bonne avec nous, mais le temps qui nous était imparti pour une audience est terminé. "

Un moment Dagobert IX eut vraiment l'air d'un empereur lorsqu'il se leva et resta très droit, tandis qu'un par un ses visiteurs se dirigeaient à reculons jusqu'à la porte...

... Vingt hommes armés les attendaient et les encerclèrent.

L'éclair d'une arme jaillit...

Bayta reprit lentement conscience, mais sans passer par la phase du " Où suis-je ? ". Elle se souvenait parfaitement de cet étrange vieillard qui se prétendait empereur et des autres hommes qui attendaient dehors. Le petit picotement qu'elle éprouvait aux doigts signifiait qu'elle avait simplement été victime d'un rayon paralysant.

Elle garda les yeux fermés et écouta les voix.

Il y en avait deux. L'une était lente et prudente, avec des accents rusés sous l'obséquiosité de surface. L'autre était rude, rauque et saccadée. Bayta n'aimait ni l'une ni l'autre.

C'était la voix rauque qu'on entendait le plus souvent. Bayta entendit les derniers mots : " Il ne crèvera jamais, ce vieux fou ! Ça m'exaspère. Commason, j'en ai assez. Je vieillis aussi.

- Votre Altesse, voyons d'abord à quoi peuvent nous servir ces gens. Peut-être allons-nous disposer d'une source d'énergie autre que celle de votre père. "

" Ses yeux lui vont bien, dit-il. Commason... elle est encore plus belle avec les yeux ouverts. Je crois qu'elle fera l'affaire. Ce sera un plat exotique pour un palais blasé, hein ? "

Toran eut un vain sursaut, que le prince de la couronne ignora, et Bayta sentit un frisson la parcourir. Ebling Mis n'avait toujours pas repris connaissance ; sa tête pendait mollement sur sa poitrine, mais Bayta observa avec une certaine surprise que Magnifico avait les yeux ouverts, bien ouverts comme s'il était réveillé depuis longtemps. Ses grands yeux bruns se tournèrent vers Bayta et la dévisagèrent.

Il poussa un gémissement et, désignant de la tête le prince de la couronne :

" C'est lui qui a mon Visi-Sonor. "

Le prince de la couronne se retourna vers cette nouvelle voix.

" C'est à toi, monstre ? " fit-il en balançant l'instrument qu'il avait pendu à son épaule. Il le manipula maladroitement, s'efforçant d'émettre un son, mais en vain. " Tu sais en jouer, monstre ? "

Magnifico hocha la tête.

" Vous avez pillé un astronef de la Fondation, dit soudain Toran. Si l'empereur ne nous venge pas, la Fondation le fera. "

Ce fut l'autre, Commason, qui répondit lentement :

" Quelle Fondation ? Ou bien le Mulet n'est-il plus le Mulet ? "

Sa question demeura sans réponse. Le sourire du prince découvrit de grandes dents irrégulières. Le champ qui retenait le clown fut interrompu et on le fit se relever sans douceur. Puis on lui mit dans les mains le Visi-Sonor.

" Joue pour nous, monstre, dit le prince. Joue-nous une sérénade d'amour et de beauté pour notre belle dame étrangère. Dis-lui que la prison de mon père n'est pas un endroit pour elle, mais que je puis l'emmener en un lieu où elle pourra nager dans l'eau de rosé... et savoir ce qu'est l'amour d'un prince. Chante-lui l'amour d'un prince, monstre. "

Il posa sa cuisse épaisse sur une table de marbre et balança nonchalamment sa jambe, tandis que son sourire fat faisait monter en Bayta une rage silencieuse. Toran s'efforçait de se

- Pas trop mal, murmura-t-elle, mais pourquoi avez-vous joué ça ? "

Elle fit attention à la présence des autres dans la pièce. Toran et Mis étaient affalés contre le mur, mais ses yeux ne s'arrêtèrent pas sur eux. Il y avait le prince, qui gisait étrangement immobile au pied de la table. Puis Commason, qui poussait des gémissements et qui bavait.

Commason tressaillit et poussa un long cri en voyant Magnifiée s'approcher de lui. Magnifico se retourna et, d'un bond, vint libérer ses compagnons.

Toran se précipita et, d'une poigne énergique, saisit Commason par le cou.

" Vous, venez avec nous. Nous aurons besoin de vous, pour être sûrs d'arriver jusqu'à notre astronef. "

Deux heures plus tard, dans la cuisine de l'astronef, Bayta servit une tarte improvisée, et Magnifico célébra leur retour dans l'espace en s'y attaquant au mépris de toutes bonnes manières.

" C'est bon, Magnifico ?

- Hummm !

- Magnifico ?

- Oui, gente dame ?

- Qu'est-ce que vous avez joué là-bas ?

- Je... je préférerais ne pas en parler, fit le clown d'un air gêné. J'ai appris cela autrefois, et le Visi-Sonor a des effets sur le système nerveux en profondeur. Bien sûr, c'était mal, et cela ne convenait pas à votre douce innocence, gente dame.

- Oh ! voyons, Magnifico, je ne suis pas aussi innocente que ça. Ne me flattez pas. Est-ce que j'ai vu la même chose qu'eux ?

- J'espère que non. C'était pour eux seulement que je jouais. Si vous avez vu, ce n'était qu'en bordure... de loin.

- Et c'était bien suffisant. Savez-vous que vous avez assommé le prince ?

- Je l'ai tué, gente dame, fit Magnifico tout en mordant à belles dents dans sa tarte.

- Quoi ? fit-elle en avalant péniblement sa salive.

- Il était mort quand je me suis arrêté, sinon j'aurais continué. Commason ne m'intéressait pas. Mais, gente darne, ce

" Il y a quelque chose qui ne va pas ? demanda Toran. Vous ne vous sentez pas bien ? "

Une lueur étrange et songeuse passa dans le regard de Mis. Il ne répondit rien.

VI

Repérer un objectif sur le grand monde de Trantor présente un problème unique dans la Galaxie. Il n'y a pas de continents ni d'océans à localiser à quinze cents kilomètres de distance. Il n'y a pas de fleuves, de lacs ni d'îles à apercevoir à travers les bancs de nuages.

Le monde couvert de métal était - avait été - une cité colossale, et seul l'ancien Palais impérial pouvait être facilement identifié de l'espace par un étranger. Le *Bayta* contourna la planète presque à l'altitude d'un avion, en cherchant péniblement l'entrée.

Des régions polaires, où la glace qui recouvrait les tours métalliques prouvait que le système de climatisation était en panne ou défectueux, ils se dirigèrent vers le sud. De temps en temps, ils pouvaient faire un rapprochement - problématique - entre ce qu'ils voyaient et ce que montrait la carte bien insuffisante qu'ils s'étaient procurée sur Néotrantor.

Mais quand ils y arrivèrent, il n'y avait pas à s'y tromper. La brèche dans la carapace métallique de la planète était de quatre-vingts kilomètres. L'étrange verdure s'étendait sur des centaines de kilomètres carrés, enfermant la grâce altière des anciennes résidences impériales.

Le *Bayta* s'arrêta et s'orienta lentement. Il n'y avait que les énormes rampes d'accès pour les guider. De longues flèches droites sur la carte ; des rubans lisses et brillants au-dessous d'eux.

Ils naviguèrent à l'estime jusqu'à la région que la carte indiquait comme étant celle de l'Université, et l'astronef se posa sur l'espace plat qui avait dû jadis être un astroport animé.

Lorsqu'ils plongèrent dans le fouillis du métal, ce qui d'en haut semblait une beauté lisse se révéla n'être que des ferrailles

au nez crochu. Et une femme était avec eux, comme une égale. Il s'avança et leur adressa le signe universel de paix : les deux mains devant lui, les paumes dures et calleuses tournées vers le ciel.

Le jeune fit deux pas en avant et répéta le geste.

" Je viens en paix. "

L'accent était étrange, mais les mots étaient compréhensibles. Senter répondit du fond du cœur :

" Que ce soit en paix. Soyez le bienvenu auprès du groupe. Avez-vous faim ? Vous mangerez. Avez-vous soif ? Vous boirez.

- Nous vous remercions de votre bonté, répondit lentement le voyageur, et nous porterons témoignage de l'hospitalité de votre groupe quand nous regagnerons notre monde. "

Une réponse bizarre, mais satisfaisante. Derrière lui, les hommes du groupe souriaient, et du fond des constructions voisines, les femmes apparurent.

Dans son appartement personnel, il tira de sa cachette le coffret fermé à clé, aux parois de glace, et offrit à chacun de ses hôtes les longs cigares réservés pour les grandes occasions. Il hésita devant la femme. Elle avait pris place parmi les hommes. Les étrangers de toute évidence toléraient cette effronterie, s'y attendaient même. Un peu raide, il lui tendit le coffret.

Elle accepta un cigare en souriant et en tira une bouffée avec tout le plaisir qu'on pouvait imaginer. Lee Senter s'efforça de ne pas montrer qu'il était scandalisé.

La conversation qui précéda le repas effleura poliment le sujet de la culture sur Trantor. Ce fut le vieillard qui demanda :

" Et les hydroponiques ? Certainement, pour un monde comme Trantor, les hydroponiques seraient la solution. "

Senter secoua lentement la tête. Il ne se sentait pas sûr de lui. Il ne connaissait que ce qu'il avait lu dans les livres.

" Vous parlez de la culture artificielle sur produits chimiques ? Non, pas sur Trantor. Les hydroponiques nécessitent un monde industriel... par exemple, une grande industrie chimique. Et en cas de guerre ou de désastre, quand l'industrie s'effondre, les gens meurent de faim. Et puis on ne peut pas faire pousser artificiellement toutes les denrées.

Le peu de vie qu'il y avait sur Trantor se réduisit à néant lorsqu'ils pénétrèrent parmi les bâtiments largement espacés de l'Université. Là, planait un silence solennel.

Les étrangers de la Fondation ne connaissaient rien des jours et des nuits du pillage sanglant qui avait laissé l'Université intacte. Ils ne savaient rien de l'époque qui avait suivi l'effondrement du pouvoir impérial, et où les étudiants, avec les armes qu'ils avaient empruntées et leur courage sans expérience, avaient formé une armée de volontaires pour protéger l'autel central de la science de la Galaxie. Ils ne savaient rien de la Bataille des Sept Jours, ni de l'armistice qui avait sauvé la liberté de l'Université, alors même que le Palais impérial retentissait du fracas des bottes de Gilmer et de ses soldats, durant leur brève domination.

Les gens de la Fondation, en approchant pour la première fois, s'aperçurent seulement que dans un monde de transition, cette région était un paisible et gracieux musée de la grandeur de jadis.

Dans une certaine mesure, ils arrivaient en intrus. Le vide maussade des lieux les repoussait. L'atmosphère de travail semblait durer encore et s'irriter de cette irruption.

La bibliothèque était une construction étonnamment petite, qui s'agrandissait en sous-sols monumentaux, pleins de silence et de rêverie. Ebling Mis s'arrêta devant les fresques qui couvraient les murs du hall d'entrée. Il chuchota (il fallait chuchoter en ces lieux) :

" Je crois que nous avons dépassé la salle des catalogues. Je vais m'arrêter là-bas. " Il avait le front moite, ses mains tremblaient. " Il ne faut pas qu'on me dérange, Toran. Voudrez-vous m'apporter mes repas en bas ?

- Comme vous voudrez. Nous ferons tout ce que nous pourrons pour vous aider. Voulez-vous que nous travaillions sous vos ordres ?...

- Non. Il faut que je sois seul.

- Vous pensez que vous trouverez ce que vous voulez ?

- Je sais que je trouverai ! " répondit Ebling Mis avec une douce certitude.

- A rien. Enfin, au Mulet, à Port, à la Fondation, à tout ça. A Ebling Mis, et je me demande s'il trouvera quelque chose à propos de la Seconde Fondation. Et si cela nous aidera quand il l'aura trouvée. Je pense à un million d'autres choses. Tu es satisfait ? fit-elle nerveusement.

- Si tu fais simplement la tête, tu ne voudrais pas t'arrêter ? Ce n'est pas agréable et ça n'arrange rien. " Bayta se leva avec un pâle sourire.

" Bon. Je suis heureuse. Tu vois, je souris, je suis gaie. " Dehors, on entendit l'exclamation de Magnifico : " Gente dame !

- Qu'y a-t-il ?

- Venez. "

La voix de Bayta s'étrangla brusquement lorsque, dans l'ouverture de la porte, apparut la haute silhouette...

" Pritcher, s'écria Toran.

- Capitaine ! fit Bayta. Comment nous avez-vous trouvés ? " Han Pritcher entra. Sa voix était claire et calme, parfaitement neutre et impassible.

" J'ai maintenant le grade de colonel... sous les ordres du Mulet.

- Sous les ordres du Mulet ! " murmura Toran.

Magnifico, qui contemplait l'arrivant d'un air éperdu, vint se blottir derrière Toran. Personne ne fit attention à lui. Bayta, les mains tremblantes, dit :

" Vous venez nous arrêter ? Vous êtes vraiment passé dans leur camp ?

- Je ne suis pas venu vous arrêter, répondit aussitôt le colonel. Mes instructions ne font pas mention de vous. En ce qui vous concerne, je suis libre et, si vous le voulez bien, je choisis de renouer notre vieille amitié.

- Comment nous avez-vous trouvés ? demanda Toran, furieux. Vous étiez à bord de l'astronef filien, alors ? Vous nous avez suivis ? "

Un rien de gêne sembla passer sur le visage de Pritcher.

" J'étais en effet à bord de l'astronef filien. Je vous ai d'abord trouvés... disons... par hasard.

- Un hasard mathématiquement impossible.

Mulet. Tous ses généraux sont contrôlés sur le plan émotionnel. Ils ne peuvent le trahir ; ils ne peuvent fléchir... et le contrôle est permanent. Ses ennemis les plus acharnés deviennent ses plus fidèles lieutenants. Le Seigneur de Kalgan capitule avec sa planète et devient son vice-roi pour la Fondation.

- Et vous, ajouta Bayta d'un ton amer, vous trahissez votre cause et devenez l'envoyé du Mulet sur Trantor. Je vois !

- Je n'ai pas fini. Le don du Mulet opère dans l'autre sens, et de façon plus efficace encore. Le désespoir est aussi une émotion ! Au moment crucial, les hommes clés de la Fondation, les hommes clés de Port ont désespéré. Leurs mondes sont tombés sans trop de lutte.

- Vous voulez dire, demanda Bayta, crispée, que les sentiments que j'ai éprouvés dans la crypte de Seldon étaient dus au contrôle émotionnel du Mulet sur moi ?

- Sur moi aussi. Sur les sentiments de tout le monde. Comment cela s'est-il passé sur Port, vers la fin ? "

Bayta détourna la tête.

" Cela fonctionne pour les individus comme pour les mondes, reprit Pritcher. Pouvez-vous déclencher une force susceptible de vous faire capituler de votre plein gré quand elle le désire ; susceptible de faire de vous un serviteur fidèle quand elle en a envie ?

- Comment savoir si c'est la vérité ? fit lentement Toran.

- Pouvez-vous expliquer autrement la chute de la Fondation et de Port ? Pouvez-vous expliquer autrement ma... ma conversion ? Réfléchissez ! Qu'est-ce que vous... ou moi... ou toute la Galaxie avons fait pendant tout ce temps contre le Mulet ? Citez-moi un seul petit fait ?

- Par la Galaxie, volontiers, fit Toran, piqué au vif. Votre merveilleux Mulet, cria-t-il, avait des contacts avec Néotrantor, grâce auxquels nous avons été retenus, hein ? Eh bien, ces contacts sont morts, ou pire encore. Nous avons tué le prince de la couronne et laissé son complice dans un état confinant à l'idiotie. Le Mulet ne nous a pas arrêtés là-bas, et nous avons échappé à son emprise.

- Mais non, pas du tout. Ces hommes-là n'étaient pas à nous. Le prince de la couronne était un médiocre, gorgé de vin.

pouvoir. Avec cela - et ses facultés - où est le monde de la Galaxie capable de lui tenir tête ?

" Au cours de ces sept années, il a fondé un nouvel Empire. En sept ans, autrement dit, il aura accompli tout ce que la psychohistoire de Seldon n'a pu faire en près de sept cents ans. La Galaxie va connaître enfin l'ordre et la paix.

" Et vous ne pourriez pas l'empêcher... pas plus que vous ne pourriez barrer de vos épaules le passage d'une planète. "

Un long silence suivit le discours de Pritcher. Son thé avait refroidi. Il vida sa tasse, l'emplit de nouveau et la but lentement. Toran se mordait nerveusement les ongles. Le visage de Bayta était pâle et son expression froide et distante.

Puis elle dit d'une voix frêle :

" Nous ne sommes pas convaincus. Si le Mulet désire que nous soyons ainsi, qu'il vienne sur place nous conditionner lui-même. Vous l'avez combattu jusqu'au dernier instant de votre conversion, j'imagine, n'est-ce pas ?

- En effet, dit gravement le colonel Pritcher.

- Alors, octroyez-nous le même privilège. "

Le colonel Pritcher se leva.

" En ce cas, je pars, dit-il d'un ton pincé. Comme je l'ai dit tout à l'heure, ma mission pour l'instant ne vous concerne pas. Je ne crois pas qu'il me sera nécessaire de signaler votre présence ici. Ce n'est pas une trop grande bonté de ma part. Si le Mulet désire arrêter votre action, il a sans nul doute d'autres hommes chargés de cette mission, et vous serez arrêtés en temps utile. Mais, en ce qui me concerne, je ne ferai pas plus que ce qu'on exige de moi.

- Merci, murmura Bayta.

- Quant à Magnifico, où est-il ? Venez, Magnifiée, je ne vous ferai pas de mal...

- Qu'allez-vous faire de lui ? demanda Bayta avec une brusque animation.

- Rien. Mes instructions ne parlent pas de lui non plus. J'ai entendu dire qu'on le recherche, mais le Mulet le trouvera quand il le voudra. Je ne dirai rien. Voulez-vous que nous nous serrions la main ? "

pourra jamais nous servir à grand-chose. Je me dis parfois que rien ne pourra nous aider.

- Ne dis pas cela ! s'écria Bayta. Torie, non ! Quand tu parles ainsi, je crois que le Mulet nous tient. Allons parler à Ebling, Torie... tout de suite ! "

Quand ils approchèrent, Ebling Mis leva la tête du long bureau où il était installé et tourna vers eux ses yeux rougis par la lecture. Ses cheveux clairsemés étaient tout décoiffés et il parla d'une voix ensommeillée.

" Quoi ? fit-il. On me demande ?

- Nous vous avons réveillé ? demanda Bayta. Faut-il que nous partions ?

- Partir ? Qui est-ce ? Non, non, restez ! Il n'y a pas de sièges ? J'en avais vu pourtant ! " fit-il avec un geste vague.

Toran poussa deux fauteuils devant lui. Bayta s'assit et prit dans ses mains une des mains molles du psychologue.

" Pouvons-nous vous parler, docteur ? (Elle employait rarement ce titre.)

- Il y a quelque chose qui ne va pas ? " Une petite lueur s'alluma dans ses yeux. Ses joues flasques reprirent quelque couleur. " Il y a quelque chose qui ne va pas ? répéta-t-il.

- Le capitaine Pritcher est venu, dit Bayta. Laisse-moi parler, Torie. Vous vous souvenez du capitaine Pritcher, docteur ?

- Oui... oui... " Ses doigts pincèrent ses lèvres puis les relâchèrent. " Un grand type. Démocrate.

- Oui, c'est lui. Il a découvert quelle est la mutation du Mulet. Il était ici, docteur, et il nous l'a dit.

- Mais ce n'est rien de nouveau. J'ai éclairci le problème de la mutation du Mulet. Je ne vous l'ai pas dit ? fit-il avec un étonnement sincère. J'ai oublié de vous le dire ?

- Oublié de nous dire quoi ? fit précipitamment Toran.

- Que j'avais découvert la mutation du Mulet, bien sûr. Il agit sur les émotions. Le contrôle émotionnel ! Je ne vous en ai pas parlé ? Voyons, qu'est-ce qui m'a fait oublier ? "

Il se mordit la lèvre inférieure d'un air songeur. Puis, lentement, sa voix reprit quelque vie, ses paupières se soulevèrent comme si son cerveau endormi venait de s'aiguiller

" N'ai-je pas raison ? Y a-t-il une faille dans mon raisonnement ?

- Pas de faille, Ebling ", fit Bayta en lui tapotant doucement la main.

Mis était joyeux comme un enfant.

" Tout cela est si facile ! Je vous assure, je me demande parfois ce qui se passe en moi. Je crois me rappeler l'époque où tant de choses étaient un mystère pour moi, alors que tout est si clair maintenant. Il n'y a plus de problèmes. Je tombe sur ce qui pourrait en être un, et, je ne sais comment, au fond de moi je le comprends. Et mes hypothèses, mes théories semblent toujours se vérifier. Il y a un élan en moi... qui me pousse toujours de l'avant... si bien que je ne peux m'arrêter... et que je ne veux pas manger ni dormir... mais continuer toujours... toujours... toujours. "

Sa voix n'était plus qu'un murmure. Sa main veinée de bleu passait en tremblant sur son front. Il y avait dans ses yeux une lueur frénétique qui s'effaça au bout d'un moment.

" Alors je ne vous ai jamais parlé des pouvoirs de mutant du Mulet, reprit-il plus calmement. Mais... vous ne m'avez pas dit que vous étiez au courant ?

- C'est le capitaine Pritcher, Ebling, dit Bayta. Vous vous souvenez ?

- Il vous l'a dit, dit-il d'un ton un peu scandalisé. Mais comment l'a-t-il découvert ?

- Il a été conditionné par le Mulet. Il est colonel maintenant, dans l'armée du Mulet. Il est venu nous conseiller de nous rendre au Mulet et il nous a dit... ce que vous venez de nous dire.

- Alors, le Mulet sait que nous sommes ici ? Il faut que je me dépêche... Où est Magnifico ? Il n'est pas avec vous ?

- Magnifico dort, dit Toran avec impatience. Il est minuit passé, vous savez.

- Vraiment ? Mais alors... je dormais lorsque vous êtes entrés ?

- Vous dormiez, dit Bayta d'un ton ferme, et vous n'allez pas vous remettre à travailler. Vous allez vous coucher. Tiens, Torie, aide-moi. Restez tranquille, Ebling, et estimez-vous heureux

Et j'ai les comptes-rendus de l'assemblée Seldon. Le Mulet n'a pas encore gagné... "

Bayta éteignit les lumières.

" Dormez ! "

Sans un mot, Toran et Bayta remontèrent à la surface.

Le lendemain, Ebling Mis prit un bain et s'habilla, il vit le soleil de Trantor, il sentit le vent de Trantor pour la dernière fois. A la fin de la journée, il était replongé dans les gigantesques profondeurs de la bibliothèque, d'où il ne devait jamais ressortir.

Dans la semaine qui suivit, la vie retrouva sa routine. Le soleil de Néotrantor était une étoile calme et brillante dans le ciel nocturne de Trantor. A la ferme, on était en pleines semailles de printemps. Les terrains de l'Université étaient silencieux et déserts. La Galaxie semblait vide. Le Mulet aurait pu ne jamais exister.

Bayta songeait à cela tout en regardant Toran allumer soigneusement son cigare et observer les zones de ciel bleu visibles entre les tours métalliques qui encerclaient l'horizon.

" Belle journée, dit-il.

- Oui, c'est vrai. Tu as tout noté sur la liste, Torie ?

- Bien sûr. Une demi-livre de beurre, une douzaine d'œufs, des haricots verts... tout est là, Bay. Je n'oublierai rien.

- Bon. Et assure-toi que les légumes sont frais et non des reliques de musée. Tu as vu Magnifico, au fait ?

- Pas depuis le petit déjeuner. Il doit être en bas avec Ebling, en train de regarder un microfilm.

- Très bien. Ne perds pas de temps, car j'aurai besoin des œufs pour le dîner. "

Toran la quitta en souriant avec un petit salut de la main.

Bayta tourna les talons dès que Toran eut disparu parmi les enchevêtrements de métal. Elle hésita devant la porte de la cuisine, fit lentement demi-tour et pénétra sous la colonnade menant à l'ascenseur qui s'enfonçait dans les souterrains.

Ebling Mis était là, penché sur les objectifs du projecteur, immobile, perdu dans ses recherches. Auprès de lui, Magnifico était assis, vissé sur un fauteuil, le regard aux aguets.

Mais en êtes-vous sûr ? Magnifiée lui-même n'est-il pas une faille dans la théorie ? "

Il y eut un lourd silence.

" Qu'est-ce qui ne va pas, Ebling ? Voyons, Magnifiée était le bouffon du Mulet. En ce cas, pourquoi n'était-il pas conditionné pour éprouver à son égard amour et foi ? Pourquoi, de tous ceux qui sont en contact avec le Mulet, le déteste-t-il tant ?

- Mais... mais il était conditionné. Certainement, Bay ! " Il semblait de plus en plus sûr à mesure qu'il parlait. " Imaginez-vous que le Mulet traite son clown comme il traite ses généraux ? Chez ceux-ci, il veut trouver foi et loyalisme, mais chez son clown, il n'a besoin que de trouver de la crainte. Vous n'avez jamais remarqué que l'état de perpétuelle panique où se trouve Magnifico a un caractère pathologique ? Pensez-vous qu'il soit naturel pour un être humain d'être aussi affolé qu'il l'est tout le temps ? Une peur pareille devient comique. Le Mulet trouvait sans doute cela comique - et cela l'arrangeait aussi, puisque cela compromettait l'assistance que nous aurions pu obtenir au début de Magnifico.

- Vous voulez dire, reprit Bayta, que les renseignements de Magnifico sur le Mulet étaient faux ?

- Ils étaient susceptibles de nous égarer. Ils étaient colorés par une peur pathologique. Le Mulet n'est pas le géant que croit Magnifico. Il est plus probablement un homme ordinaire, mis à part ses facultés mentales. Mais si cela l'amusait de faire figure de surhomme auprès du pauvre Magnifico... " Le psychologue haussa les épaules. " En tout cas, les renseignements de Magnifico n'ont plus d'importance.

- Qu'est-ce qui en a, alors ? " Mis revint à son projecteur.

" Qu'est-ce qui en a, alors ? répéta-t-elle. La Seconde Fondation ?

- Est-ce que je vous ai dit quelque chose à ce propos ? dit le psychologue en se tournant brusquement vers elle. Je ne m'en souviens pas. Je ne suis pas encore prêt. Qu'est-ce que je vous ai confié ?

- Rien, fit Bayta avec force. Oh ! Par la Galaxie, vous ne m'avez rien dit, mais je le regrette, car je suis affreusement lasse. Quand tout cela sera-t-il fini ? "

- Alors, écoutez bien. La Fondation numéro deux, elle, était un monde de spécialistes des sciences mentales. C'était le reflet de votre monde. La psychologie, et non plus la physique, dominait. Vous comprenez ? fit-il d'un ton triomphant.

- Pas du tout.

- Mais réfléchissez, Bayta, utilisez votre cerveau. Hari Seldon savait que sa psychohistoire ne pouvait prédire que des probabilités, et non des certitudes. Il y avait toujours une marge d'erreurs, et à mesure que le temps passait, cette marge devait augmenter en progression géométrique. Seldon voulait naturellement s'en protéger autant que possible. Notre Fondation était vigoureuse sur le plan scientifique. Elle pouvait conquérir des armées et des armes. Elle pouvait opposer la force à la force. Mais que pouvait-elle contre l'attaque mentale d'un mutant comme le Mulet ?

- Ce serait alors le travail des psychologues de la Seconde Fondation, fit Bayta, qui sentait l'excitation monter en elle.

- Oui, oui, oui ! Certainement !

- Mais ils n'ont rien fait jusqu'à maintenant.

- Qu'en savez-vous ? "

Bayta réfléchit.

" Je n'en sais rien. Avez-vous des preuves qu'ils existent ?

- Non. Il y a de nombreux facteurs dont je ne sais rien. La Seconde Fondation n'aurait pu être établie à son point final de développement, pas plus que nous. Nous avons grandi lentement et notre force s'est accrue ; il a dû en aller de même pour eux. Qui sait à quel stade de développement ils en sont maintenant ? Sont-ils assez forts pour combattre le Mulet ? Ont-ils conscience du danger ? Ont-ils des chefs capables ?

- Mais s'ils se conforment au Plan de Seldon, alors le Mulet doit être battu par la Seconde Fondation.

- Ah ! fit Ebling Mis d'un ton songeur, est-ce bien cela ? La Seconde Fondation était une entreprise plus difficile que la Première. Elle est infiniment plus complexe, et plus sujette par conséquent à des possibilités d'erreurs. Et si la Seconde Fondation ne battait pas le Mulet, alors ce serait grave... extrêmement grave. Ce serait peut-être la fin de la race humaine telle que nous la connaissons.

" Et tu crois vraiment qu'il a raison, Bay ? Tu ne crois pas qu'il... (Il hésita.)

- Il a raison, Torie. Il est malade, je le sais. Ce changement en lui, cet amaigrissement, cette façon de parler... il est malade. Mais dès qu'on lui parle du Mulet, de la Seconde Fondation, ou d'un sujet sur lequel portent ses recherches, écoute-le. Il est lucide et clair comme le ciel de l'espace. Il sait de quoi il parle. J'ai confiance en lui.

- Alors, il y a encore de l'espoir, fit-il sans conviction.

- Je... je ne comprends pas encore très bien. Peut-être ! Peut-être que non ! Désormais, je porte un pistolet. " Tout en parlant, elle brandissait une arme au canon luisant. " A tout hasard, Torie, à tout hasard.

- Comment ça ?

- Peu importe, fit Bayta avec un rire un peu nerveux. Peut-être que je suis un peu folle aussi... comme Ebling Mis. "

Ebling Mis avait alors sept jours à vivre, et les sept jours s'écoulèrent, l'un après l'autre, paisiblement.

Pour Toran, ils passèrent dans une sorte de stupeur. La vie semblait vide de toute action, il avait l'impression d'hiberner.

Mis était une entité mystérieuse dont le travail de taupe restait invisible à l'œil nu. Il s'était barricadé. Ni Toran ni Bayta ne pouvaient le voir. Seul Magnifiée assurait la liaison. Magnifico, devenu silencieux et songeur, qui apportait et emportait les plateaux de nourriture et qui restait vigilant dans l'ombre.

Bayta, elle aussi, avait changé. Elle avait perdu de sa vivacité, de son assurance. Elle aussi se repliait sur elle-même et, une fois, Toran l'avait surprise en train de manipuler son pistolet. Elle l'avait aussitôt rengainé, avec un sourire forcé.

" Qu'est-ce que tu fais avec ça, Bay ?

- Je le tiens. C'est un crime ?

- Tu vas te faire sauter stupidement la tête.

- Et après ! Ce ne serait pas une grande perte ! "

La vie conjugale avait appris à Toran la vanité de discuter avec une femme de mauvaise humeur. Il haussa les épaules. Et s'éloigna.

Il n'y avait rien à dire. Le fracas de la détonation se répercuta de salle en salle, mais, avant de s'éteindre, il avait masqué le cliquetis métallique du pistolet de Bayta tombant par terre, étouffé le cri perçant de Magnifico et noyé le rugissement de Toran. Il y eut un lourd silence.

Bayta penchait la tête dans l'obscurité. Pour la première fois, des larmes coulaient sur son visage. Toran avait les muscles tendus au point d'avoir l'impression que jamais plus il ne desserrerait les dents. Le visage de Magnifico était un masque impassible. Enfin, Toran réussit à articuler d'une voix méconnaissable : " Alors, tu es une créature du Mulet. Il a fini par t'avoir ! " Bayta le regarda, la bouche crispée par un rictus : " Moi, une créature du Mulet ? Ça alors... " Elle sourit, péniblement, et rejeta ses cheveux en arrière. Lentement, sa voix redevint normale, ou presque. " C'est fini, Toran, je peux parler maintenant. Combien de temps survivrai-je, je ne sais pas. Mais je peux commencer à parler... "

Les nerfs de Toran maintenant s'étaient détendus.

" Parler de quoi, Bay ? fit-il d'un ton las. Qu'y a-t-il à dire ?

- Je veux parler de la calamité qui nous a poursuivis. Nous l'avons déjà remarquée, Torie. Tu ne te souviens pas ? Comment la défaite a toujours été sur nos talons sans jamais réussir à nous rattraper ? Nous étions sur la Fondation et elle s'est effondrée tandis que les mondes indépendants luttaienent encore, mais nous, nous sommes partis à temps pour gagner Port. Nous étions sur Port et la planète s'est effondrée tandis que les autres se battaient encore, et une fois de plus nous sommes partis à temps. Nous nous sommes rendus sur Néotrantor, et il est hors de doute que la planète a rallié maintenant le camp du Mulet. "

Toran secoua la tête.

" Je ne comprends pas.

- Torie, ces choses-là n'arrivent pas dans la vie réelle. Toi et moi, nous sommes des gens sans importance ; on ne tombe pas d'un tourbillon de politique dans un autre, sans arrêt pendant un an... à moins de porter en soi ce tourbillon. *A moins de porter en soi la source d'infection !* Tu comprends maintenant ?

"

Toran, j'ai perçu un peu de cette composition au Visi-Sonor qui a tué le prince de la couronne. Rien qu'un peu... mais cela a suffi à m'inspirer le même sentiment de désespoir que j'avais connu dans la crypte de Seldon et sur Port. Toran, je ne peux me tromper sur ce sentiment-là.

- Je... je l'ai senti aussi, fit Toran. J'avais oublié. Je n'aurais jamais cru...

- C'est alors que l'idée m'est venue pour la première fois. Ce n'était qu'une vague impression... une intuition, si tu veux. Je n'avais rien sur quoi m'appuyer. Et puis Pritcher nous a parlé du Mulet et de sa mutation, et j'ai tout de suite compris. C'était le Mulet qui avait fait naître ce désespoir dans la crypte de Seldon ; c'était Magnifico qui avait fait naître ce désespoir sur Néotrantor. C'était la même émotion. Le Mulet et Magnifico étaient donc la même personne. Est-ce que ça ne concorde pas admirablement, Torie ? Est-ce qu'on ne dirait pas un axiome : deux choses égales à une même chose sont égales entre elles ? "

Elle était au bord de la crise de nerfs, mais elle parvint à se calmer.

Elle reprit :

" Cette découverte m'a terrifiée. Si Magnifico était le Mulet, il pouvait connaître mes émotions... et les modifier pour servir ses desseins. Je n'osais pas le laisser s'en douter. Je l'évitais. Heureusement, il m'évitait aussi ; il s'intéressait trop à Ebling Mis. J'avais fait le projet de tuer Mis avant qu'il puisse parler. J'avais fait ce projet en secret - aussi secrètement que je pouvais -, si secrètement que je n'osais même pas me le dire à moi-même. Si j'avais pu tuer le Mulet lui-même... mais je ne pouvais pas prendre le risque. Il s'en serait aperçu d'avance et j'aurais tout perdu. "

Elle semblait vidée de toute émotion.

" C'est impossible, dit Toran d'une voix rauque. Regarde-moi cette misérable créature. Lui, le Mulet ? Il n'entend même pas ce que nous disons. "

Mais, quand son regard suivit son doigt braqué vers le clown, il vit que Magnifico était debout, aux aguets, l'œil vif. Il parla sans aucun accent.

ces esprits et tourner l'aiguille sur le point que je désirais en la fixant là à jamais. Et ensuite, il m'a fallu plus longtemps encore pour comprendre que les autres n'en étaient pas capables.

" Mais j'ai pris finalement conscience de mon pouvoir et, en même temps, m'est venu le désir de compenser la triste situation dans laquelle j'avais vécu jusqu'alors. Vous pouvez sans doute comprendre cela. Vous pouvez essayer. Ce n'est pas facile d'être un monstre, d'avoir un esprit, de comprendre, et d'être un monstre. D'être différent ! De ne pas être comme les autres ! Vous n'avez jamais connu cela ! "

Magnifico leva les yeux vers le ciel, se balançait sur ses talons et reprit :

" Mais j'ai fini par apprendre et j'ai décidé que la Galaxie et moi nous pourrions nous affronter. Allons, j'avais été patient pendant vingt-deux ans. C'était à moi de jouer maintenant. " Il s'interrompit pour jeter un bref coup d'œil à Bayta. " Mais j'avais une faiblesse. Je n'étais rien par moi-même. Si je pouvais acquérir le pouvoir, ce ne serait que par l'intermédiaire des autres. Je n'ai jamais réussi que par des intermédiaires. Toujours ! Pritcher avait raison. Grâce à un pirate, j'obtins ma première base d'opérations sur un astéroïde. Grâce à un industriel, je pris pied sur une planète. Grâce à toute une série d'autres personnages, en terminant par le Seigneur de Kalgan, je m'emparai de Kalgan et je me procurai une flotte. Après cela, ce fut la Fondation... et c'est alors que vous intervenez dans l'histoire...

" La Fondation, dit-il doucement, a été le plus gros morceau. Pour la vaincre, il me fallait conquérir, briser ou mettre hors d'état de nuire une proportion extraordinaire de sa classe dominante. J'aurais pu y parvenir, mais il y avait une méthode plus rapide que je finis par trouver. Après tout, si un homme fort peut soulever deux cent cinquante kilos, ça ne veut pas dire qu'il tienne à le faire souvent. Le contrôle émotionnel que j'exerce n'est pas facile. Je préfère ne pas l'utiliser quand ce n'est pas indispensable. J'acceptai donc des alliés dans ma première attaque contre la Fondation.

" En me faisant passer pour mon propre bouffon, je cherchais l'agent ou les agents de la Fondation qu'on avait

- Mais oui, dit Magnifiée, le Visi-Sonor agit comme concentrateur. En fait, c'est un moyen primitif de contrôler les émotions. Avec cet appareil, je peux manipuler des gens par groupes, et accentuer mon action sur tel ou tel individu. Les concerts que j'ai donnés sur Terminus avant sa chute et sur Port ont contribué à l'atmosphère générale de défaitisme. J'aurais pu rendre le prince de la couronne de Néotrantor très malade sans l'aide du Visi-Sonor, mais je n'aurais pas pu le tuer. Vous comprenez ?

" Mais c'était Ebling Mis ma découverte la plus importante. Il aurait pu être... " Magnifiée réprima la tristesse qui perçait dans sa voix. " Il existe un aspect du contrôle émotionnel que vous ne connaissez pas. L'intuition, le flair, le sens prophétique - selon le nom que vous choisirez de lui donner - peut être traité comme une émotion. En tout cas, c'est ce que je fais. Vous me suivez ? " Il poursuivit sans attendre. " L'esprit humain fonctionne avec un faible rendement. J'ai vite découvert que je pouvais provoquer un usage continu du cerveau à haut rendement. C'est un procédé meurtrier pour l'individu sélectionné, mais utile... Le dépresseur de champ atomique que j'ai utilisé dans la guerre contre la Fondation a été obtenu grâce à la mise *en haute pression* d'un technicien kalganais. Comme toujours, j'opère par personne interposée.

" Ebling Mis était une proie de choix. Ses possibilités étaient élevées et j'avais besoin de lui. Même avant l'ouverture des hostilités avec la Fondation, j'avais déjà envoyé des délégués pour négocier avec l'Empire. C'est alors que j'ai commencé mes recherches sur la Seconde Fondation. Naturellement, je ne l'ai pas trouvée. Je savais que je devais absolument la découvrir... et Ebling Mis était l'homme qu'il me fallait. Avec son esprit fonctionnant à plein rendement, il aurait sans doute pu réitérer les travaux de Hari Seldon.

" Il y a réussi en partie. Je l'ai vraiment poussé au bout de ses forces. C'était cruel, mais nécessaire. Il était mourant vers la fin, mais il vivait encore... " Le chagrin de nouveau lui brisa la voix. " Il aurait vécu assez longtemps. Tous les trois, nous aurions gagné la Seconde Fondation. C'aurait été la dernière bataille, si je n'avais pas commis cette erreur.

l'égard de Bayta m'ont... agacé. Je l'ai tué. C'était un geste stupide. Un étourdissement aurait aussi bien fait l'affaire.

" Et pourtant, vos soupçons ne se seraient jamais transformés en certitudes si j'avais interrompu le bavardage plein de bonnes intentions de Pritcher, ou si j'avais fait moins attention à Mis et davantage à vous... (Il haussa les épaules.)

- Alors, demanda Bayta, c'est la fin ?

- C'est la fin.

- Et maintenant ?

- Je vais poursuivre mon programme. Mais trouver, en ces temps de décadence, quelqu'un d'aussi doué et d'aussi bien équipé intellectuellement qu'Ebling Mis me paraît douteux. Il me faudra alors chercher par d'autres moyens la Seconde Fondation. Dans une certaine mesure, vous m'avez battu. "

Bayta s'était levée, triomphante.

" Dans une certaine mesure ? Comment ça ? Nous vous avons battu complètement. Toutes vos victoires en dehors de la Fondation ne comptent pas, puisque la Galaxie est désormais un vide voué à la barbarie. La conquête de la Fondation ne représente même qu'une victoire mineure, puisqu'elle n'était pas conçue pour parer à la crise que vous incarnez. C'est la Seconde Fondation que vous devez vaincre - *la Seconde Fondation, parfaitement* - et c'est elle qui va vous vaincre. Votre seule chance était de la repérer et de frapper avant qu'elle soit prête. Vous n'y arriverez plus maintenant. Désormais, à chaque minute qui passe, ils sont de plus en plus prêts à vous affronter. En ce moment même, le mécanisme s'est peut-être mis en branle. Vous le saurez quand il vous frappera, et votre bref règne sera terminé, vous ne serez qu'un conquérant éphémère de plus à avoir passé sur le visage ensanglanté de l'histoire. "

Elle haletait maintenant dans son ardeur.

" Et nous vous avons vaincu, Toran et moi. J'en suis sûre. "

Mais les yeux tristes du Mulet étaient de nouveau les yeux tristes de Magnifico.

" Je ne vais pas vous tuer, ni votre mari. Vous ne pouvez pas, après tout, me nuire davantage, et vous détruire ne ressusciterait pas Ebling Mis. Je suis seul responsable de mes erreurs. Votre mari et vous pouvez partir ! Allez en paix, au nom